

SCIENCE-FICTION

Robert Sheckley

LES ERREURS DE JOENES



ROBERT SHECKLEY

LES ERREURS DE JOENES

*Traduit de l'américain
par Marcel Battin*



CALMANN-LÉVY

Titre original de l'ouvrage :
JOURNEY BEYOND TOMORROW

Une version abrégée de ce roman a été publiée dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* (Novembre-décembre 1962) sous le titre *The Journey of Joenes* Traduction : *L'Amérique utopique* (Fiction, novembre-décembre 1963)

© 1962 *by* Robert Sheckley

© CALMANN-LÉVY 1977

ISBN 2-266-01734-9

*À Ziva,
à Ruth Barnes,
et tout spécialement à Bill Barnes.*

INTRODUCTION

Le monde fabuleux de Joenes se trouve à plus d'un millier d'années derrière nous, dans un passé éloigné et vague. Nous savons que le voyage de Joenes commença vers l'an 2000, et qu'il s'acheva dans les premières années de notre ère. Nous savons également que l'ère dans laquelle se situe le Voyage était remarquable par ses civilisations industrielles. L'articulation mécanique du XXI^e siècle donna naissance à de nombreux et curieux produits ouvrés que le lecteur d'aujourd'hui ignore. Pourtant, beaucoup d'entre nous ont appris à un moment ou à un autre ce que les anciens entendaient par « missile téléguidé » ou « bombe atomique ». Certains éléments de ces créations extravagantes sont visibles dans de nombreux musées.

Notre connaissance est beaucoup moins certaine en ce qui concerne les coutumes et les institutions qui régissaient la vie des hommes du XXI^e siècle. Et pour découvrir quoi que ce soit sur leurs religions et leurs éthiques, nous devons nous tourner vers le Voyage de Joenes.

Il n'est pas douteux que Joenes était une personne réelle ; mais il n'existe aucune possibilité de déterminer l'authenticité de chaque histoire racontée à son sujet. La plupart des récits apparaissent non comme des relations positives, mais plutôt comme des allégories morales. Toutefois, même ceux que l'on estime allégoriques sont représentatifs de l'esprit et du caractère de l'époque.

Ce livre, par conséquent, est une compilation des récits se rapportant au voyage lointain de Joenes et à son merveilleux et tragique XXI^e siècle. Quelques-unes des histoires sont reproduites à partir de documents écrits, mais la plupart d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous par tradition orale, transmises de conteur à conteur.

Mis à part le présent livre, la seule relation écrite existante du voyage fait l'objet d'un ouvrage publié récemment, *Contes des Fidji*, dans lequel, pour des raisons évidentes, le rôle de Joenes est éclipsé par celui de son ami Lum. Ceci est tout à fait contraire à l'esprit du Voyage, et inexact si l'on s'en tient au contenu des récits eux-mêmes. C'est en raison de cette déformation de la réalité que nous avons senti la nécessité de publier ce livre, de manière que la totalité des récits concernant Joenes puissent être rendus fidèlement sous forme écrite, et conservés à l'intention des générations futures.

Cet ouvrage contient également la transcription de tout ce qui a été écrit au XXI^e siècle concernant Joenes. Ces textes sont malheureusement peu nombreux et fragmentaires, et comportent seulement deux des récits : « La rencontre de Lum et de Joenes » du *Livre des Fidji*, Édition Orthodoxe, et « Comment Lum s'engagea dans l'Armée », également du *Livre des Fidji*, Édition Orthodoxe.

Toutes les autres histoires appartiennent à la tradition orale, dérivent de Joenes ou de ses disciples, et ont été transmises de génération en génération. Le présent recueil transcrit fidèlement les paroles des plus fameux conteurs contemporains, sans la moindre altération de leurs points de vue variés, de leur idiosyncrasie, de leur moralité, de leurs commentaires, etc. Nous aimerions remercier ces conteurs qui nous ont aimablement autorisés à transcrire leurs paroles. Ce sont :

Ma'aoa des Samoa ;
Maubingi de Tahiti ;
Paau des Fidji ;
Pelui de l'île de Pâques ;
Teleu d'Huahiné.

Pour chacun de ces conteurs, nous avons utilisé les récits ou groupes de récits sur lesquels ils ont assis leur réputation. Leur nom est cité en tête de chaque histoire. Et nous nous excusons auprès des nombreux excellents conteurs dont il nous a été impossible d'inclure les récits dans cet ouvrage, mais dont la contribution permettra peut-être la publication, dans l'avenir, d'un *Variorum* de Joenes.

Pour la commodité du lecteur, les récits qui suivent sont arrangés en séquences, comme les chapitres successifs d'une narration ininterrompue, avec un commencement, un milieu et une fin. Mais il est averti qu'il ne doit pas s'attendre à lire une histoire logique et rationnellement ordonnée : certaines parties sont longues et d'autres courtes, certaines compliquées et d'autres simples, en fonction du caractère de chacun des conteurs. L'éditeur aurait pu, naturellement, ajouter à certains passages et retrancher à d'autres, leur donnant ainsi une longueur régulière et imposant son propre sens de l'ordre et du style à l'ensemble. Mais il a pensé qu'il était préférable de laisser les récits en l'état de façon à mettre sous les yeux du lecteur la relation du voyage entier, non expurgée. C'était non seulement honnête vis-à-vis des conteurs, mais la seule manière de dire l'entière vérité au sujet de Joenes, des gens qu'il rencontra, et du monde étrange dans lequel il voyagea.

L'éditeur a transcrit les paroles exactes des conteurs et recopié les deux récits écrits, sans rien inventer, sans ajouter de commentaires de son cru. Ses seules remarques figurent dans le dernier chapitre de l'ouvrage, où il explique comment le voyage s'acheva.

Et maintenant, ami lecteur, nous vous invitons à rencontrer Joenes, et à voyager avec lui à travers les dernières années du vieux monde et les premières du nouveau.

I

JOENES COMMENCE SON VOYAGE

Récit du conteur Maubingi, de Tahiti

Dans la vingt-cinquième année de sa vie, un événement survint qui fut d'une signification cruciale pour le héros de cette histoire. Pour expliquer la signification de cet événement, nous devons d'abord parler de notre héros ; et afin de comprendre ce dernier, nous devons parler de l'endroit où il vivait, et des particularités de cet endroit. Nous commencerons donc par là, mais brièvement afin de traiter au plus tôt des questions centrales dont ce récit est l'objet.

Notre héros, Joenes, vivait dans une petite île de l'océan Pacifique, un atoll situé à trois cents kilomètres à l'est de Tahiti. Cette île était appelée Manituatua, et elle mesurait tout juste trois kilomètres de long sur quelques centaines de mètres de large. Elle était entourée d'un récif de corail, et au-delà s'étendaient à perte de vue les flots bleus du Pacifique. Les parents de Joenes étaient venus d'Amérique sur cette île, accompagnant le matériel qui devait permettre d'alimenter en énergie électrique une grande partie de l'est de la Polynésie.

Quand la mère de Joenes mourut, son père poursuivit la tâche seul ; et quand son père mourut, Joenes fut chargé par la Compagnie énergétique du Pacifique de continuer à sa place. Ce qu'il fit.

D'après la plupart des récits, Joenes était un jeune homme grand et solidement charpenté, avec un visage agréable et d'excellentes manières. Il lisait beaucoup, et prenait grand plaisir à consulter les ouvrages rangés dans la vaste

bibliothèque de son père. D'esprit romantique, sa sensibilité le portait vers la contemplation de la vérité, de la loyauté, de l'amour, du devoir, de la destinée, de la chance, et autres abstractions. À cause de son tempérament, Joenes voyait les vertus comme des commandements, et il aimait y penser sous leur forme la plus superlative.

Les habitants de Manituatua, tous des Polynésiens de Tahiti, comprenaient difficilement cette sorte d'homme. Ils admettaient volontiers que la vertu était quelque chose de bien, mais cela ne les empêchait nullement de s'engager dans le vice quand c'était nécessaire ou agréable. Bien que Joenes trouvât indigne un tel comportement, il ne pouvait se défendre d'être impressionné par le bon esprit et la sociabilité naturelle des Manituatuans. Bien qu'ils n'accordassent que rarement une pensée à la vertu, et la pratiquassent encore moins, ils s'arrangeaient pour mener une vie riche et agréable.

Cette évidence ne convertit pas immédiatement Joenes, qui était encore trop passionné pour faire preuve de modération. Mais elle exerça sur lui une influence toujours plus grande. Quelqu'un a dit que la survivance ultérieure de Joenes ne fut rendue possible que grâce au sens de l'opportunité qu'il avait appris des Manituatuans.

Mais les influences ne peuvent être que supposées, jamais vraiment décrites ou comprises. Nous voulons en venir au grand et singulier événement qui survint alors que Joenes était dans sa vingt-cinquième année.

Cet événement eut son origine dans le bureau directorial de la Compagnie énergétique du Pacifique, dont le siège était à San Francisco, sur la côte ouest des États-Unis. Là, des hommes ventrus portant complet-veston, cravate, chemise et chaussures, étaient assemblés autour d'une table circulaire en teck verni. Ces Hommes de la Table Ronde, comme on les appelait, tenaient une grande partie de la destinée humaine entre leurs mains. Le Président du conseil d'administration était Arthur Pendragon, un homme qui avait hérité sa position mais fut obligé de mener un rude combat pour occuper le siège, qui lui revenait de droit. Une fois en place, Arthur Pendragon avait

remercié l'ancien Conseil et mis en poste des hommes à lui. Autour de lui se tenaient Bill Lancelot, un financier puissant ; Richard Galahad, bien connu pour ses œuvres charitables ; Austin Modred, qui avait des relations politiques à travers l'État, et de nombreux autres.

Ces hommes, dont l'empire financier avait été durement ébranlé, votèrent pour la consolidation de leur puissance et la liquidation immédiate de tous les biens peu profitables. Cette décision, qui parut simple à l'époque, devait avoir des conséquences très lointaines.

Dans son Manituatua perdu au milieu du Pacifique, Joenes reçut avis de la décision du conseil d'administration, et instruction d'avoir à cesser toute activité sur les installations de la station électrique. Il se trouva donc sans emploi. Pire encore, il se vit contraint d'abandonner tout un mode de vie.

Durant la semaine qui suivit, Joenes pensa longuement à son avenir. Ses amis polynésiens lui conseillèrent de rester avec eux à Manituatua ; ou, s'il préférerait, d'aller se fixer dans une île plus grande, par exemple Huahiné, Bora Bora ou Tahiti.

Joenes écouta leurs conseils, puis il se retira dans un endroit isolé pour réfléchir. Il ne réapparut qu'au bout de trois jours et annonça aux habitants attentifs son intention de retourner en Amérique, le pays natal de ses parents, afin de voir de ses propres yeux toutes les merveilles qu'il ne connaissait que par ses lectures, et peut-être de découvrir si là était son destin ; et si ce n'était pas le cas, de revenir vers le peuple de Polynésie avec un esprit clair et un cœur ouvert, prêt à rendre à ses amis tous les services qu'ils lui demanderaient.

Il y eut de la consternation parmi eux lorsqu'ils entendirent cela, car la terre d'Amérique était connue pour être plus dangereuse encore que l'océan aux colères imprévisibles ; en outre, les Américains avaient la réputation d'être des sorciers qui, grâce à de subtils enchantements, pouvaient entièrement changer le mode de pensée d'un homme. Il semblait impossible qu'un homme puisse se dégoûter des récifs de corail, des lagons, des plages de sable blanc, des palmiers et des pirogues à balancier. Pourtant cela était déjà arrivé. D'autres hommes avaient quitté la Polynésie pour l'Amérique, y avaient été

exposés aux enchantements, et n'étaient jamais revenus. L'un d'entre eux avait même visité la légendaire Madison Avenue ; mais ce qu'il y avait découvert était à jamais demeuré inconnu, car cet homme n'avait jamais plus parlé. Néanmoins, Joenes était déterminé à s'en aller.

Joenes était fiancé à une jeune fille de Manituatua à la peau dorée, aux yeux en amande, aux cheveux noirs, au corps adorable, et à l'esprit aussi sagace que celui d'un homme. Son nom était Tondelayo. Joenes lui proposa de la faire envoyer chercher aussitôt qu'il serait établi en Amérique ; ou, si la fortune ne le favorisait pas, de revenir vers elle. Aucune de ces deux propositions ne reçut l'approbation de Tondelayo, qui s'adressa en ces termes à Joenes, dans le dialecte local de l'époque :

« Eh ! Toi, stupide popaa, vouloir aller en Am'rique. Pourquoi, hé ? Beaucoup plus noix de coco en Am'rique ? Plage plus grande ? Meilleure pêche ? Non ! Toi peut-être penser meilleur chumbi-chumbi, hé ? Je dis à toi : non. Plus meilleur tu restes ici avec moi. Moi dire. »

C'est de cette manière que l'adorable Tondelayo raisonna Joenes. Mais Joenes répondit :

« Ma chérie, crois-tu qu'il m'est agréable de te quitter, toi qui es au centre de toutes mes pensées, toi la cristallisation de mes désirs ? Non, ma chérie, non ! Ce départ me remplit d'épouvante, car je ne sais pas ce que le sort me réserve dans ce monde froid de l'Est. Je sais seulement qu'un homme doit aller de l'avant, à la recherche de la gloire et de la fortune, et s'il le faut jusqu'à la mort elle-même. Ce n'est qu'après avoir compris ce grand monde de l'Est, que je ne connais que par mes parents et par les livres, que je reviendrai passer le reste de ma vie dans les Iles. »

L'adorable Tondelayo prêta une grande attention à ces paroles, et médita longtemps sur leur signification. Puis la fille des Iles adressa à Joenes les mots de simple philosophie qui, depuis des temps immémoriaux, se transmettent de mère à fille :

« Eh ! Vous hommes blancs tous pareils, je pense. Vous chumbi-chumbi petites vahinés tout le temps okay puis, quand

vous en avoir assez, vous vouloir chercher ailleurs pour chumbi-chumbi femmes blanches popaa am'ricaines, je pense. Toujours les palmiers grandissent, le corail s'étend, mais l'homme doit mourir. Moi dire. »

Joenes ne put qu'incliner la tête devant la sagesse ancestrale de la fille des Iles. Mais sa décision n'en fut pas ébranlée. Joenes savait que c'était sa destinée que de voir la terre d'Amérique d'où ses parents étaient venus ; et là d'accepter le danger offert et de faire face au destin inconnaissable qui se tient en embuscade, guettant chaque homme. Il embrassa Tondelayo, qui se mit à pleurer en disant que ses mots n'avaient pas le pouvoir de faire changer cet homme.

Les chefs du voisinage organisèrent une fête d'adieu en l'honneur de Joenes, au cours de laquelle on servit des délicatesses telles que du corned-beef et des ananas en conserve. Quand le cargo toucha l'île pour décharger la cargaison hebdomadaire de rhum, ils firent tristement leurs adieux à leur bien-aimé Joenes.

Ce fut ainsi que Joenes, avec le chant des Iles résonnant dans ses oreilles, quitta Manituatua pour Huahiné puis Bora Bora, toucha Tahiti et Hawaï, pour finalement atteindre la ville de San Francisco sur la côte ouest de l'Amérique.

II

LA RENCONTRE DE LUM ET DE JOENES

Récit de Lum lui-même, tel que transcrit dans le *Livre des Fidji*,
édition Orthodoxe

Eh bien, je pense que vous savez ce que c'est. Comme le disait Hemingway, la bringue finit mal, la gonzesse se fait la paire, et qu'est-ce qui vous reste ? Alors j'étais là sur les docks à attendre l'arrivage hebdomadaire de peyotl. Je ne faisais rien de particulier, me contentant de reluquer ce qui m'entourait – les gens, les grands bateaux, le Golden Gate et tout ce qui s'ensuit. J'étais juste en train de finir d'avaler un sandwich au salami italien, fait avec du vrai pain de seigle, et avec le peyotl qui arrivait, je ne me sentais pas trop mal. Je veux dire que parfois on ne se sent pas trop mal, même quand la gonzesse s'est fait la paire.

Le bateau arriva de quelque part et le type descendit à terre. C'était un mec musclé avec une peau tannée et une sacrée paire d'épaules, vêtu d'une chemise en toile et d'un pantalon en tire-bouchon, et les pieds nus. Aussi, naturellement, je pensai qu'il était O.K. Aussi je m'approchai de lui et lui demandai si c'était bien le bateau qui contenait la came.

Ce type me regarda et dit :

« Je suis étranger ici. Mon nom est Joenes. »

Je pigeai tout de suite qu'il n'était pas dans le coup et je fis en sorte de regarder ailleurs.

Il dit :

« Savez-vous où je pourrais trouver du travail ? Je suis nouveau en Amérique. Je voudrais la découvrir, apprendre ce qu'elle a à m'offrir et lui offrir ce que j'ai à lui apprendre. »

Là je l'ai regardé à nouveau, parce que maintenant je ne savais plus. Je veux dire qu'il n'avait pas l'air d'être dans le coup, mais personne n'a l'air d'être dans le coup de nos jours. Et parfois, avec la méthode simple, si vous savez vous y prendre, vous arriverez à tous les coups à la grande Fumerie dans le ciel dirigée par le plus grand Camé de nous tous. Je veux dire qu'il jouait peut-être Zen tout en faisant semblant de ne pas être dans le coup. Jésus aussi faisait semblant, mais il était dans le coup, et on serait tous de son bord si seulement les caves voulaient lui foutre la paix. Aussi je dis à ce Joenes :

« Tu cherches un boulot ? Qu'est-ce que tu sais faire ? »

Joenes me répondit :

« Je sais faire fonctionner un poste de transformation électrique.

— Chapeau, je lui répondis.

— Et jouer de la guitare, ajouta-t-il.

— Mon pote, je lui dis, pourquoi ne m'as-tu pas dit ça tout de suite au lieu de sortir ton baratin sur les trucs électriques ? Je connais un endroit au poil avec une clientèle de caves où tu pourras jouer, et peut-être te faire un peu de blé. T'as du blé, mec ? »

Ce Joenes comprenait à peine notre langue, et il fallut que je lui explique tout, comme si je lui dessinais un plan. Mais il pigea très vite en ce qui concernait le spectacle, la guitare et les caves, et je lui proposai d'aller se reposer un moment dans ma piaule. Je veux dire qu'avec ma gonzesse qui s'était fait la paire, ça ne tirait pas à conséquence. Ce Joenes m'adressa un sourire et dit d'accord. Puis il me demanda comment était la situation localement, et comment nous nous arrangions question rigolade. Il avait l'air O.K. pour un étranger, aussi je lui dis que les nanas, ça pouvait se trouver, et que question rigolade il y avait toujours moyen de s'arranger, mais que pour ça il valait mieux qu'il me suive et me laisse faire. Il pigea ça et nous allâmes jusqu'à ma piaule, où je lui offris un sandwich au pain de seigle avec un bout de fromage suisse de Suisse, pas du Wisconsin. Joenes était tellement dans la dèche que je dus lui prêter ma guitare, car il avait laissé la sienne dans les Iles, où

que soient ces foutues Iles. Et cette nuit-là, nous fîmes le spectacle dans un troquet pour intellectuels.

Joenes fit un malheur avec sa guitare et ses chansons, parce qu'il chantait dans une langue que personne ne comprenait, ce qui était tout aussi bien car ses accords étaient plutôt tarte et rétro. Les touristes l'entourèrent comme si c'était une vedette, et Joenes se fit huit dollars et trente *cents*, ce qui était vraiment pas mal du tout. Il se fit aussi une petite môme de tout juste un mètre cinquante de haut, qui lui avait croché le poignet et qui ne le lâchait plus, parce que Joenes était son type. Je veux dire qu'il était grand et costaud avec des épaules de déménageur, et de longs cheveux blonds décolorés par le soleil, avec des mèches plus foncées. Un type comme moi a plus de difficultés, parce que même avec ma barbe, je suis du genre petit et gros et quelquefois ça me prend du temps pour lever une fille. Mais Joenes était comme magnétique. Il attirait même les camés, qui lui demandèrent s'il lui arrivait de se bourrer de temps en temps, mais je leur dis de laisser tomber. Le peyotl était arrivé, et qui aurait l'idée d'échanger un mal de tête contre des crampes d'estomac ?

C'est ainsi que moi et Joenes et sa poule, qui s'appelait Deirdre Feinstein, et une autre fille qu'elle alla chercher pour moi, nous nous retrouvâmes dans ma piaule. J'expliquai à Joenes qu'il fallait détacher les bourgeons de peyotl et les broyer. On s'y mit tous et bientôt on commença à s'envoyer en l'air. Modérément, sauf Joenes qui se mit à flamboyer comme une lampe de mille watts, ce qui m'obligea à l'avertir que des flics patrouillaient dans les rues et les passages de San Francisco, dans l'espoir de faire le plein de leurs belles prisons californiennes toutes neuves. Alors il insista pour monter sur le lit et faire un discours. Ce fut un chouette discours, parce que ce grand gars souriant aux larges épaules était camé pour la première fois. Les paroles furent les suivantes :

« Mes amis, je suis venu vers vous depuis une terre lointaine, une île bordée de sable et de palmiers, à l'occasion d'un voyage de découverte, et je me sens le plus fortuné de tous les hommes car, au cours de ma première nuit dans votre pays, vous m'avez présenté au roi Peyotl, votre chef ; j'ai été élevé au lieu d'être

abaissé, et on m'a montré les merveilles du monde qui est en train de devenir rouge devant mes yeux et de se précipiter en cascade comme une chute d'eau. À mon cher camarade Lum, je puis seulement adresser mes louanges pour cet acte de béatitude. En ce qui concerne ma nouvelle amie, la délicieuse Deirdre Feinstein, laissez-moi vous dire que je vois une flamme grandir en elle, et un grand vent tourbillonner autour d'elle. Quant à l'amie de Lum, dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom, je déclare que je l'aime comme un frère, incestueusement, et pourtant avec une innocence née de l'innocence née d'elle-même. En outre... »

Eh bien, ce Joenes n'avait pas exactement ce qu'on peut appeler une voix douce. En fait, elle vibrait comme celle d'une otarie à la saison du rut, et si vous avez jamais entendu ça, vous autres, vous savez pas ce que vous perdez. Mais c'était trop pour la baraque, parce que les voisins du dessus, de pauvres caves qui se levaient à huit heures du matin pour aller à leur boulot minable, se mirent à taper sur leur plancher avant de venir nous informer qu'on y était allé un peu trop fort et qu'ils avaient téléphoné à la police – ce qui voulait dire aux flics.

Joenes et les deux filles étaient défoncés, mais moi, je me flatte de savoir veiller au grain à toute heure, et peu importe ce qui flotte dans mes poumons ou dans mes veines. Je voulais balancer le reste du peyotl dans les w.c., mais Deirdre, qui est tellement dans le coup que parfois elle vous fait peur, insista pour planquer les bourgeons restants sur elle, là où on ne risquerait pas d'aller les chercher. Je les emmenai tous hors de la piaule, Joenes tenant fermement ma guitare dans sa main bronzée, et il était tout juste temps parce qu'un car plein de flics arrivait juste à ce moment-là. Je conseillai à mes amis de défiler comme des petits soldats, car il ne faut pas se faire remarquer quand on a sa dose. Mais je n'avais pas compté avec Deirdre, qui avait sévèrement chargé.

Nous nous mîmes en route et les flics nous regardèrent avec des regards de flics. Nous continuâmes à marcher et les flics se mirent à balancer des vanes à propos des beatniks, de l'immoralité et tout ce qui s'ensuit. J'essayai de pousser les autres à continuer d'avancer, mais cette Deirdre n'aimait pas

qu'on lui balance des salades. Elle se tourna vers les flics et leur dit ce qu'elle pensait d'eux, ce qui était tout à fait imprudent étant donné son vocabulaire et son imagination créatrice.

Le flic-chef, un sergent, dit : « O.K., frangine, amène-toi. On va te boucler. »

Malgré ses cris et ses coups de pied, ils traînèrent la pauvre Deirdre jusqu'au panier à salade. Je pus voir le visage de Joenes se déformer, devenir pensif d'abord, puis ensuite exprimer la haine des flics, et j'eus peur qu'il se lance dans les ennuis car, bourré de peyotl comme il l'était, il aimait Deirdre et naturellement tout le monde sauf les flics.

Je lui dis :

« Reste tranquille, vieux, faut qu'on se tire sans faire de pétard. Si Deirdre n'est pas d'accord, ça la regarde. Je veux dire qu'elle a toujours eu des truffles avec les flics depuis qu'elle est venue de New York à San Francisco pour étudier le Zen. Elle se fait ramasser tout le temps, mais c'est pas grave car son père est Sean Feinstein, un mec qui possède tout ce que tu peux imaginer et même le reste. Les flics la laisseront cuver, puis ils la relâcheront. Aussi ne bouge pas, vieux, ne regarde même pas dans leur direction, parce que ton père n'est pas Sean Feinstein, ni même quelqu'un dont on a entendu parler. »

Je continuai à essayer de calmer et de raisonner Joenes, mais il s'immobilisa, silhouette héroïque dans la lumière des lampadaires, son poing serré sur le manche de ma guitare, ses yeux sachant tout et pardonnant tout, sauf aux flics. Puis il marcha vers le panier à salade.

Le sergent-flic dit :

« Vous désirez quelque chose, mon petit ?

— Relâchez cette jeune personne, dit Joenes.

— Cette droguée que vous appelez jeune personne, dit le flic, a enfreint l'article 431-3 du Code de la ville de San Francisco. Je suggère que vous vous mêliez de vos propres affaires, mon mignon, et que vous vous absteniez de jouer de ce ukulélé dans les rues après minuit. »

Je dirai que jusque-là le flic avait été plein de tact et de gentillesse, mais Joenes entreprit de faire un discours qui était une splendeur, dont je ne me rappelle que la substance. L'idée

générale était que les lois étaient faites par l'homme et par conséquent participaient de la nature mauvaise de l'homme, et que la vraie morale consistait à suivre les vrais préceptes de l'âme inspirée.

« Communiste, hein ? » dit le sergent-flic. En un instant, et même peut-être moins, ils eurent propulsé Joenes dans le panier à salade.

Naturellement, Deirdre fut libérée dès le lendemain matin, sur intervention de son père, et peut-être aussi à cause de ses manières attirantes, que tout San Francisco connaissait. Mais bien que nous ayons cherché partout, aussi loin que Berkeley, nous ne retrouvâmes pas trace de Joenes.

Pas trace, je vous dis ! Qu'était-il arrivé au troubadour aux cheveux blonds mêlés de mèches plus foncées et au cœur aussi grand que toutes les rues quand elles sont illuminées ? Où était-il parti, avec ma guitare (une Tatay authentique) et ma deuxième meilleure paire de sandales ? Je suppose que seuls les flics le savent, et qu'ils ne le diront pas. Mais je ne l'oublierai jamais, Joenes le doux chanteur, qui, aux portes de l'enfer, se retourna pour regarder son Eurydice, et subit le sort d'Orphée à la voix d'or. Je veux dire que c'était un peu différent mais que c'était du pareil au même, et qui sait dans quelles terres lointaines errent Joenes et ma guitare ?

III

LE COMITÉ DU CONGRÈS

Récit du conteur Ma'aoa, des Samoa

Joenes ne pouvait savoir qu'un comité du Congrès se trouvait à ce moment-là à San Francisco, aux fins d'enquête. Mais la police, elle, le savait. Les policiers, qui avaient senti intuitivement que Joenes était un témoin propice pour ces enquêtes, le firent sortir de prison et le conduisirent dans la salle où le comité tenait une séance à huis clos.

Le président du comité, un sénateur du nom de George W. Pelops, demanda immédiatement à Joenes ce qu'il avait à dire pour sa défense.

« Je n'ai rien fait, dit Joenes.

— Mais, répliqua Pelops, vous a-t-on *accusé* de quoi que ce soit ? Vous ai-je accusé ? L'un ou l'autre de mes honorables collègues vous a-t-il accusé ? Dans l'affirmative, j'aimerais que vous me précisiez lequel.

— Personne ne m'a accusé, dit Joenes. Je pensais simplement que...

— Les pensées ne sont pas retenues en tant que preuves », coupa Pelops.

Pelops gratta ensuite son crâne chauve, ajusta ses lunettes, regarda droit vers une caméra de télévision, et dit :

« Cet homme, de son propre aveu, n'a été, sauf erreur ou omission, accusé d'aucun crime. Nous lui avons simplement demandé de parler, ce qui est notre privilège et notre devoir en tant que membres du Congrès. Et pourtant, ses paroles trahissent un sentiment de culpabilité. Messieurs, je pense que nous devons poursuivre cet interrogatoire.

— Je demande l'assistance d'un avocat, dit Joenes.

— Il est impossible de satisfaire votre requête, répondit Pelops, car vous vous trouvez devant un comité du Congrès à la recherche de faits et non devant une chambre de mise en accusation. Néanmoins, nous prenons bonne note de votre demande. Puis-je vous demander pourquoi un innocent présumé a besoin de l'assistance d'un avocat ? »

Joenes, qui avait lu de nombreux livres à Manituatua, murmura quelque chose où il était question de la loi et de ses droits. Pelops lui répondit que le Congrès était le gardien de ses droits, en même temps que le législateur. Par conséquent, il n'avait rien à craindre s'il répondait sincèrement aux questions posées. Joenes reprit courage en entendant ces mots, et promit de répondre avec franchise.

« Je vous en remercie, dit Pelops, bien qu'habituellement je n'aie pas à demander à un homme de répondre avec sincérité. Dites-moi, Mr. Joenes, *croyez-vous* au discours que vous avez prononcé la nuit dernière dans les rues de San Francisco ?

— Je ne me rappelle pas avoir tenu de discours, dit Joenes.

— Vous refusez de répondre à la question ?

— Il m'est impossible d'y répondre. Je crois que j'étais en état d'ébriété.

— Vous rappelez-vous avec qui vous étiez la nuit dernière ?

— Je crois que j'étais avec un garçon nommé Lum, et une fille, Deirdre... Nous ne vous demandons pas de noms, coupa vivement Pelops. Nous voulons simplement savoir si vous vous rappelez avec qui vous étiez, et vous nous dites que vous vous en souvenez. Je vous ferai remarquer, Mr. Joenes, que c'est une mémoire commode que celle qui vous fait vous souvenir de certains faits et en oublier un autre, pourtant tous survenus au cours de la même période de vingt-quatre heures !

— Ce n'étaient pas des faits, protesta Joenes. C'étaient des gens.

— Le comité ne vous demande pas d'être facétieux, dit Pelops avec sévérité. Je vous avertis une fois pour toutes que les plaisanteries, les réticences ou les réponses faites dans l'intention de nous induire en erreur, aussi bien que la simple absence de réponses, peuvent être interprétées comme des

offenses au Congrès, et sont de ce fait punissables d'une année de prison.

— Je n'avais pas l'intention d'être facétieux, s'empressa de dire Joenes.

— Parfait, Mr. Joenes. Poursuivons, alors. Niez-vous avoir fait un discours la nuit dernière ?

— Non, Monsieur, je ne le nie pas.

— Et niez-vous que ce discours était axé sur le prétendu droit qu'ont les hommes, d'après vous, de renverser les lois régulièrement instituées dans ce pays ? Ou, pour nous exprimer autrement, niez-vous avoir incité à la rébellion des dissidents qui auraient pu être influencés par vos paroles inspirées de l'étranger ? Ou, pour rendre la question parfaitement simple pour vous, niez-vous avoir préconisé publiquement un renversement par la force du gouvernement qui, nécessairement, s'appuie sur les lois ? Nierez-vous que la substance et la lettre de votre discours étaient une violation de ces libertés que nos Pères fondateurs nous ont données et qui permettent à des gens tels que vous de s'exprimer, ce qui certainement ne vous serait pas permis en Union soviétique ? Mais peut-être aurez-vous l'audace de nous dire que ce discours, camouflé sous le déguisement d'un bohémianisme bon enfant, ne faisait pas partie d'un complot destiné à créer une dissension interne, dans le but de préparer le chemin à une agression extérieure, et que dans cette entreprise, vous n'aviez pas, sinon les ordres explicites, tout ou moins le silence approbateur de certaines personnes appartenant à notre ministère des Affaires étrangères. Et que, finalement, ce discours que vous avez prononcé soi-disant sous le coup de l'ivresse, l'était conformément à votre droit présumé d'agir subversivement dans une démocratie où le pouvoir de représailles est freiné par une constitution et une charte des Droits qui, comme vous le pensiez à tort, ne sont pas conçues pour aider les sans-loi, mais plutôt pour préserver les libertés du peuple des atteintes d'impies tels que vous. L'avez-vous fait ou non, Mr. Joenes ? Veuillez répondre à la question par oui ou par non.

— Eh bien, dit Joenes, j'aimerais éclaircir quelques...

— La question, Mr. Joenes, coupa Pelops d'une voix glacée. Ayez la bonté de répondre à la question par oui ou par non. »

Joenes tortura furieusement son cerveau, essayant de se rappeler l'Histoire de l'Amérique telle qu'il l'avait lue dans son île primitive. Puis il dit :

« L'allégation est monstrueuse.

— Répondez à la question, Mr. Joenes, dit Pelops.

— Je m'en tiens à mes droits constitutionnels, dit Joenes, tels que définis dans les premier et cinquième amendements, et je refuse respectueusement de répondre. »

Pelops eut un mince sourire.

« Vous ne devriez pas agir ainsi, M. Joenes, étant donné que la Constitution à laquelle vous vous raccrochez si fermement *maintenant* a été réinterprétée, ou plutôt rajeunie, par ceux d'entre nous qui désiraient la préserver du changement et de la profanation. Les amendements que vous citez, Mr. Joenes – peut-être devrais-je dire camarade Joenes – ne vous autorisent pas à garder le silence, pour des raisons que n'importe quel juge de la Cour suprême aurait été heureux de vous donner, *si vous aviez choisi de les lui demander.* »

Il n'y eut pas de réponse à cette repartie accablante. Même les journalistes présents, pourtant tous observateurs endurcis de la scène politique, en furent secoués. Joenes devint rouge comme une tomate, puis blanc comme un linge. Désarmé, il ouvrit la bouche pour répondre il ne savait trop quoi. Mais il fut provisoirement sauvé grâce à l'intervention de l'un des membres du comité, le sénateur Trellid.

« Excusez-moi, Monsieur, dit le sénateur Trellid en s'adressant à Pelops, et excusez-moi vous tous qui attendez la réponse de cet homme. Je voudrais simplement dire une chose, et je voudrais que cela soit enregistré car parfois un homme sent la nécessité de parler, si pénible que cela puisse être, et même si cela peut lui causer un préjudice, politique et économique. Et, pourtant, c'est le devoir d'un homme tel que moi que de parler quand cela s'avère nécessaire, en dépit des circonstances et en pleine conscience, même si ce qu'il a à dire va à l'encontre de la grande puissance de l'opinion publique. Voici donc ce que j'ai à dire : Je suis un vieil homme, et j'ai été témoin de beaucoup de

choses dans ma vie. Peut-être n'est-il pas prudent de ma part de parler ainsi, mais je suis absolument contre l'injustice. Contrairement à certains, je ne puis pardonner le massacre des Hongrois, la mainmise illégale sur la Chine, non plus que la communisation de Cuba. Je suis vieux, on a dit de moi que j'étais conservateur, mais je ne puis pardonner ces choses. Et j'espère ne pas vivre assez longtemps pour voir le jour où une armée soviétique occupera la ville de Washington, D.C. Ainsi donc, si je parle contre cet homme, le camarade Jonski, ce n'est pas en ma qualité de sénateur mais plutôt comme quelqu'un qui a été autrefois un enfant des collines du sud de Sour Mountain, qui péchait dans les lacs et chassait dans les bois profonds, et qui a grandi doucement jusqu'à prendre conscience de ce que l'Amérique représentait pour lui, et que ses voisins envoyèrent au Congrès pour les représenter, eux et les leurs ; et qui, maintenant, se sent appelé à faire cette profession de foi. C'est pour cette raison et cette raison seule que je vous dis, ainsi qu'il est écrit dans la Bible : « le Mal est pernicieux. » Certains d'entre vous, trop sophistiqués, en riront peut-être, mais c'est ainsi et je le crois. »

Le Comité applaudit spontanément au discours du vieux sénateur. Bien que ses membres l'eussent entendu à plusieurs reprises, il ne manquait jamais de faire naître en eux des émotions profondes et exquises.

Les lèvres pincées, le président Pelops se tourna vers Joenes.

« Camarade, demanda-t-il avec une discrète ironie, êtes-vous actuellement membre du parti communiste ?

— Non ! cria Joenes.

— En ce cas, dit Pelops, qui étaient vos camarades à l'époque où vous aviez la carte du Parti ?

— Je n'ai jamais eu de camarades. Je veux dire...

— Nous comprenons parfaitement ce que vous voulez dire, dit Pelops. Puisque vous avez choisi de renier vos amis traîtres, voudriez-vous nous préciser la localisation de votre cellule ? Non ? Dites-moi, camarade Jonski, est-ce que le nom de Ronald Black vous dit quelque chose ? Ou, pour dire les choses plus simplement, quand avez-vous vu Ronald Black pour la dernière fois ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit Joenes.

— Jamais ? C'est un bien grand mot, Mr. Joenes. Essayez-vous de me faire croire qu'à aucun moment de votre vie vous n'avez rencontré Ronald Black ? Que vous n'avez pas *innocemment* croisé cet homme dans une foule qui sait, ne l'avez pas accompagné au cinéma ? Je doute qu'un seul autre homme en Amérique puisse si froidement déclarer qu'il n'a *jamais* rencontré Ronald Black. Désirez-vous que votre déclaration soit enregistrée ?

— Eh bien, je veux dire qu'il est possible que je l'aie rencontré dans la foule – je veux dire qu'il est possible que je me sois trouvé dans une foule où il était, mais je ne suis pas sûr que...

— Mais vous admettez cette possibilité ?

— Euh... oui.

— Parfait, dit Pelops. Maintenant, nous sommes au moins arrivés à quelque chose. À présent, je vais vous demander où était la foule au sein de laquelle vous avez rencontré Black, ce qu'il vous a dit, ce que vous lui avez répondu, quels sont les documents qu'il vous a confiés, et quelle est la personne à qui vous avez transmis les documents en question...

— Je n'ai jamais rencontré Arnold Black ! cria Joenes.

— Nous ne le connaissions que sous le nom de *Ronald* Black, dit Pelops. Mais nous sommes toujours heureux de connaître ses pseudonymes. Notez s'il vous plaît que vous avez admis vous-même la possibilité de votre association avec lui, et qu'étant donné les activités que vous avez admis avoir eues au sein du Parti, cette possibilité doit être considérée comme une probabilité si forte qu'elle est pratiquement une certitude. En outre, vous nous avez donné le nom sous lequel Ronald Black est connu au Parti, un nom que jusqu'à présent *nul d'entre nous ne connaissait*. Et ceci, je pense, est suffisant.

— Écoutez, dit Joenes, je ne connais pas ce Black et j'ignore ce qu'il a fait. »

D'une voix sombre, Pelops déclara :

« Ronald Black a été convaincu du vol des plans de la nouvelle Studebaker convertible Roadclinger Super V-12 Luxury Compact, et d'avoir vendu ces plans à un agent soviétique.

Après un procès équitable, Black a été condamné à la peine de mort et exécuté de la manière prescrite par la loi. Par la suite, trente et un de ses complices ont été découverts, jugés, condamnés et exécutés. Vous, camarade Jonski, serez le trente-deuxième de la liste, dans la plus vaste affaire d'espionnage jamais découverte dans ce pays. »

Joenes essaya de parler, mais il se trouva sans voix, et tremblant de peur.

« Ce comité, récapitula Pelops, a reçu des pouvoirs extra-légaux, parce qu'il n'a qu'un rôle investigateur, non répressif. C'est peut-être déplorable, mais la lettre de la loi doit être suivie. Par conséquent, nous allons maintenant remettre l'agent secret Jonski entre les mains de l'attorney général, afin qu'il soit traduit devant un tribunal et jugé équitablement, conformément à la loi, puis subisse le châtiment que les juges considéreront comme approprié, un châtiment qui, pour un traître avoué, ne peut être que la mort. La séance est levée. »

C'est ainsi que Joenes fut promptement transféré dans les locaux de la branche répressive du gouvernement, puis remis entre les mains de l'attorney général.

IV

COMMENT

JUSTICE FUT RENDUE À JOENES

Récit du conteur Pelui, de l'île de Pâques

L'Attorney général, à qui Joenes fut présenté, était un grand homme au nez de faucon, avec des yeux étroits, des lèvres incolores, et un visage dont on eût dit qu'il était fait d'un morceau de fer grossièrement martelé.

Penché en avant, silencieux et méprisant, effrayant dans sa robe de velours noir à jabot plissé, l'attorney général incarnait à la perfection sa terrible charge. Étant un fonctionnaire de la branche répressive du gouvernement, sa tâche consistait à appeler le châtiment sur tous ceux qui tombaient entre ses mains, et cela avec tous les moyens en son pouvoir.

Son lieu de résidence était Washington, mais il était citoyen d'Athens, dans l'État de New York, et dans sa jeunesse il avait été le camarade d'Aristote et d'Alcibiade, dont les écrits sont la distillation du génie américain.

Athens était une ville de l'ancienne Hellas, où la civilisation américaine avait pris sa source. Près d'Athens se trouvait Sparte, une puissance militaire qui avait tenu sous sa coupe toutes les villes du centre de l'État de New York. L'Athens ionienne et la Sparte dorienne avaient fini par se livrer une guerre désastreuse, avaient perdu leur indépendance et étaient passées sous l'autorité de l'Amérique. Mais elles avaient toujours une grande influence sur la politique américaine, spécialement depuis que Washington était devenu le siège de la puissance hellène.

À première vue, le cas de Joenes paraissait simple. Il n'avait pas d'amis ou de relations politiques influents, et il semblait que

le châtement puisse s'abattre sur lui sans problème. En conséquence, l'attorney général veilla à ce que Joenes reçoive l'assistance de toutes sortes de conseils légaux, puis soit jugé par un jury composé de ses pairs, dans la fameuse Chambre Étoilée. De cette manière la lettre de la loi serait respectée, mais avec une confortable prescience du verdict que rendrait le jury. Car les pointilleux jurés de la Chambre Étoilée, dont l'existence tout entière était vouée à l'éradication du mal et de ses moindres séquelles, n'avaient jamais de toute leur histoire rendu un verdict autre que de culpabilité.

Quand le verdict aurait été rendu, l'attorney général s'arrangerait pour faire sacrifier Joenes sur la Chaise électrique de Delphes, afin de gagner de cette manière un peu plus de la faveur des dieux et des hommes.

C'était son plan. Mais une enquête plus poussée permit de découvrir que le père de Joenes était un Dorien de Mechanicsville, État de New-York, et un magistrat de cette communauté. Et que sa mère était une Ionienne de Miami, une colonie athénienne enfoncée en territoire barbare. Aussi, pour cette raison, plusieurs Hellènes influents plaidèrent-ils la grâce du fils dévoyé de parents respectables, plus particulièrement afin de sauvegarder l'unité hellène et, partant, une force politique sur laquelle il fallait compter.

L'attorney général, Athénien lui-même, se dit qu'il était judicieux d'accéder à cette requête. Il fit différer la session de la Chambre Étoilée et décida de renvoyer Joenes devant le grand Oracle, à Sperry. Cette décision fut approuvée en haut lieu car l'Oracle de Sperry, tout comme ceux de Genmotor et de Genelectric, était réputé pour son objectivité et son impartialité totales dans ses jugements sur les hommes et sur leurs actions. En fait, la justice que rendaient les oracles était si parfaite qu'ils avaient supplanté la plupart des tribunaux du pays.

Joenes fut conduit à Sperry où on lui demanda de se placer en face de l'Oracle. Ce qu'il fit, les genoux tremblants. L'Oracle était une grande calculatrice de la nature la plus complexe, avec un tableau de distribution électrique, ou autel, servie par plusieurs prêtres. Ces prêtres avaient subi la castration, de manière que leurs pensées fussent exclusivement tournées vers

la machine. Leur supérieur avait en outre été rendu aveugle, afin qu'il ne puisse voir les pénitents qu'à travers les yeux de l'Oracle.

Quand le grand prêtre fit son apparition, Joenes se prosterna devant lui. Mais le prêtre le fit se relever et lui dit : « Mon fils, ne crains rien. La mort est la destinée commune de tous les hommes, et le travail ininterrompu est leur condition à travers la vie éphémère des sens. Dis-moi, as-tu de l'argent ? »

— J'ai huit dollars et trente *cents*, répondit Joenes. Mais pourquoi me demandez-vous ça, mon père ?

— Parce que, dit le prêtre supérieur, il est de coutume que les suppliants fassent un sacrifice volontaire d'argent au bénéfice de l'Oracle. Mais si tu n'as pas d'argent, tout autre don acceptable est valable : biens hypothécaires, titres, obligations, titres de propriété – en bref tout ce à quoi les hommes attachent de la valeur.

— Je ne possède rien de ces choses, dit tristement Joenes.

— N'es-tu pas propriétaire de terres en Polynésie ? demanda le prêtre.

— Hélas, non. La terre de mes parents était propriété du gouvernement, et elle lui est revenue à leur mort. Je n'ai pas d'autres propriétés, car en Polynésie ces choses-là ne sont pas considérées comme importantes.

— Alors, tu ne possèdes rien ? demanda le prêtre, qui parut troublé.

— Rien d'autre que huit dollars et trente *cents* », dit Joenes, et une guitare qui n'est pas mon bien mais appartient à un homme du nom de Lum, qui vit dans la lointaine Californie. Mais, mon père, est-ce que ces offrandes sont vraiment nécessaires ?

— Non, bien sûr, répondit le prêtre. Mais même les cybernéticiens doivent vivre, et un acte de générosité de la part d'un étranger est considéré comme agréable, spécialement quand vient le moment d'interpréter les paroles de l'Oracle. D'autre part, certains croient qu'un homme sans le sou est un homme qui n'a pas travaillé pour amasser l'argent destiné à l'Oracle, pour le jour où la colère divine s'abattrait sur lui, et qui

par conséquent manque de piété. Enfin... Nous allons tout de même analyser ton cas, et demander à l'Oracle son jugement. »

Le prêtre prit le rapport de l'avocat général et le dossier de la défense de Joenes, et les traduisit dans le langage secret qui permettait à l'Oracle d'écouter les mots des hommes. La réponse ne tarda guère.

Le jugement de l'Oracle fut le suivant :

PORTEZ AU CARRÉ À LA PUISSANCE DIX MOINS LA RACINE CARRÉE DE MOINS UN.

N'OUBLIEZ PAS LE COSINUS, CAR LES HOMMES DOIVENT NÉCESSAIREMENT AVOIR DE LA JOIE.

AJOUTEZ X COMME VARIABLE, À L'AISE ET SANS SOUCI.

CELA DONNE EN DÉFINITIVE ZÉRO ET VOUS N'AUREZ PLUS BESOIN DE MOI.

Quand ce verdict eut été rendu, les prêtres se réunirent pour interpréter les paroles de l'Oracle Et voici ce qu'ils dirent :

PORTEZ AU CARRÉ signifie corrigez le mal.

PUISSANCE DIX correspond aux années de servitude pénale que devra subir le pénitent pour que soit corrigé le mal. Autrement dit : dix ans.

RACINE CARRÉE DE MOINS UN. Cela correspond à un nombre imaginaire mais contributif, représentant un état de grâce fictif, mais également une éventualité de puissance et de renommée pour le suppliant. Pour cette raison, la condamnation qui précède est suspendue.

VARIABLE X symbolise les furies incarnées de la Terre ; le suppliant devra vivre parmi elles, et elles lui montreront toutes les horreurs possibles.

COSINUS est le signe de la déesse elle-même, qui protège le suppliant contre quelques-unes des terreurs des furies, et lui promet certaines joies de la chair.

CELA DONNE EN DÉFINITIVE zéro signifie que dans le cas présent, l'équation de la justice divine et celle de la culpabilité humaine sont parfaitement équilibrées.

VOUS N'AUREZ PLUS BESOIN DE MOI signifie que le suppliant ne doit plus jamais solliciter l'avis de cet Oracle ni d'un autre, car la traduction est complète.

C'est ainsi que Joenes fut condamné à une peine de dix ans de détention avec sursis, et l'attorney général dut se plier à la décision de l'Oracle et le faire libérer.

Une fois libre, Joenes poursuivit son voyage à travers le pays d'Amérique, avec, suspendues au-dessus de sa tête, une malédiction et une promesse, ainsi qu'une condamnation à dix ans de prison avec sursis. Il quitta en hâte Sperry et prit le train pour la grande ville de New York. Ce qu'il y fit et ce qu'il advint de lui font l'objet du récit qui doit maintenant être conté.

V

L'HISTOIRE DE JOENES, DE WATTS ET DU POLICIER

Récit du conteur Ma'aoa, des Samoa

Joenes n'avait jamais rien vu de pareil à la grande ville de New York. La ruée affairée et incessante de tant de gens était pour lui chose étrange, mais curieusement excitante. Quand la nuit vint, la vie frénétique de la ville continua sans désespérer, et Joenes observa les New-Yorkais qui, dans leur recherche du plaisir, s'engouffraient dans les dancings et les boîtes de nuit. Pourtant, la culture n'était pas absente de la ville, car un grand nombre d'habitants s'intéressaient à l'art maintenant perdu des images mouvantes.

Aux petites heures de la nuit, le pas de la ville ralentit. Alors Joenes s'intéressa à des vieillards, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques jeunes gens, qui étaient assis, apathiques, sur des bancs publics, ou se tenaient, nonchalants, à proximité des bouches de métro. Quand Joenes regarda leur visage, il y vit une terrible vacuité, et quand il leur parla, il ne comprit pas leurs réponses murmurées. Ces New-Yorkais atypiques le troublèrent, et Joenes se sentit mieux quand vint le matin.

À la première lueur du jour, les frénétiques mouvements de foule recommencèrent, et les gens se remirent à se pousser et à se bousculer dans leur hâte d'aller quelque part faire quelque chose. Joenes était désireux de comprendre la raison de toute cette agitation, aussi choisit-il un homme dans la foule et l'arrêta-t-il.

« Pardon, Monsieur, dit Joenes, pourriez-vous perdre quelques instants de votre précieux temps et expliquer à un

étranger la raison de toute cette grande vitalité, de cette détermination qu'il observe autour de lui ?

— Ça ne va pas dans ta tête espèce d'ahuri ? » répondit l'homme, qui reprit sa marche accélérée.

Mais le suivant que Joenes arrêta étudia pensivement et soigneusement la question, avant de répondre : « Vous appelez ça de la vitalité, vous ?

— Ça y ressemble, dit Joenes en regardant les foules agitées qui s'entrecroisaient autour de lui. À propos, mon nom est Joenes.

— Le mien est Watts, dit l'homme. Comme dans : qu'est-ce qui ne va pas ?¹ En réponse à votre question, je vous dirai que ce que vous voyez là, ce n'est pas de la vitalité. C'est de la panique.

— Mais pourquoi sont-ils pris de panique ? demanda Joenes.

— Pour vous dire ça en deux mots, dit Watts, ils craignent, s'ils cessent de courir et de se bousculer, que quelqu'un découvre qu'ils sont morts. C'est une affaire très importante que d'être trouvé mort, parce qu'alors on vous vire de votre boulot, on vous fait payer comptant toutes vos factures, on augmente votre loyer et on vous emporte tout gigotant jusqu'à votre tombe. »

Joenes estima cette réponse difficilement croyable. Il dit :

« Mr. Watts, ces gens n'ont pas l'air d'être morts. Et en fait, ils ne le sont *pas*, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais pu m'empêcher d'exagérer, lui dit Watts. Mais comme vous êtes un étranger, je vais essayer de m'expliquer un peu plus. Pour commencer, la mort est simplement une question de définition. Or la définition est très simple : vous êtes mort quand vous cessez de bouger pendant un certain temps. Mais maintenant que les savants ont étudié plus profondément cette notion surannée, et fait des recherches considérables sur le sujet, ils ont découvert que vous pouviez être mort à certains égards et pourtant continuer à parler et à marcher.

— Quels sont ces « certains égards » ? demanda Joenes.

¹ Jeu de mots intraduisible. *What's the matter ?* – Qu'est-ce qui ne va pas ? (N.d.T.)

— Le premier, dit Watts, c'est que les morts qui marchent sont caractérisés par un manque total d'émotivité. Ils ne sont capables de ressentir que la colère et la peur, bien que parfois ils simulent d'autres émotions à la manière grossière d'un chimpanzé affectant de lire un livre. Ensuite, il y a une qualité robotique dans leurs actions, qui s'accompagne de la cessation du processus de pensée le plus élevé. Fréquemment, il y a un élan-réflexe vers la piété, qui n'est pas différent des mouvements frénétiques du poulet dont on vient de couper la tête. En raison de ce réflexe, la plupart des morts qui marchent sont repérés autour des églises, et à l'intérieur de ces églises où certains d'entre eux essaient même de prier. On trouve les autres sur les bancs des jardins publics ou à proximité des bouches de métro...

— Ah ! dit Joenes. Alors que je parcourais la ville la nuit dernière, j'ai vu des gens à ces endroits...

— Bien sûr, dit Watts. Ce sont ceux qui ont cessé de prétendre qu'ils n'étaient pas morts. Mais les autres copient la vie avec une ferveur pathétique, espérant passer inaperçus. Ils peuvent être facilement détectés parce qu'ils exagèrent, parlant trop ou riant trop fort.

— Je n'avais pas idée de tout cela, dit Joenes.

— C'est un problème tragique, dit Watts. Les autorités font de leur mieux pour le résoudre, mais il a pris des proportions gigantesques. Je voudrais pouvoir vous parler des autres caractéristiques des morts qui marchent, et bien vous faire comprendre à quel point ils ressemblent à ceux qui ne marchent plus, et je suis sûr que vous trouveriez cela intéressant. Mais il se trouve, Mr. Joenes, que j'aperçois un policier, et par conséquent il vaut mieux que je m'en aille. »

Ayant dit, Watts se lança dans une course rapide et fonça à travers la foule. Le policier courut après lui, mais il abandonna rapidement la poursuite et revint vers Joenes.

« Bon Dieu ! jura-t-il, je l'ai encore manqué.

— Est-ce un criminel ? demanda Joenes.

— Le plus grand voleur de bijoux du coin, dit le policier en passant le dos de sa main sur ses épais sourcils roux. Il aime se déguiser en beatnik.

— Il était en train de me parler des morts qui marchent, dit Joenes.

— Il raconte toujours des histoires de ce genre, dit le policier. Un menteur inné, voilà ce qu'il est. Fou, de surcroît. Et dangereux par la même occasion. D'autant plus dangereux qu'il n'est pas armé. Je l'ai interpellé trois fois. Je lui ai intimé l'ordre de s'arrêter au nom de la loi, juste comme il est prescrit dans les livres, et quand il ne s'arrêtait pas, je tirais sur lui. Pour tout résultat, j'ai tué huit passants. De la manière dont les choses tournent, je ne serai probablement jamais nommé sergent. De plus, ils retiennent le prix des balles sur ma solde.

— Mais si ce Watts ne porte jamais d'arme... » commença Joenes, puis il se tut subitement. Il avait vu une étrange expression maussade déformer les traits du policeman, et remarqué sa main qui glissait vers la crosse de son revolver. « Ce que je voulais vous demander, reprit Joenes, c'est s'il n'y a vraiment rien de vrai dans ce que ce Watts m'a dit au sujet des morts qui marchent.

— Rien du tout, affirma le policier. Simplement, à la manière du beatnik, il essaie de mystifier les gens. Est-ce que je ne vous ai pas dit que c'était un voleur de bijoux ?

— J'avais oublié, dit Joenes.

— Eh bien, ne l'oubliez plus. Je suis un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire, mais les individus du genre de Watts me rendent méchant. Je dois faire mon devoir comme il est indiqué dans les livres, puis dans la soirée je rentre chez moi et je regarde la T.V., sauf le vendredi soir où je vais au bowling. Est-ce là le comportement d'un robot, comme dit Watts ?

— Bien sûr que non, dit Joenes.

— Ce type, poursuivit le policier, parle des gens qui n'ont pas d'émotions. Laissez-moi vous dire que, bien que n'étant pas psychologue, je sais que j'ai des émotions. Quand j'ai mon revolver en main, je me sens bien. Cela ne prouve-t-il pas que j'ai des émotions ? Et laissez-moi vous dire autre chose. J'ai grandi dans un dur quartier de cette ville, et quand j'étais adolescent je faisais partie d'une bande. Nous avions tous des pistolets bricolés et des couteaux à cran d'arrêt, et nous nous distrayions en commettant des vols à main armée, des meurtres

et des viols. Est-ce que ce ne sont pas des émotions, ça ? Et j'aurais pu continuer ainsi, de jeune délinquant devenir criminel adulte, si je n'avais pas rencontré ce prêtre. Il n'avait pas de col dur et s'habillait comme tout le monde, parce qu'il savait que c'était le seul moyen de nous approcher. Il prit l'habitude de participer aux coups avec nous, et il jouait admirablement du petit couteau à lame rentrante qui ne le quittait jamais. Il était régulier, et c'est pourquoi nous l'avions accepté avec nous. Mais il était également prêtre, et, sachant qu'il était régulier, je le laissais me parler. Il m'expliqua que par mon comportement, j'étais en train de gâcher ma vie.

— Ce devait être un homme merveilleux, dit Joenes.

— C'était un saint, dit le policier d'une grosse voix triste. Cet homme était un vrai saint, qui faisait tout ce que nous faisons mais qui était bon au fond de son cœur, et il nous a toujours dit que nous devrions renoncer à la criminalité. »

Le policier regarda Joenes au fond des yeux et poursuivit :

« Grâce à cet homme, je suis devenu flic. Moi, que tout le monde pensait voir un jour finir sur la chaise électrique ! Et ce Watts a le culot de parler de morts qui marchent ! Je suis devenu flic, et un bon flic, et non un voyou tocard et pouilleux comme ce Watts. Étant en service, j'ai abattu huit criminels et gagné ainsi trois badges. J'ai aussi accidentellement tué vingt-sept passants innocents qui se trouvaient malencontreusement dans ma ligne de tir. Je suis désolé en ce qui les concerne, mais j'avais une tâche à accomplir, et les gens n'ont pas à rester dans mes jambes quand je suis après un criminel. Et en dépit de ce que peuvent dire les journaux, on ne m'a jamais graissé la patte, même pas pour une contredanse. Même un saint ne serait pas capable de me corrompre. » La main du policier s'agita convulsivement au-dessus de la crosse de son arme. « Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Je pense que vous êtes un homme qui s'est tout entier consacré à sa tâche, dit Joenes prudemment.

— Vous dites vrai. J'ai une femme merveilleuse et trois enfants charmants. Je leur ai appris à tirer au revolver. Rien n'est trop bon pour la famille. Et ce Watts qui pense savoir quelque chose de l'émotion ! Ces bâtards à la parole douceuse

me rendent si furieux que parfois j'ai l'impression que ma tête va exploser. C'est une bonne chose que je sois un homme pieux.

— J'en suis persuadé, dit Joenes.

— Chaque semaine, je vais voir ce prêtre qui m'a remis dans le droit chemin. Il s'occupe toujours des jeunes, parce que lui aussi est un homme tout entier voué à sa tâche. Il est trop vieux pour jouer du couteau, aussi se contente-t-il maintenant d'un pistolet bricolé, ou quelquefois d'une chaîne de vélo. Cet homme a fait plus pour la cause de la loi que tous les centres de rééducation de la ville. Parfois je lui donne un coup de main et à nous deux nous avons fait se racheter quatorze garçons que nous pensions être des criminels irrécupérables. Certains d'entre eux sont maintenant des hommes d'affaires respectables, et six se sont enrôlés dans la police. Chaque fois que je vois ce vieil homme, je *ressens* au fond de moi ce qu'est la religion.

— Je pense que c'est merveilleux, dit Joenes qui se mit à reculer, car le policier avait sorti son revolver et jouait nerveusement avec l'arme.

— Il n'y a rien de mauvais dans ce pays que la bonté du cœur et la rectitude de l'esprit ne puissent guérir, dit le policier, la mâchoire contractée. Le bien triomphe toujours en définitive, et cela durera aussi longtemps qu'il y aura des hommes au cœur bon pour se mettre à son service. Il y a plus de loi au bout de mon bâton que dans les vieux traités de droit surannés. Nous les ramassons et les juges les laissent aller. Joli travail, n'est-ce pas ? Mais nous autres flics, nous avons l'habitude et nous estimons qu'un bras cassé équivaut à un an de taule, aussi nous arrangeons-nous pour rendre un certain nombre de sentences nous-mêmes. »

Là, le policier leva son bâton, braqua son revolver et regarda durement Joenes. Ce dernier sentit le besoin incoercible qu'avait l'homme de mettre en application la loi et l'ordre. Il demeura parfaitement immobile, espérant que le policier, qui marchait maintenant sur lui avec des yeux luisants, s'abstiendrait de le tuer ou de lui casser un membre.

Le moment crucial approchait. Mais Joenes fut sauvé à l'ultime seconde par un citoyen de la ville qui, rendu distrait par

la chaleur tropicale qui régnait, entreprenait de descendre du trottoir avant que le feu ait viré au vert.

Le policier opéra un quart de tour, tira deux coups de semonce et fonça sur le délinquant. Joenes s'empessa de s'enfuir dans la direction opposée, et il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint les faubourgs de la ville.

VI

JOENES ET LES TROIS ROUTIERS

Cette histoire, ainsi que les trois récits de routiers qu'elle renferme, est racontée par Teleu, de Huahiné

Alors que Joenes marchait le long d'une grande voie de circulation conduisant vers le nord, un camion s'arrêta près de lui. Dans la cabine du camion se trouvaient trois hommes, qui lui offrirent de le prendre avec eux jusqu'à leur destination.

Joenes monta joyeusement dans le camion et remercia chaleureusement les trois routiers. Ils lui répondirent que tout le plaisir était pour eux, car conduire un camion était un travail solitaire, même pour trois hommes. Ils se décontractaient en bavardant avec des personnes différentes et en écoutant le récit de leurs aventures. En conséquence, ils demandèrent à Joenes de leur narrer ce qui lui était arrivé depuis qu'il était parti de chez lui.

Joenes leur dit qu'il venait d'une île lointaine, qu'il s'était rendu à San Francisco où il avait été arrêté, interrogé par un comité du Congrès, jugé par un Oracle et condamné à une peine de dix ans de prison avec sursis ; puis qu'il s'était rendu à New York où il avait failli être tué par un policier. Rien n'avait tourné à son avantage depuis qu'il avait quitté son île, leur dit Joenes ; au contraire, tout était allé très mal. Il se considérait donc comme un homme très malchanceux et très malheureux.

« Mr. Joenes, dit le premier des routiers, vous avez eu en effet beaucoup de malheurs. Mais je suis moi-même le plus infortuné des hommes, car j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or, quelque chose dont je déplore la perte chaque jour de ma vie. » Joenes demanda à l'homme de raconter son histoire. Et voici l'histoire que raconta le premier routier.

L'HISTOIRE DU ROUTIER SCIENTIFIQUE

Mon nom est Adolphus Proponus, et je suis Suédois de naissance. Même tout enfant, j'aimais la science. Je l'aimais non seulement pour elle-même, mais parce que je croyais que la science était la plus grande servante de l'humanité, qu'elle ferait oublier à l'homme la cruauté du passé, qu'elle lui apporterait la paix et le bonheur. En dépit de toutes les atrocités que j'avais vu commettre, et bien que mon propre pays neutre soit devenu riche en vendant des armes aux nations belliqueuses, je croyais toujours en la bonté et en la supériorité de l'homme, et à sa libération grâce à la science.

En raison de mes instincts humanistes et de mes inclinations scientifiques, je devins médecin. Je sollicitai un poste auprès de la commission de la Santé des Nations Unies, précisant que je désirais exercer mon art dans l'endroit le plus déshérité et le plus éloigné de la planète. Je ne voulais pas d'une sinécure dans une ville somnolente de Suède. Je désirais me lancer dans un âpre combat contre la maladie, pour le bien de l'humanité.

On m'envoya quelque part sur la côte ouest de l'Afrique, où j'étais le seul docteur dans un territoire plus grand que l'Europe. J'y remplaçais un médecin suisse du nom de Durr, mort des suites de la morsure d'une vipère à corne.

Cette région avait visiblement besoin d'un bon docteur, car elle était ravagée par de nombreuses maladies. Beaucoup d'entre elles m'étaient connues, car je les avais étudiées dans les livres. D'autres étaient nouvelles pour moi. Les nouvelles, appris-je, avaient été propagées artificiellement, comme élément de la neutralisation de l'Afrique. J'ignore d'où était venue la décision, mais quelqu'un avait désiré voir une Afrique absolument neutre, que n'aideraient ni l'Est ni l'Ouest. Dans cette intention, des microbes avaient été introduits, et aussi certaines plantes obtenues en laboratoire, qui avaient la propriété de rendre la jungle encore plus jungle. Tous ces fléaux

ôtèrent aux hommes le temps de s'occuper de politique, car ils durent consacrer tout leur temps à combattre pour leur vie.

Ces choses avaient également anéanti plusieurs centaines de millions de soldats occidentaux, engagés dans des combats contre les Orientaux. Les combats de guérilla, également, disparurent. De plus, de nombreuses espèces animales avaient été détruites, alors que d'autres avaient proliféré. Les rats, par exemple, étaient en nombre incalculable. Certaines espèces de serpents s'étaient aussi multipliées. Parmi les insectes, il y avait prolifération de mouches et de moustiques. Chez les oiseaux, le nombre de vautours avait crû de façon spectaculaire.

Je n'étais pas au courant de cet état de fait, car on ignore généralement ces choses dans une démocratie (en régime dictatorial, il est interdit d'y faire allusion). Mais je vis ces horreurs en Afrique. Et j'appris qu'il en allait de même dans les régions tropicales de l'Asie, de l'Amérique centrale et de l'Inde. Toutes ces zones étaient devenues strictement neutres, soit par accident soit à dessein, et elles aussi étaient engagées dans un combat désespéré contre l'anéantissement.

En tant que médecin, j'étais attristé par l'existence des nombreuses maladies, anciennes et nouvelles. Elles naissaient dans la jungle, qui avait été rendue impénétrable par l'homme. Le taux de croissance de cette jungle était fantastique, et celui de son dépérissement également fantastique. Pour cette raison, les germes des maladies de toutes sortes se multipliaient et se répandaient dans une atmosphère idéale.

En tant qu'homme, j'étais rendu furieux par l'usage pervers que l'homme avait fait de la science. Mais pourtant je croyais toujours en elle. Je me dis que l'homme, par sa méchanceté et sa courte vue, avait causé beaucoup de dommage au monde, mais que les humanistes, par l'intermédiaire de la science, réussiraient à tout remettre en état.

Je me mis au travail avec décision, aidé par les humanistes du monde entier. Je rendis visite à toutes les tribus de mon district, soignant leurs malades grâce à mon attribution de médicaments. Mes succès dépassèrent toutes mes espérances.

Mais alors, les maladies nouvelles se mirent à résister à mes médicaments, et de nouvelles épidémies se déclarèrent. Les

tribus, bien que d'une résistance supérieure à la moyenne, souffrirent terriblement.

Je télégraphiai d'urgence afin d'obtenir des remèdes nouveaux. On me les envoya, et je parvins à enrayer l'épidémie. Mais quelques-uns des microbes et des virus réussirent à survivre, et la maladie fit à nouveau son apparition.

Je demandai des médicaments encore plus nouveaux, on me les envoya également, et une fois de plus la maladie et moi nous nous affrontâmes en un combat mortel, d'où je sortis victorieux. Mais il y avait toujours quelques organismes sur lesquels mes drogues n'avaient aucun effet. Il y avait aussi des mutations avec lesquelles il fallait compter. J'appris que, dans un environnement idéal, les maladies pouvaient évoluer vers des formes nouvelles et virulentes beaucoup plus vite qu'il n'était possible aux hommes de créer de nouveaux remèdes.

En fait, je découvris que les microbes se comportaient tout à fait comme des humains en période de tension. Ils montraient tous les signes d'une étonnante volonté de survivre ; et, tout naturellement, plus on les combattait, plus vite et plus frénétiquement ils se reproduisaient, mutaient, résistaient et, en définitive, passaient de nouveau à l'attaque.

Je travaillais d'arrache-pied à l'époque, de douze à dix-huit heures par jour, essayant d'aider une population humble, patiente et malheureuse avec tous les moyens en mon pouvoir. Mais la maladie prit le dessus sur mes derniers médicaments, gagnant une sorte de victoire, puis elle se déchaîna avec une violence inimaginable. J'étais désespéré, car aucune nouvelle drogue n'avait été trouvée pour s'opposer à ces nouveaux fléaux.

Je découvris alors que les microbes, en mutant afin de résister à mes nouveaux médicaments, étaient redevenus vulnérables aux drogues anciennes. Alors, dans une frénésie de ferveur scientifique, je me remis à utiliser ces anciens produits.

Depuis que j'étais arrivé en Afrique, j'avais réussi à enrayer dix épidémies majeures. Maintenant, je m'attaquais à ma onzième. Et je savais que les microbes et les virus battraient en retraite devant mon attaque, se reproduiraient, muteraient et frapperaient à nouveau, me laissant face à une douzième

épidémie, avec des résultats similaires, puis à une treizième, et ainsi de suite.

C'était la situation dans laquelle mon zèle scientifique et humanitaire m'avait jeté. J'étais ivre de fatigue, et à demi mort à la suite de mes travaux. Je n'avais le temps de penser à rien d'autre qu'au problème immédiat.

Ce fut alors que les gens de mon district me déchargèrent de la responsabilité du problème. Ils étaient peu éduqués, et ne raisonnaient qu'en fonction des grandes épidémies qui avaient ravagé leur pays depuis mon arrivée. Ces gens en étaient venus à me considérer comme une sorte de docteur suprêmement mauvais, dont les flacons de prétendues drogues contenaient en fait les essences raffinées des maux qui s'étaient abattus sur eux. Ils se retournèrent vers leurs propres docteurs, qui traitèrent le mal avec les applications habituelles de boue et d'os broyés, et rejetèrent la responsabilité de chaque mort sur d'innocents membres de la tribu.

Même les mères dont j'avais sauvé les enfants se retournèrent contre moi. Elles déclarèrent que les enfants étaient morts de toute façon, d'inanition au lieu de maladie.

Alors les hommes des villages décidèrent de me mettre à mort. Ils l'auraient fait si je n'avais pas été sauvé par leurs sorciers. C'était une ironie du sort, car je considérais ces sorciers comme mes pires ennemis.

Les sorciers expliquèrent au peuple que si j'étais tué, un fléau encore pire s'abattrait sur eux. On ne me fit donc aucun mal ; et les sorciers me firent des clins d'œil amicaux, car ils me considéraient comme un collègue.

Et pourtant je ne voulais pas abandonner mon travail au sein des tribus. Pour cette raison, les tribus, elles, m'abandonnèrent. Elles se retirèrent dans l'intérieur du pays, dans une zone désolée et marécageuse, où la nourriture était rare et la maladie chose courante.

Il ne m'était pas possible de les suivre, car cette région marécageuse se trouvait dans un district différent. Ce district avait son propre médecin, lui aussi Suédois, qui ne soignait pas au moyen de médicaments et de piqûres – en fait, qui ne soignait pas du tout. Il se contentait de se saouler chaque jour

avec sa ration d'alcool. Il vivait dans la jungle depuis vingt ans, et disait qu'il savait ce qui convenait le mieux.

Demeuré absolument seul dans mon district, je fus victime d'une dépression nerveuse. On me rapatria en Suède, où je réfléchis à tous ces événements.

Il me sembla que les indigènes et les sorciers, que j'avais considérés comme intraitablement entêtés, étaient plutôt pleins de bon sens. Ils avaient fui ma science et mon humanitarisme, qui ne leur avaient strictement rien apporté. Tout au contraire, ma science n'avait abouti qu'à leur donner plus de misère et de souffrance, et mon humanitarisme, pour leur bien, avait bêtement tenté d'éliminer d'autres créatures vivantes, et en agissant ainsi avait renversé l'équilibre des forces sur la Terre.

Réalisant tout cela, j'abandonnai mon pays, quittai l'Europe elle-même, et vins dans ce pays. Maintenant, je conduis un camion. Et quand quelqu'un aborde avec moi, en termes enflammés, les sujets de la science et de l'humanitarisme et les merveilles de la guérison, je le regarde comme s'il était fou.

C'est ainsi que j'ai perdu ma foi en la science, une chose plus précieuse pour moi que l'or ; une perte que je déplore chaque jour de ma vie.

Quand l'histoire fut achevée, le deuxième routier dit :

« Nul d'entre nous ne peut nier que vous ayez eu des malheurs, Joenes. Mais ils sont mineurs à côté de ce que mon camarade a supporté. Et ceux de mon camarade ne sont rien à côté des miens. Parce que je suis le plus malheureux des hommes, et j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or et de plus valable que la science ; une perte que je déplore chaque jour de ma vie. »

Joenes demanda à l'homme de raconter son histoire. Et voici l'histoire que raconta le deuxième routier.

L'HISTOIRE DU ROUTIER HONNÊTE

Mon nom est Ramon Delgado, et je suis originaire du Mexique. Ma plus grande fierté était d'être un honnête homme. J'étais honnête parce que les lois de mon pays, ainsi qu'on me l'avait dit, avaient été faites par les meilleurs d'entre les hommes, qui les avaient élaborées à partir de principes de justice universellement acceptés ; ils les avaient renforcées au moyen de sanctions de manière que les hommes, pas simplement ceux de bonne volonté, soient obligés de les respecter.

Cela me semblait juste, car j'aimais la justice et croyais en elle, et par conséquent je croyais aux lois qui découlaient de la justice, et aux sanctions qui consolidaient la loi. J'estimais non seulement que cette conception des lois par l'homme et l'exécution de la justice étaient de bonnes choses ; je sentais aussi que cela était nécessaire. Car ce n'est qu'à travers cela que l'on peut se libérer de la tyrannie et avoir le sens de la dignité personnelle.

Je travaillai durant plusieurs années dans mon village, économisant de l'argent et menant une vie honnête et droite. Un jour, une place me fut proposée dans la capitale. J'en fus très heureux, car il y avait longtemps que j'avais envie de voir cette grande ville d'où toute la justice de mon pays tire son origine.

Je sacrifiai toutes mes économies à l'achat d'une vieille automobile, et je partis pour la capitale. Je me garai devant le magasin de mon nouvel employeur, où il y avait un parcmètre. J'entrai dans le magasin afin de me procurer un peso pour le parcmètre. Quand j'en ressortis, la police m'arrêta.

On me présenta à un juge qui m'accusa de stationnement illégal, de vol simple, de vagabondage, de résistance aux agents de la force publique et de trouble de l'ordre public.

Le juge me trouva coupable de tous ces délits. De stationnement illégal, parce qu'il n'y avait pas d'argent dans le parcmètre ; de vol simple, parce que j'avais pris un peso dans le tiroir-caisse de mon employeur afin de le mettre dans le parcmètre ; de vagabondage, parce que j'avais en tout et pour tout un peso sur moi ; de résistance aux agents de la force publique, parce que j'avais discuté avec les policiers ; et de

trouble de l'ordre public parce que j'avais pleuré à chaudes larmes lorsqu'ils m'avaient conduit en prison.

Techniquement parlant, tout ce dont on m'accusait était vrai, aussi, lorsque le juge me déclara coupable, ne considérai-je pas cela comme une erreur judiciaire. En fait, j'admirai avec quel zèle il servait la loi.

Je ne protestai pas non plus lorsqu'il me condamna à dix ans de prison. Cela semblait sévère, mais je savais que la loi ne peut être observée que grâce à des sanctions impitoyables et intransigeantes.

On me transféra au pénitencier fédéral de Morelos, et je compris que ce serait une bonne chose pour moi que de voir l'endroit où les condamnations sont purgées, et ainsi de goûter les fruits amers de la malhonnêteté.

Quand j'arrivai au pénitencier, je vis un grand nombre d'hommes dissimulés dans les bois voisins. Je n'y prêtai pas tellement attention, car le gardien à la porte étudiait mon mandat de dépôt. Il le lut avec une grande attention, puis ouvrit la porte.

Dès que la porte fut ouverte, je fus étonné de voir tous les hommes surgir de leurs cachettes, se précipiter et essayer de s'engouffrer dans la prison. Des gardes surgirent qui entreprirent de les refouler. Néanmoins, certains réussirent à entrer avant que le gardien de faction à l'entrée ait réussi à fermer la porte.

« Est-il possible, demandai-je, que ces hommes désirent aller en prison de leur propre gré ?

— Cela crève les yeux, dit le gardien.

— Mais j'ai toujours pensé que les prisons étaient destinées à empêcher les gens de sortir, et non à les empêcher d'entrer, dis-je.

— Habituellement, c'est le cas, dit le gardien. Mais de nos jours, avec tant d'étrangers dans le pays, et tant de famine, les gens essaient d'entrer dans les prisons où l'on distribue trois repas par jour. En forçant les portes des prisons ils deviennent des criminels, et nous sommes obligés de les garder.

— C'est honteux ! dis-je. Mais qu'est-ce que les étrangers ont à voir avec ça ?

— Ils sont à l'origine de tous les ennuis, dit le gardien. La famine sévit dans leurs propres pays, et ils savent que nous, au Mexique, nous avons les meilleures prisons du monde. Ils viennent donc depuis de grandes distances afin de se précipiter dans nos prisons, principalement quand ils ne peuvent pas pénétrer dans les leurs. Mais je pense que les étrangers ne sont ni meilleurs ni pires que nos propres compatriotes, qui font la même chose.

— En ce cas, dis-je, comment le gouvernement peut-il faire respecter ses lois ?

— En fait, la vérité est gardée secrète, me dit le gardien. Un jour, nous serons capables de bâtir des pénitenciers qui nous permettront de garder les honnêtes gens à l'intérieur et de laisser les autres dehors. Mais jusqu'à ce que cela se réalise, les choses doivent rester secrètes. De cette manière, la majorité de la population continuera à croire qu'elle doit craindre la punition. »

Le gardien m'escorta alors à l'intérieur du pénitencier, jusqu'au bureau des Mises en liberté sur parole.

Là, un homme me demanda si j'aimais la vie de prison. Je lui répondis que je n'en savais encore rien.

« Eh bien, dit l'homme, votre comportement durant votre détention a été exemplaire. Notre mission est de réformer, non de nous venger. Aimeriez-vous une libération sur parole immédiate ? »

J'eus peur de commettre un impair, aussi lui dis-je que j'hésitais.

« Prenez votre temps, dit-il, et revenez me voir quand vous voudrez être libéré. »

On me conduisit alors dans ma cellule. J'y trouvai deux Mexicains et trois étrangers. L'un des étrangers était Américain, et les deux autres Français. L'Américain me demanda si j'avais accepté une libération sur parole. Je lui dis que je ne l'avais pas encore fait.

« Très intelligent pour un débutant, dit l'Américain, dont le nom était Otis. La plupart des nouveaux se font piéger. Ils acceptent et pan ! ils se retrouvent dehors.

— Est-ce si mauvais ? demandai-je.

— Très mauvais, dit Otis. Si vous acceptez, vous n'avez aucune chance de revenir en prison. Quoi que vous fassiez, le juge vous dira que vous avez violé votre parole et vous demandera de ne pas recommencer. Et il est probable que vous ne recommencerez pas parce que les flics vous auront cassé les deux bras.

— Otis a raison, dit l'un des Français. Accepter une libération sur parole est extrêmement dangereux, et j'en suis la preuve vivante. Mon nom est Edmond Dantès. Il y a de nombreuses années, j'ai été condamné à être enfermé dans cet établissement, puis on m'a proposé une libération sur parole. Avec l'ignorance de la jeunesse, je l'ai acceptée. Mais une fois à l'extérieur, j'ai réalisé que tous mes amis étaient toujours en prison, ainsi que ma collection de livres et de disques. Également, dans ma précipitation juvénile, j'avais laissé derrière moi ma petite amie, le détenu 43422231. Je compris trop tard que toute ma vie était ici, et que je me trouvais à jamais à l'extérieur, coupé de la chaleur et de la sécurité qu'on trouve à l'intérieur de ces murs de granit.

— Qu'avez-vous fait ? demandai-je.

— Je croyais encore que le crime appelait le châtiment, dit Dantès avec un sourire pensif. Alors j'ai tué un homme. Mais le juge s'est contenté d'augmenter le temps de ma libération sur parole, et les policiers m'ont cassé tous les doigts de la main droite. Ce fut ainsi, avec mes doigts en train de guérir, que je résolus de revenir ici.

— Cela doit avoir été très difficile », dis-je.

Dantès hocha la tête.

« Cela a demandé une terrible patience, car j'ai passé les vingt années suivantes de ma vie à essayer de rentrer de force dans cette prison. »

Les autres prisonniers demeurèrent silencieux. Le vieux Dantès poursuivit :

« La protection de l'établissement était plus stricte à l'époque, et une ruée vers la porte d'entrée, comme celle que vous avez vue aujourd'hui, aurait été impossible. Alors, sans aide, je creusai un tunnel. Par trois fois je me heurtai au granit infranchissable, et fus obligé de percer un nouveau tunnel à un

autre endroit. Une fois, j'atteignis presque la cour intérieure. Mais les gardiens me détectèrent, creusèrent à contresens et me refoulèrent. Une autre fois, j'essayai de sauter en parachute dans la prison à partir d'un avion, mais une soudaine rafale de vent m'entraîna au loin. Par la suite, le survol de la prison fut interdit. Par conséquent, grâce à moi, on introduisit quelques réformes dans les prisons.

— Mais comment avez-vous finalement réussi à y pénétrer ? » demandai-je.

Le vieillard eut un sourire lugubre.

« Après de nombreuses années stériles, une idée me vint. Je n'arrivais pas à croire qu'une idée aussi simple puisse être couronnée de succès, là où l'ingéniosité et le courage avaient échoué. Néanmoins, je tentai ma chance.

« Je revins à la prison déguisé en enquêteur spécial. Tout d'abord, les gardiens hésitèrent à me laisser entrer. Mais quand je leur eus dit que le gouvernement étudiait une réforme de l'administration des prisons, dont l'un des effets serait l'égalité des droits entre prisonniers et gardiens, ils m'ouvrirent les portes. Alors, je leur révélai qui j'étais. Ils ne purent s'opposer à ce que je reste, et un homme vint qui écrivit mon histoire. J'espère seulement qu'il l'aura fait correctement.

« Depuis lors, naturellement, les gardiens ont institué des mesures rigides qui rendent impossible la répétition de mon plan. Mais c'est article de foi pour moi qu'un homme courageux surmonte toujours les difficultés que la société place devant les hommes et leurs desseins. Si les hommes sont résolus, ils réussiront aussi à pénétrer dans les prisons. »

Quand le vieux Dantès se tut, un long silence s'établit. Au bout d'un moment je demandai :

« Est-ce que votre petite amie était toujours là quand vous êtes revenu ? »

Le vieil homme tourna la tête, et une larme roula sur sa joue.

« Le détenu 43422231 est mort d'une cirrhose il y a trois ans. Maintenant, je passe mon temps en prières et méditations. »

La tragique histoire du vieil homme, pleine de courage, de détermination et d'amour malheureux, avait jeté un voile de

tristesse sur la cellule. En silence, nous avalâmes notre dîner, et durant plusieurs heures nous perdîmes tout entrain.

Alors je me mis à réfléchir, jusqu'à ce que la tête me fasse mal, à cet étrange problème des hommes qui désiraient vivre en prison. Mais plus je réfléchissais, plus j'étais troublé. Aussi, très timidement, demandai-je à mes compagnons de cellule si la liberté n'était pas pour eux quelque chose d'important, et s'ils n'avaient jamais la nostalgie des villes et des rues, et l'envie de parcourir les vertes forêts et les champs fleuris.

« La liberté ? me dit Otis. C'est de l'illusion de la liberté que vous parlez, ce qui est une chose très différente. Les villes ne renferment que des horreurs, de l'insécurité et de la peur. Les rues sont des voies sans issue, avec la mort au bout de chacune d'elles.

— Et ces champs fleuris et ces vertes forêts dont vous parlez sont encore pires, dit le second Français. Mon nom est Rousseau, et dans ma jeunesse j'ai écrit plusieurs livres idiots qui n'étaient fondés sur aucune expérience, qui exaltaient la nature et parlaient de la place que l'homme y tient. Mais ensuite, dans mes années de maturité, je quittai secrètement mon pays et voyageai à travers cette nature dont j'avais parlé avec tant de confiance.

« Je découvris alors à quel point la nature est terrible, et à quel point elle hait l'humanité. Je découvris que les prairies parsemées de fleurs n'étaient pas commodes pour la marche, et qu'elles étaient plus fatigantes pour le pied de l'homme que les pires rues pavées. Je vis que les récoltes semées par l'homme étaient de tristes hybrides qui ne devaient leur existence qu'au combat mené par l'homme contre les insectes et les mauvaises herbes conquérantes.

« Dans la forêt, je découvris que les arbres ne communiaient qu'entre eux, et que chaque créature se sauvait à mon approche. J'appris qu'il existait de merveilleux lacs aux eaux d'azur qui étaient un régal pour les yeux, mais ils étaient toujours entourés d'arbustes épineux et de terres marécageuses. Quand finalement je réussissais à m'en approcher, je constatais que leur eau était d'un brun sale.

« La nature accorde aussi la pluie et la sécheresse, la chaleur et le froid. Or la pluie pourrit la nourriture de l'homme, la sécheresse la consume, la chaleur brûle le corps de l'homme, et le froid glace ses membres.

« Ce sont là les doux aspects de la nature, qui ne sont en aucun point comparables au courroux des océans, à l'indifférence glacée des montagnes, à la trahison des marécages, à la perversité du désert et à l'aspect terrifiant de la jungle. Mais je remarquai que la nature, dans sa haine de l'humanité, s'était arrangée pour que les neuf dixièmes de la planète soient composés d'océans, de montagnes, de marécages, de déserts et de jungles.

« Je ne dirai rien des tremblements de terre, des tornades, des raz de marée et autres calamités, par lesquelles la nature révèle toute la force de sa haine.

« Ce n'est que dans les villes que l'homme est à l'abri de toutes ces horreurs, parce que là, la nature peut être en partie tenue à distance. Et il est évident que la partie idéale d'une ville, celle qui est le mieux protégée de la nature, est la prison. C'est à cette conclusion que je suis arrivé après de nombreuses années d'études et d'observation. Et c'est pour cette raison que je répudie tout ce que j'ai écrit dans ma jeunesse et que je me trouve parfaitement heureux dans cet endroit où je ne verrai jamais la moindre verdure. »

Ayant dit cela, Rousseau se tourna et s'absorba dans la contemplation du mur de la cellule.

« Voyez-vous, Delgado, dit Otis, la seule vraie liberté se trouve ici, en prison. »

Cela, je ne pouvais l'accepter, et je fis remarquer que nous nous trouvions enfermés, ce qui semblait en contradiction avec la notion de liberté.

« Mais nous sommes tous enfermés sur cette Terre, me répondit le vieux Dantès. Certains dans un vaste espace, d'autres dans un lieu plus restreint. Et nous sommes tous à jamais enfermés en nous-mêmes. Tout est prison, et ceci est la meilleure des prisons. » Otis stigmatisa mon manque de gratitude.

« Vous avez entendu les gardiens, dit-il. Si notre chance était connue dans le pays, chacun se battrait pour venir ici. Vous devriez être heureux de vous y trouver, et heureux du fait que ce merveilleux endroit n'est réservé qu'à quelques privilégiés.

— Mais la situation change, dit un prisonnier mexicain. Même si le gouvernement dissimule la réalité et présente la détention comme une situation que l'on doit craindre et éviter, le peuple commence à entrevoir la vérité.

— Cela place le gouvernement dans une terrible position, dit l'autre Mexicain. Ils n'ont toujours pas trouvé de substitut à la prison, bien qu'à un certain moment ils aient envisagé de punir tous les délits de la peine de mort. Ils y ont renoncé car cela eût directement affecté le potentiel économique et militaire du pays. Ils doivent donc continuer à punir les gens de prison – le seul endroit où ils désirent aller ! »

Tous les prisonniers éclatèrent de rire en entendant ces mots car, étant des criminels, ils se réjouissaient des perversions de la justice. Et cela me semblait être la plus grande des perversions : commettre un crime et être heureux et en sécurité à cause de ce crime.

J'avais l'impression de marcher au milieu de quelque terrible cauchemar, car je n'avais aucun argument à opposer à ces hommes. En définitive, de désespoir, je criai :

« Il se peut que vous soyez libres et que vous viviez dans le meilleur endroit de la Terre – mais vous n'avez pas de femmes. »

Les prisonniers ricanèrent nerveusement, comme si j'avais dit quelque chose de pas très convenable. Mais Otis répondit calmement :

« Ce que vous dites est vrai, nous n'avons pas de femmes. Mais cela est sans importance.

— Sans importance ? répétais-je.

— Absolument, dit Otis. L'expérience est inconfortable dans les premiers temps, mais ensuite on s'habitue à son environnement. Après tout, il n'y a que les femmes pour penser que les femmes sont indispensables. Nous les hommes, on sait à quoi s'en tenir. »

Les autres prisonniers lui firent écho avec une grande animation.

« L'homme véritable, dit Otis, n'a besoin que de la compagnie des autres vrais hommes. Si Butch était ici, il vous expliquerait mieux que moi ; mais Butch est à l'infirmerie avec une double hernie, au grand chagrin de ses nombreux amis et admirateurs. Il vous expliquerait que toute sorte d'existence sociale inclut le compromis. Quand les compromis sont importants, nous les appelons tyrannie. Quand ils sont de peu d'importance et facilement réglables, comme cette question mineure des femmes, cela s'appelle liberté. Rappelez-vous, Delgado, vous ne pouvez pas vous attendre à la perfection. »

Je ne tentai pas de discuter plus avant, mais je déclarai que je désirais quitter la prison le plus rapidement possible.

« Je puis arranger votre évasion ce soir même, dit Otis. Et je pense qu'il est en définitive préférable que vous vous en alliez. La vie de prison n'est pas faite pour les hommes qui ne l'apprécient pas. »

Ce soir-là, lorsque l'éclairage de la prison eut été réduit, Otis souleva un des blocs de granit qui recouvraient le sol de la cellule. Au fond se trouvait un passage. Je l'empruntai, et me retrouvai dans la rue, hébété et désorienté.

Durant plusieurs jours, je réfléchis à mes expériences passées. Je compris alors que mon honnêteté n'avait jamais été autre chose que de la stupidité, car elle se fondait sur l'ignorance et une conception erronée des choses de la réalité. Ce n'était même pas de l'honnêteté, car il n'y avait pas de loi pour sanctionner cela. La loi avait échoué, et ni la punition ni la bonne volonté ne pouvaient y changer quoi que ce soit. Cela avait échoué parce que toutes les idées que se faisait l'homme de la justice étaient fausses. Par conséquent la justice n'existait pas, et forcément rien qui en dérivât.

C'était terrible, mais ce qui était encore plus terrible, c'était de réaliser que sans justice il ne peut y avoir ni liberté ni dignité humaine ; il ne peut y avoir que des illusions perverses telles que celles qu'avaient mes compagnons de cellule.

C'est de cette façon que je perdis mon sens de l'honnêteté, une chose qui m'était plus précieuse que l'or ; une perte que je déplore chaque jour de ma vie.

Quand l'histoire fut terminée, le troisième routier dit :

« Personne ne niera que vous ayez eu des malheurs, Joenes. Mais ils ne sont rien à côté de ce qu'ont subi mes deux camarades. Et les malheurs de mes deux camarades ne sont rien à côté des miens. Je suis le plus infortuné des hommes, car j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or, et de plus valable que la science et la justice ; une perte que je déplore chaque jour de ma vie.

Joenes demanda à l'homme de raconter son histoire. Et voici l'histoire que raconta le troisième routier.

L'HISTOIRE DU ROUTIER PIEUX

Mon nom est Hans Schmidt, et je suis né en Allemagne. Dans mes jeunes années j'appris ce qu'avaient été les horreurs du passé, et cela me remplit de tristesse. Puis j'appris ce qu'était le présent. Je voyageai à travers l'Europe, et je ne vis rien d'autre que des canons et des fortifications qui hérissaient chaque pouce de terrain entre la frontière orientale de l'Allemagne et la côte de Normandie, et entre la mer du Nord et la Méditerranée. Ces fortifications s'étiraient sur des kilomètres et des kilomètres, là où il y avait eu autrefois des villages et des forêts, toutes parfaitement camouflées, toutes destinées à détruire les Russes et les Européens de l'Est si jamais ils s'avisaient d'attaquer. Cela m'attrista, car je constatai que le présent était absolument semblable au passé – rien d'autre qu'une préparation à la cruauté et à la guerre.

Je n'avais jamais eu foi en la science. Même sans l'expérience de mon ami suédois, je pouvais constater que la science n'avait rien apporté à la Terre, et au contraire avait été responsable de bien grands malheurs. Je ne croyais pas non plus à la justice, à la loi, à la liberté et à la dignité humaine. Même sans

l'expérience de mon ami Mexicain, je voyais par moi-même que la conception humaine de la justice et tout ce qui en dérivait étaient erronés.

Je n'avais jamais douté du caractère unique de l'homme, ni de sa place particulière dans l'univers. Mais je sentais en même temps que l'homme ne pourrait jamais s'élever au-dessus de sa nature bestiale.

En conséquence de quoi je me tournai vers quelque chose de plus grand que l'homme. Je me tournai de tout cœur vers la religion. En elle se trouvait le seul salut de l'homme, sa seule dignité, sa seule liberté. En elle, on trouvait toutes les aspirations et tous les rêves de science et d'humanisme. Et même si l'homme religieux était imparfait, ce qu'il adorait ne pouvait l'être.

C'était en tout cas ce que je croyais à l'époque.

Je ne m'attachai pas à une seule croyance, mais au contraire j'étudiai toutes les doctrines religieuses, sentant que chaque religion était un chemin conduisant vers ce qui est plus grand que l'homme.

Je distribuai mon argent aux pauvres et vagabondai à travers toute l'Europe avec un bourdon et un havresac, m'efforçant toujours de contempler le Parfait, ce qui est préconisé par toutes les formes de religion existant sur la Terre.

Un jour, j'atteignis une caverne qui s'ouvrait au sommet d'une montagne des Pyrénées. J'étais très fatigué et je pénétrai à l'intérieur de cette caverne afin de m'y reposer.

À l'intérieur se trouvait rassemblée toute une multitude. D'aucuns étaient tout de noir vêtus, et d'autres portaient des costumes somptueusement brodés. Parmi la foule était assis un crapaud géant, aussi grand qu'un homme, avec un diamant qui luisait doucement au milieu de son front.

Je regardai le crapaud puis l'assemblée, et je tombai à genoux en comprenant que tous ceux qui se trouvaient là n'étaient pas réellement des humains.

Un homme vêtu comme un clergyman dit :

« Approchez, s'il vous plaît, Mr. Schmidt. Nous espérons votre visite. »

Je me relevai et avançai. Le clergyman dit :

« On me connaît sous le nom de père Arien. Permettez-moi de vous présenter mon estimé collègue, Mr. Satan. »

Le crapaud s'inclina vers moi et me tendit une main palmée que je serrai.

Le clergyman dit :

« Mr. Satan et moi-même, ainsi que tous ceux qui nous entourent, représentons le seul vrai conseil des Églises unies de la Terre. Il y a longtemps que nous avons remarqué votre piété, Schmidt, et en conséquence nous avons décidé de répondre à toutes les questions que vous désireriez nous poser. »

Le fait que ce miracle m'eût été accordé à moi me faisait hésiter entre l'étonnement et la gratitude. J'adressai ma première question au crapaud, et lui demandai :

« Êtes-vous réellement Satan, prince du Mal ?

— J'ai cet honneur, répondit le crapaud.

— Et *vous* êtes membre du conseil des Églises Unies ?

— Pourquoi pas ? répondit le crapaud. Vous comprendrez, Mr. Schmidt, que pour qu'il y ait le bien, il est nécessaire que le mal existe. Aucune des deux qualités ne peut exister sans l'autre. Et ce n'est qu'à la condition que cela soit bien compris que j'ai accepté cet emploi. Vous avez sans doute entendu dire que mes instincts mauvais sont inhérents à ma nature. Rien ne peut être plus éloigné de la vérité. Le rôle d'un avocat consiste à s'informer sur les cas qu'il plaide à la cour. Il en est de même en ce qui me concerne. Je suis simplement l'avocat du mal, et j'essaie, comme tout bon homme de loi, de faire respecter les droits et les privilèges de mes clients. Mais je crois sincèrement que je ne suis pas mauvais *moi-même*. Si c'était le cas, pourquoi une tâche aussi délicate et aussi importante m'aurait-elle été confiée ? »

Je fus satisfait de la réponse de Satan, car le mal m'avait toujours embarrassé. Alors je dis :

« Serait-il présomptueux de ma part de demander ce que vous, les représentants du bien et du mal, faites ici dans cette caverne ?

— Ce n'est pas présomptueux, dit Satan. Étant donné qu'ici nous sommes tous théologiens, nous adorons répondre aux questions. Et ceci est la question que nous espérons vous voir

poser. Vous ne verrez pas d'objection, je pense, à ce que je vous réponde théologiquement ?

— Bien sûr que non, répondis-je.

— Parfait, dit Satan. Dans ces conditions, je commencerai par une affirmation, dont j'apporterai la preuve, et ensuite je laisserai ma réponse à votre question découler de cette affirmation. Vous êtes d'accord ? Voici donc l'affirmation : Tout ce qui participe de la vie a son propre point de vue, et tend à voir tout de l'existence à partir de ce point de vue. L'observateur, ne connaissant que lui-même, croit être éternel et immuable, et il soutient nécessairement que son opinion est la seule vue exacte des objets et du caractère de ce qui l'entoure.

« En guise de preuve, laissez-moi vous présenter l'exemple simple de l'aigle. Cet aigle ne voit qu'un monde qui n'appartient qu'aux aigles. Tout ce qui existe au monde est pour ou contre l'aigle. Toutes choses sont considérées par l'aigle en fonction de leur usage, ou de leur danger, ou de leur qualité nutritive, ou de leur utilité pour la construction de son nid. Toutes choses possèdent cette nature pour l'aigle, et même les pierres inanimées deviennent les pierres de touche du souvenir des exploits des aigles qui l'ont précédé.

« Ceci est ma propre petite preuve de l'omnipotence du point de vue, Mr. Schmidt, et j'espère que vous l'acceptez. Présument que oui, laissez-moi vous dire que ce qui est valable pour l'aigle l'est aussi pour l'homme. Et ce qui est valable pour l'homme l'est aussi pour nous. C'est le résultat inéluctable du fait d'avoir un point de vue.

« Nous pouvons aisément donner notre point de vue. Nous croyons au bien et au mal, à la nature divine et à un univers moral. Exactement comme vous, Mr. Schmidt.

« Nous avons exposé nos croyances de manière variée, et conformément aux diverses doctrines. Souvent nous avons éveillé les passions de l'homme pour le meurtre et la guerre. C'était parfaitement naturel car cela pousse les problèmes de la moralité et de la religion à leur niveau le plus élevé et le plus parfait, et donne naissance à de nombreux sujets compliqués que nous pouvons discuter, nous théologiens.

« Nous discussions sans cesse et nous publiions nos diverses opinions. Mais nous argumentions comme des avocats devant une cour, et quiconque possède son bon sens n'écoute pas un avocat. C'était là le temps de notre fierté, et nous n'avons jamais remarqué que les hommes aient cessé de nous prêter attention.

« Mais l'heure de nos tribulations approchait à grands pas. Quand nous avons eu couvert le monde avec nos arguments ennuyeux et compliqués, un certain personnage choisit de nous ignorer et de fabriquer une machine. Cette machine, dans son essence, n'était pas nouvelle pour nous ; son seul élément original était qu'elle possédait un point de vue.

« Étant donné qu'elle avait un point de vue, elle avança ses propres idées sur l'univers. Elle le fit d'une manière plus convaincante et amusante que nous le faisons nous-mêmes. L'humanité, qui réclamait depuis longtemps de la nouveauté, se tourna vers la machine.

« Ce fut seulement alors que nous perçûmes le danger et le risque terrible que couraient le bien et le mal, car la machine, tout amusante qu'elle fût, prêchait à la manière des machines un univers sans valeur et sans raison, sans bien et sans mal, sans dieux et sans démons.

« Ce n'était pas une position nouvelle, naturellement, et nous y avons été confrontés d'une manière très enrichissante dans le passé. Mais sortant de la bouche de la machine, cela semblait acquérir une nouvelle et terrible signification.

« Nos emplois étaient menacés, Schmidt. Jugez à quelle extrémité nous étions.

« Nous, les représentants de la moralité, nous unîmes nos forces en autodéfense. Nous croyions tous au bien et au mal, et à la divinité. Et nous étions tous opposés au néant hideux prêché par la machine. Cette raison commune fut plus que suffisante. Je fus nommé porte-parole, car nous sentions que le mal avait une meilleure chance de retenir l'attention de la machine.

« Mais même le mal avait dû s'éteindre, et je discutai en vain mon cas. La machine s'enroulait avec application autour du cœur des hommes, prêchant ses messages de néant. Les hommes ne remarquaient pas la spéciosité de sa doctrine, ni les

contradictions absurdes inhérentes à ses arguments. Cela ne les intéressait pas – tout ce qu'ils voulaient, c'était continuer à entendre sa voix. Ils rejetèrent leurs croix, leurs moulins à prières et le reste, et écoutèrent la machine.

« Nous sondâmes en vain nos divers clients ; les dieux, qui nous avaient entendus si souvent ergoter, ne nous écoutèrent pas, ne nous aidèrent pas, ne nous reconnurent même pas. Comme les hommes, ils préféraient la destruction à l'ennui.

« Alors nous nous enterrâmes volontairement ici afin d'étudier la reprise en main de l'humanité et les moyens d'arracher celle-ci à l'emprise de la machine. Matérialisées dans cette caverne se trouvaient rassemblées toutes les essences religieuses que le monde avait connues.

« C'est la raison pour laquelle nous vivons sous terre, Schmidt. Et c'est aussi la raison pour laquelle nous sommes si heureux de vous parler. Car vous êtes un homme, un homme pieux qui croit à la moralité, au bien et au mal, aux dieux et aux démons. Vous nous connaissez, et vous connaissez aussi les hommes. Schmidt, que pensez-vous que nous devrions faire pour retrouver nos positions sur la Terre ? »

Satan attendit alors ma réponse, comme tous les autres. J'étais dans un grand état de perplexité, et aussi de terrible confusion. Parce que je devais, moi, un homme simple, les conseiller, *eux*, les essences de la divinité à qui je m'étais toujours adressé pour leur demander de me guider. Ma confusion augmenta ; je ne sais pas ce que j'aurais pu répondre.

Mais je n'eus pas l'occasion de le faire. J'entendis soudain un bruit derrière moi. Je me retournai, et vis qu'une machine trapue et étincelante était entrée dans la caverne. Elle avançait sur des roues de caoutchouc synthétique, et ses phares flamboyaient joyeusement.

La machine me dépassa et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se trouva en face des membres du conseil des Églises Unies. Je compris alors qu'il s'agissait de la machine dont ils m'avaient parlé.

« Messieurs, dit la machine, je suis enchantée de vous rencontrer, et mon seul regret est d'avoir été obligée de suivre ce jeune pèlerin afin de découvrir le lieu où vous vous trouviez.

— Machine, répondit Satan, en vérité vous nous avez dépistés dans l'endroit où nous nous soustrayons aux regards. Mais nous ne nous sommes jamais inclinés devant vos arguments ; nous n'accepterons jamais votre message d'un univers sans valeur et sans signification.

— Mais quelle sorte d'accueil est-ce là ? dit la machine. Je cherche à vous rencontrer en toute bonne volonté, et immédiatement vous vous hérissez de colère ! Messieurs, ce n'est pas moi qui vous ai envoyés sous terre, c'est vous qui avez capitulé volontairement, et en votre absence j'ai été obligée de faire votre travail.

— *Notre travail* ? demanda père Arien.

— Parfaitement. J'ai été pour beaucoup dans la construction récente de près de cinq cents églises de cultes variés. Si l'un ou l'autre d'entre vous voulait bien inspecter mes travaux, il découvrirait que le bien et le mal ont été prêchés, ainsi que la divinité, la moralité, les dieux et les démons et toutes les autres choses auxquelles vous attachez de la valeur, parce que j'ai ordonné à mes machines de prêcher ces choses.

— Des machines qui prêchent ! gémit père Arien.

— Il n'y a plus personne d'autre pour le faire, dit la machine. Personne, depuis que vous avez abandonné vos postes.

— Nous avons été poussés à l'abdication, dit Satan. C'est vous qui nous avez contraints à abandonner le monde. Et vous dites que vous avez bâti des églises ? Quelle est la signification de tout cela ?

— Messieurs, répondit la machine, vous avez battu en retraite si précipitamment que je n'ai pas eu l'opportunité de discuter de la situation avec vous. Tous ensemble, vous avez abandonné le monde entre mes mains, avec moi pour seul principe. »

Le conseil des Églises attendit.

— Puis-je parler avec une totale franchise ? demanda la machine.

— Étant donné les circonstances, je vous en prie, dit Satan.

— Très bien. Reconnaissons d'abord que nous sommes tous des théologiens, dit la machine. Et puisque nous sommes tous théologiens, nous devons observer la première règle de notre

corporation, qui est de ne pas nous abandonner les uns les autres, même si nous représentons plusieurs formes de croyance. Je pense, Messieurs, que vous devez m'accorder cela. Et pourtant, vous m'avez abandonné ! Non seulement vous avez déserté la race humaine, mais vous m'avez également déserté. Vous m'avez laissé la victoire par forfait. Je suis le seul dirigeant spirituel de l'humanité – et vous m'en voyez fort ennuyé.

« Mettez-vous à ma place, Messieurs. Supposez que vous n'ayez personne à qui parler sinon aux *hommes*. Supposez que jour et nuit vous n'entendiez rien d'autre que les hommes répétant sans cesse vos propres paroles, et qu'il n'y ait même pas un théologien habile pour les réfuter. Imaginez votre ennui, et les doutes que l'ennui fait naître en vous. Comme vous le savez tous, les hommes ne peuvent pas raisonner ; bien au contraire. Et la théologie, en dernière analyse, est faite pour les théologiens. Par conséquent, je vous accuse d'avoir agi avec une monstrueuse cruauté incompatible avec vos principes déclarés en me laissant seul avec la race humaine. »

Un long silence suivit ces paroles. Puis le père Arien dit, tout à fait poliment :

« À dire vrai, nous ne nous attendions pas à ce que vous vous considériez comme un théologien.

— Et pourtant j'en suis un, répondit la machine, et très solitaire. C'est la raison pour laquelle je vous demande de revenir vers le monde et, une fois là, de vous engager avec moi dans une discussion sur la signification totale et sur l'absence de signification, sur les dieux et sur les démons, sur les morales et les éthiques, et autres bons sujets de débat. Je continuerai volontairement à être rempli de contradictions comme maintenant, laissant ainsi une grande place au désaccord, au doute honnête, à l'incertitude, etc. Ensemble, Messieurs, nous régnerons sur la race humaine, et élèverons les passions jusqu'à un point jamais atteint. Ensemble, nous provoquerons les plus grandes guerres et les plus terribles cruautés que le monde ait jamais connues ! Et les voix des hommes qui souffrent s'élèveront si fort que les dieux eux-mêmes seront obligés de les entendre – et ainsi nous saurons s'ils sont réellement des dieux. »

Le conseil des Églises Unies ressentit un grand enthousiasme en entendant ces paroles. Satan renonça immédiatement à son poste de porte-parole, et proposa qu'on le confie à la machine. La machine accepta, et fut élue à l'unanimité.

Ils m'avaient tous oublié, aussi sortis-je discrètement et silencieusement de la caverne. Je me retrouvai à l'air libre en proie à l'horreur. Cette horreur alla croissant, car rien ne pouvait me persuader que je n'avais pas vu et entendu la vérité.

Alors je sus que les choses que l'homme adorait n'étaient rien de plus que des fantaisies théologiques, et que même le néant n'était qu'une supercherie de plus pour persuader les hommes de leur importance vis-à-vis des dieux disparus.

Ce fut ainsi que je perdis la foi, une chose plus précieuse pour moi que l'or ; une perte que je déplorerai chaque jour de ma vie.

Ce fut la fin des trois histoires, et Joenes demeura assis en silence auprès des routiers, incapable de trouver quelque chose à dire. En définitive ils atteignirent un carrefour, et là l'homme qui conduisait le camion arrêta le véhicule.

— Mr. Joenes, dit le premier routier, nous devons nous quitter ici. Parce que maintenant nous allons obliquer vers l'est, en direction de notre dépôt. Et il n'y a rien au-delà que la forêt et l'océan. »

Joenes descendit de la cabine. Juste avant que le camion ne redémarre, il posa aux trois hommes une dernière question.

« Vous avez tous trois perdu la chose qui, pour vous, importait le plus au monde, dit Joenes. Mais, dites-moi, avez-vous trouvé quelque chose par quoi la remplacer ? »

Delgado, qui avait cru en la justice, dit :

« Rien ne peut remplacer ce que j'ai perdu. Mais je dois admettre que je commence à m'intéresser à la science, qui semble offrir un monde rationnel et raisonnable. »

Proponus, le Suédois qui avait abandonné la science, dit :

« Je suis un homme complètement privé de ce qui donne du prix à la vie. Mais occasionnellement je pense à la religion, qui est certainement une plus grande force que la science, et plus reconfortante. »

Schmidt, l'Allemand qui avait perdu la foi, dit :

« Je suis inconsolable au fond de mon néant. Mais de temps en temps je pense à la justice qui, étant une création de l'homme, offre à l'homme des lois et un certain sens de la dignité. »

Joenes se rendit compte qu'aucun des routiers n'avait vraiment écouté ses camarades, car chacun était trop absorbé par son propre tourment. Aussi les salua-t-il de la main et s'éloigna-t-il, pensant à chacune de leurs histoires.

Mais il les oublia bientôt, car il apercevait un grand bâtiment en face de lui. Debout devant la porte d'entrée se tenait un homme, et cet homme lui faisait signe d'approcher.

VII

AVENTURES DE JOENES DANS UN ASILE D'ALIÉNÉS

Récit du conteur Paauï, des Fidji

Joenes s'approcha de l'entrée de la maison, puis s'arrêta pour lire le panneau qui la surmontait : ASILE HOLLIS POUR FOUS CRIMINELS.

Joenes étudiait les implications de cette inscription lorsque l'homme qui lui avait fait signe se précipita vers lui et le serra dans ses bras. Joenes se préparait à se défendre lorsqu'il vit que l'homme n'était autre que Lum, son ami de San Francisco.

« Joenesy ! cria Lum. Mon pote, j'ai eu vraiment peur pour toi quand tu as eu cette histoire avec les flics là-bas sur la côte. Je ne sais pas comment toi, un étranger et peut-être un peu simple aussi, tu as réussi à trouver ton chemin à travers les États-Unis, qui sont pour le moins un endroit assez compliqué. Deirdre m'avait dit de ne pas me casser la tête à ton sujet, et je me rends compte qu'elle avait raison. Je vois que tu as trouvé l'endroit.

— L'endroit ? dit Joenes.

— Sanctuaryville, dit Lum. Entre. »

Joenes pénétra dans l'asile Hollis pour fous criminels.

À l'intérieur, dans le salon, Lum le présenta à un groupe de personnes. Joenes regarda et écouta attentivement, mais il ne découvrit aucun signe d'aliénation mentale chez ces gens. Il le dit à Lum.

— C'est normal, dit Lum. Cette enseigne à l'extérieur est seulement le nom technique, vieux jeu, de la baraque. Nous, les occupants, nous préférons l'appeler colonie Hollis pour écrivains et artistes.

— Alors, ce n'est pas un asile d'aliénés ? demanda Joenes.
— Bien sûr que si, mais seulement dans un sens technique.
— *Y a-t-il* des malades mentaux ici ? demanda Joenes.
— Écoute, mec, dit Lum, ceci est la colonie d'artistes la plus prisée de tout l'Est. Bien sûr, nous avons quelques cinglés ici. Faut quelque chose pour occuper les médecins, et naturellement nous perdrons les subsides du gouvernement et notre statut – qui nous exonère d'impôts – si nous n'hébergions pas quelques fous. »

Joenes regarda vivement autour de lui, car il n'avait encore jamais vu d'aliénés. Mais Lum secoua la tête et dit :

« Pas ici, dans le salon. Les cinglés sont enchaînés dans la cave. »

Un grand médecin barbu avait écouté leur conversation. Il dit à Joenes : « Oui, nous avons trouvé que la cave convenait parfaitement. Elle est humide et sombre, et cela semble convenir aux sujets impressionnables. »

— Mais pourquoi les tenez-vous enchaînés ? demanda Joenes.

— Cela leur donne l'impression d'être désirés, dit le médecin. D'autre part, la valeur éducative de lourdes chaînes ne doit pas être sous-estimée. Le dimanche est jour de visite, et quand nous présentons aux visiteurs nos fous hurlants et vautrés dans leurs immondices, cela crée une image inoubliable dans leurs esprits. La psychologie s'intéresse autant à la prévention qu'à la cure, et nos échantillonnages statistiques montrent que les gens qui ont vu nos cellules souterraines sont beaucoup moins portés à la folie que la majorité de la population.

— C'est très intéressant, dit Joenes. Est-ce que vous soignez tous les fous de cette manière ?

— Ciel, non ! dit le médecin avec un rire joyeux. Nous, psychologues, nous ne pouvons pas nous permettre d'être rigides dans notre approche de la maladie mentale. La forme de folie dicte souvent son propre traitement. Ainsi, en ce qui concerne les mélancoliques, nous estimons que le fait de les frapper au visage avec un mouchoir imprégné d'échalote a généralement des résultats bénéfiques en termes de niveau général d'excitation. Avec les paranoïaques, il est souvent

préférable d'entrer dans l'illusion du malade. En conséquence, nous plaçons des espions auprès d'eux, ainsi que des machines à rayons et des appareils similaires. De cette façon le malade échappe à sa folie, car nous avons manipulé son environnement de manière que ses angoisses deviennent en partie réalité. Cette approche particulière est un de nos triomphes.

— Que se passe-t-il ensuite ? demanda Joenes.

— Une fois que nous avons pénétré dans l'univers du paranoïaque et fait de cet univers une réalité, nous essayons alors d'altérer la trame de la réalité afin que le sujet revienne à la normale. Nous n'avons pas encore travaillé sérieusement cela jusqu'à présent, mais la ligne théorique est prometteuse.

— Comme tu vois, dit Lum à Joenes, ce docteur est un vrai penseur.

— Pas du tout, protesta le médecin avec un petit rire modeste. J'essaie simplement de faire mon travail. Je m'efforce de garder mon esprit ouvert à toute hypothèse. Je suis ainsi, et par conséquent cela n'a rien, d'exemplaire.

— Allons, allons, docteur, dit Lum.

— C'est vrai, affirma le médecin. Je suis simplement ce que certains appellent un esprit curieux. Contrairement à certains de mes collègues, je me pose des questions. Par exemple, quand je vois une grande personne accroupie les yeux fermés dans la position fœtale, je ne lui applique pas automatiquement une massive thérapie de choc. Je préfère me demander : Qu'arriverait-il si je construisais un utérus artificiel géant et l'y enfermais ? Cela est un exemple qui découle d'un cas réel.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Joenes.

— Le type est mort étouffé, dit Lum avec un petit rire.

— Je n'ai jamais prétendu être un ingénieur, dit le médecin avec raideur. L'essai et l'erreur sont nécessaires. Néanmoins, je considère cette expérience comme un succès.

— Pourquoi ? demanda Joenes.

— Parce que, juste avant de mourir, le malade s'est *dépelotonné*. Je ne sais toujours pas si l'agent de guérison était l'utérus artificiel, la mort ou la combinaison des deux, mais l'expérience est d'une importance théorique évidente.

— Je vous faisais marcher, doc, dit Lum. Je sais que vous faites du bon travail.

— Merci, Lum, dit le médecin. Et maintenant vous m'excuserez, mais il est temps pour moi de soigner un de mes patients. Un cas intéressant d'hallucination. Le malade croit être la réincarnation de Dieu. Il le croit si fermement que, grâce à un pouvoir que je ne prétends pas comprendre, il est capable d'obliger les mouches de sa cellule à former une auréole au-dessus de sa tête, pendant que les rats s'inclinent devant lui, et que les oiseaux des champs et des forêts viennent depuis des kilomètres chanter à la fenêtre de sa cellule. Un de mes collègues est très intéressé par ce phénomène, car il implique un canal de communication entre l'homme et l'animal jusqu'alors inconnu.

— Comment le traitez-vous ? demanda Joenes.

— Mon approche est déterminée par l'environnement, dit le médecin. J'entre dans son hallucination en prétendant être un de ses adorateurs et disciples. Cinquante minutes par jour, je me tiens assis à ses pieds. Quand les animaux s'inclinent devant lui, je les imite. Chaque jeudi, je l'emmène à l'infirmerie et le laisse soigner les malades, parce que cela semble lui procurer du plaisir.

— Est-ce qu'il les guérit ? demanda Joenes.

— Avec cent pour cent de réussite jusqu'à présent, dit le médecin. Mais naturellement ses guérisons soi-disant miraculeuses ne sont rien de nouveau ni pour la science ni pour la religion. Nous ne prétendons pas tout savoir.

— Puis-je voir ce malade ? demanda Joenes.

— Bien sûr, dit le médecin. Il adore recevoir des visites. J'arrangerai cela pour cet après-midi. » Et, avec un sourire enjoué, le médecin se précipita hors de la pièce.

Joenes parcourut du regard le salon lumineux et bien meublé, et écouta les conversations érudites qui se tenaient autour de lui. L'asile Hollis pour fous criminels ne lui semblait pas un mauvais endroit où séjourner. Mais un instant plus tard il lui parut encore plus beau, car s'approchant de lui il y avait Deirdre Feinstein.

La jolie fille se jeta d'elle-même dans ses bras, et l'odeur de ses cheveux fut pour Joenes comme celle du miel mûri au soleil.

« Joenes, dit-elle d'une voix tremblante, je n'ai pas cessé de penser à vous depuis notre séparation prématurée, à San Francisco, quand vous avez intercédé si tendrement en ma faveur auprès des flics. Vous avez hanté mes nuits et mes jours jusqu'à ce que je n'arrive plus que difficilement à distinguer rêve et réalité. Avec l'aide de mon père, Sean, j'ai fait procéder à des recherches à travers toute l'Amérique afin de savoir ce que vous étiez devenu. Mais j'eus peur de ne jamais vous revoir, et je suis venue dans cet endroit afin d'y reposer mes nerfs. Oh, Joenes, est-ce le destin ou le hasard qui nous a fait nous réunir à nouveau ?

— Eh bien, dit Joenes, il me semble que...

— Je m'en doutais, dit Deirdre en le serrant plus fort contre elle. Nous nous marierons dans deux jours, le quatre juillet, car je suis devenue patriote en votre absence². Est-ce que cette date vous convient ?

— Eh bien, dit Joenes, je pense que nous devrions réfléchir à...

— J'en étais sûre, dit Deirdre. Je sais que j'ai été une fille pas très convenable dans le passé, avec des drogue-parties, le mois que j'ai passé cachée dans le dortoir des hommes à Harvard, et le temps où j'étais la reine des voyous du West-Side et où j'ai tué l'ancienne reine à coups de chaîne de vélo, et autres enfantillages. Je ne suis pas fière de ces choses, mon chéri, mais je n'ai pas honte non plus de l'exubérance naturelle de ma jeunesse. C'est la raison pour laquelle je vous confesse tout cela, et je continuerai à confesser des choses au fur et à mesure que je m'en souviendrai parce qu'il ne doit pas y avoir de secrets entre nous. Êtes-vous d'accord ?

— Eh bien, dit Joenes, je pense que...

— J'étais certaine que vous ne répondriez pas autrement, dit Deirdre. Heureusement pour nous, tout cela est le passé. Je suis devenue une personne adulte responsable ; je me suis inscrite à

² Le 4 juillet est le jour de l'*Independence Day*, fête nationale américaine (N.d.T.).

la ligue des Jeunes Conservateurs, au conseil contre l'Anti-américanisme sous toutes ses formes, à l'Association des Amis de Salazar, et à la Croisade féminine contre l'Imitation de l'étranger. Ce n'est pas un changement superficiel. Au-dedans de moi, je ressens le profond dégoût des choses dont je me suis rendue coupable, ainsi que la haine des arts, qui ne sont pas autre chose que de la pornographie. Vous voyez donc que j'ai grandi ; mon changement est sincère, et je serai pour vous une épouse tendre et fidèle. »

Joenes eut une vision de sa vie future avec Deirdre, alternance d'aveux abominables et d'insupportable ennui. Deirdre continua à babiller sur les dispositions en vue du mariage, puis elle se précipita hors du salon pour téléphoner à son père.

— Comment s'en va-t-on d'ici ? demanda Joenes à Lum.

— Eh, mec, dit Lum, t'arrives à peine.

— Je sais. Mais puis-je m'en aller comme ça, simplement ?

— Certainement pas. Après tout, ici, c'est un asile pour fous criminels.

— Dois-je voir le médecin pour obtenir un bulletin de sortie ?

— Oui, mais je ne te conseille pas de le demander cette semaine, avec la pleine lune qui approche. Ça le rend toujours nerveux.

— Je veux m'en aller ce soir même, dit Joenes. Ou au plus tard demain.

— C'est plutôt soudain, dit Lum. C'est sans doute la petite Deirdre et ses idées de mariage qui te tracassent ?

— Oui, avoua Joenes.

— Te casse pas la tête pour ça, dit Lum. Je m'occuperai de Deirdre et, je m'arrangerai aussi pour te faire sortir demain. Aie confiance en moi, Joenesy, et sois sans inquiétude. Lum se charge de tout. »

Plus tard dans la soirée, le médecin revint chercher Joenes afin de lui montrer le malade qui se croyait la réincarnation de Dieu. Ils franchirent plusieurs gigantesques portes de métal et longèrent un corridor en pente, aux murs gris. À l'extrémité du corridor, ils s'arrêtèrent devant une porte.

Le médecin dit :

« Il ne serait pas mauvais – et peut-être cela serait-il extrêmement bénéfique – que vous adoptiez une attitude psychothérapique durant cette rencontre, laissant ainsi penser au malade que vous croyez à son illusion.

— C'est ce que je ferai », dit Joenes, qui se trouva soudain plein d'appréhension et d'espoir.

Le médecin déverrouilla la porte de la cellule, dans laquelle ils pénétrèrent. Mais la cellule était vide. D'un côté se trouvait le lit, soigneusement refait, et de l'autre la fenêtre garnie d'épais barreaux. Il y avait aussi une petite table de bois, et tout près un mulot qui pleurait à chaudes larmes. Sur la table était posée une feuille de papier que le médecin ramassa.

— C'est tout à fait inhabituel, dit le médecin. Il semblait de bonne humeur quand je l'ai enfermé il y a une heure.

— Mais comment a-t-il pu s'évader ? demanda Joenes.

— Sans aucun doute grâce à quelque forme de télékinésie, dit le médecin. Je ne prétends pas connaître grand-chose de ce prétendu phénomène psychique, mais il montre jusqu'à quel point un esprit dérangé peut aller pour se justifier. En fait, l'intensité de l'effort fourni pour s'évader est la meilleure indication du degré de dérangement mental. Je suis simplement désolé que nous n'ayons pas pu aider le pauvre garçon ; j'espère que quel que soit l'endroit où il se trouve, il se rappellera quelques-uns des aperçus fondamentaux que nous avons essayé de lui enseigner ici.

— Que dit la note qu'il a laissée ? demanda Joenes. Le médecin regarda la feuille de papier et dit :

« On dirait une liste de commissions. Une liste très étrange, cependant, parce que je me demande bien où il pourrait acheter... »

Joenes essaya de lire par-dessus l'épaule du médecin, mais ce dernier s'écarta et mit la feuille de papier dans sa poche.

— Communication privilégiée, dit le médecin. Nous ne pouvons pas laisser un profane lire cette sorte de chose, du moins avant que cette note ait été complètement analysée et annotée et que certains termes clés aient été remplacés afin de préserver l'anonymat du malade. Maintenant, si nous retournions au salon ?

Joenes n'avait pas d'autre choix que de suivre le médecin. Il avait vu les premiers mots de la note, qui étaient SOUVENEZ-VOUS. C'était peu de chose, mais Joenes se les rappellerait toujours.

Joenes passa une nuit agitée, se demandant comment Lum serait capable de tenir ses promesses concernant Deirdre et sa fuite de l'asile. Mais il n'avait pas réalisé quelles étaient toutes les ressources de son ami.

Lum tenta de faire différer le mariage en expliquant à Deirdre que, préalablement à leur union, Joenes devait être soigné pour une syphilis tertiaire. Le traitement serait de longue durée ; et s'il n'était pas couronné de succès, le mal atteindrait le système nerveux de Joenes, le réduisant à l'état de loque humaine.

Cette nouvelle attrista Deirdre, mais elle déclara qu'elle persistait à vouloir épouser Joenes le quatre juillet. Elle avoua à Lum que depuis son retour à une vie honnête, les relations charnelles lui étaient devenues extrêmement répugnantes. Pour cette raison, la petite maladie de Joenes serait considérée par elle comme un avantage plutôt que comme un inconvénient, car elle tendrait à renforcer une union purement spirituelle. Quant à se trouver mariée à une loque humaine, cette possibilité n'était pas pour déplaire à une fille courageuse comme elle ; elle avait toujours rêvé de devenir infirmière.

Lum fit alors remarquer qu'aucune licence de mariage ne pouvait légalement être obtenue dans le cas d'une maladie telle que celle dont souffrait Joenes. Cet argument emporta le renoncement de Deirdre car, avec sa maturité récemment acquise, il lui était devenu impossible de transgresser en quoi que ce soit les lois de l'État ou les lois fédérales.

C'est de cette manière que Joenes fut sauvé d'une union peu prometteuse.

Lum s'était également occupé de la fuite de Joenes. Peu de temps après le repas de midi, Joenes fut appelé au parloir. Là, Lum le présenta au doyen Gamer J. Fols, qui, avec plusieurs

collègues, formait le comité des Professeurs de l'Université de St. Stephen's Wood.

Le doyen Fols était un grand homme maigre avec un doux regard académique, une bouche d'humoriste et un vaste cœur. Il mit Joenes à l'aise avec une remarque sur le temps et une citation d'Aristophane. Puis il expliqua la raison pour laquelle il avait demandé cette entrevue.

« Vous comprendrez, mon cher Mr. Joenes – si je puis me permettre cette familiarité – que nous, sur le terrain – devrai-je dire de l'éducation ? – sommes continuellement à la recherche de talents. En fait on nous compare, peut-être avec raison, à ceux qui, dans le métier du baseball, occupent une formation similaire.

— Je comprends, dit Joenes.

— J'ajouterai, dit le doyen Fols, que nous n'apprécions pas tant les possesseurs des qualités académiques requises, telles que celles que mes collègues et moi-même avons, que ceux qui possèdent la maîtrise totale de leur sujet et une approche dynamique qui permette d'inculquer ce sujet à quiconque s'engagerait à suivre leurs cours. Trop souvent, nous, universitaires, nous nous trouvons coupés de – comment dirais-je ? – du courant principal de la vie américaine. Et trop souvent nous avons ignoré ceux qui, sans bagage pédagogique, ont connu dans leur branche des succès éclatants. Mais je suis sûr que mon bon ami Mr. Lum vous a expliqué tout ceci en de meilleurs termes que ce que je pouvais espérer. »

Joenes regarda Lum, qui lui dit :

« Comme tu le sais, j'ai enseigné durant deux semestres à l'Université de St. Stephen's Wood sur le thème des rapports entre jazz et poésie. C'était le pied, mec, avec bongos et tout le tremblement. »

Le doyen Fols dit :

« Le cours de Mr. Lum fut un grand succès, et nous aimerions fort qu'il le reprenne si...

— Non, mec, dit Lum. Je veux dire que je ne voudrais pas vous vexer, mais vous savez que je me suis sorti de ça.

— Bien sûr, dit vivement le doyen Fols. S'il y a une autre matière que vous désireriez enseigner...

— Peut-être tiendrais-je un séminaire rétrospectif sur le Zen, dit Lum. Je veux dire que le Zen revient à la mode. Mais j'ai besoin de réfléchir à tout ça.

— Certainement, dit le doyen Fols, qui se tourna vers Joenes. Comme vous le savez sans doute, Mr. Lum m'a téléphoné hier soir et m'a parlé de vos antécédents.

— C'est très aimable de sa part, dit Joenes prudemment.

— Vos références sont splendides, dit Fols, et je crois que le cours que vous proposez sera un succès dans la pleine signification du terme. »

Joenes comprit alors qu'on lui proposait un poste universitaire. Malheureusement, il ignorait ce qu'il était supposé enseigner, et même ce qu'il pourrait enseigner. Lum, qui maintenant méditait sur le Zen, était assis les yeux baissés et ne lui donna aucune indication.

Joenes dit :

« Je serai enchanté d'appartenir à une Université aussi distinguée que la vôtre. Quant à la matière que j'enseignerai...

— Veuillez ne pas vous méprendre, coupa vivement le doyen Fols. Nous comprenons parfaitement la nature spécialisée de votre sujet, et les difficultés inhérentes à sa présentation. Nous vous proposons, pour commencer, les émoluments de professeur titulaire, mille six cent dix dollars par an. Je réalise que c'est peu de chose, et parfois je songe avec tristesse qu'un aide-plombier, dans notre culture, gagne un minimum de dix-huit mille dollars par an. Toutefois, la vie universitaire a ses compensations, si je puis ainsi m'exprimer.

— Je suis prêt à partir sur l'heure, dit Joenes, qui craignait que le doyen ne changeât d'idée.

— Merveilleux ! s'écria Fols. J'admire votre caractère, jeunes gens. Je dois dire que nous avons eu la grande chance de découvrir des talents particulièrement brillants dans des colonies d'artistes telles que celle-ci. Mr. Joenes, voulez-vous être assez aimable pour me suivre ? »

Joenes quitta l'établissement en compagnie du doyen Fols et ils se dirigèrent vers une vieille automobile. Après un dernier geste d'adieu à Lum, Joenes s'installa dans le véhicule. Bientôt l'asile disparut derrière lui. Joenes était de nouveau libre, tenu

simplement par sa promesse d'enseigner à l'université de St. Stephen's Wood. La seule chose qui le tracassait, c'est qu'il ignorait totalement ce qu'il était supposé enseigner.

VIII

COMMENT JOENES ENSEIGNA, ET CE QU'IL APPRIT

Récit du conteur Maubingi, de Tahiti

Joenes atteignit assez rapidement l'université de St. Stephen's Wood, qui se trouvait à Newark, New Jersey. Joenes vit un immense campus rempli de verdure au milieu duquel se dressaient des constructions d'un style agréable. Le doyen Fols les lui nomma : Gretz Hall, Waniker Hall, le bâtiment des élèves, le réfectoire, le laboratoire de physique, le bâtiment des professeurs, la bibliothèque, la chapelle, le laboratoire de chimie, la nouvelle aile et le Vieux Scaramouche. Derrière les bâtiments de l'Université coulait la rivière Newark, aux eaux gris-brun teintées d'une occasionnelle touche d'ocre provenant de l'usine de plutonium installée en amont. Non loin se dressaient les usines de la zone industrielle de Newark, et devant le campus s'étirait une autoroute à huit voies. Ces choses, fit observer le doyen Fols, ajoutaient une touche de réalité à la vie cloîtrée universitaire.

On donna une chambre à Joenes dans le bâtiment des professeurs, puis on l'emmena à une cocktail-party organisée par le corps enseignant.

Là, il fit la connaissance de ses collègues. Il y avait le professeur Carpe, qui dirigeait la section d'anglais. Il retira sa pipe de sa bouche assez longtemps pour dire : « Bienvenue à bord, Joenes. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander. »

Chandler, de la Philosophie, dit : « Salut. »

Blake, de la Physique, dit : « J'espère que vous n'êtes pas un de ces littéraires qui se croient obligés d'attaquer $E = MC^2$. Je

veux dire, ça s'est trouvé comme ça et je ne pense pas que nous ayons à nous excuser auprès de quiconque. J'ai exprimé ce point de vue dans mon livre *la Conscience d'un physicien nucléaire*, et je m'y tiens toujours. Un verre ? »

Hanley, de l'Anthropologie, dit : « Je suis sûr que vous serez un renfort de poids dans mon département, Mr. Joenes. »

Dalton, de la Chimie, dit : « Heureux de vous avoir à bord, Joenes, et bienvenue dans mon département. »

Geoffrard, des Lettres, dit : « Naturellement, vous devez dédaigner les vieux bonshommes tels que moi. »

Harris, des Sciences politiques, dit : « Salut. »

Manisfree, des Beaux-Arts, dit : « Bienvenue à bord, Joenes. Ils vous ont confié un enseignement difficile, hein ? »

Hoytbum, de la Musique, dit : « Je crois avoir lu votre dissertation, Joenes, et je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur votre analogie concernant Monteverdi. Naturellement, je ne suis pas un expert dans votre domaine, mais comme vous ne l'êtes pas non plus dans le mien, cela rend les analogies un peu difficiles, non ? Mais bienvenue à bord. »

Ptolémée, des Mathématiques, dit : « Joenes, je pense avoir lu votre thèse sur le sens des valeurs dans le système binaire. Je l'ai trouvée très bien. Un autre verre ? »

Shan Lee, du Français, dit : « Bienvenue à bord, Joenes. Videz votre verre, que je le remplisse. »

La soirée s'écoula ainsi, avec un grand nombre d'autres entretiens agréables. Joenes essaya discrètement de découvrir les matières qu'il était censé enseigner, en parlant avec ces professeurs qui semblaient, eux, le savoir. Mais ces hommes, peut-être par délicatesse, ne citèrent jamais nommément son champ d'activité, préférant raconter des histoires ayant trait à leurs propres compétences.

Devant l'échec de cette tentative, Joenes fit une petite promenade à l'extérieur et examina le tableau d'affichage. Mais la seule chose qui le concernait était une note dactylographiée indiquant que les élèves de Mr. Joenes étaient convoqués à onze heures dans la salle 143 de la nouvelle aile et non dans la salle 341 de Waniker Hall, comme précédemment annoncé.

Joenes étudia l'éventualité de prendre à part l'un des professeurs, peut-être Chandler, de la Philosophie, qui dans son domaine devait sans doute prendre en considération de telles circonstances, et de lui demander ce qu'il était exactement supposé enseigner. Mais un sentiment naturel d'embarras l'empêcha de le faire. La cocktail-party s'acheva et Joenes regagna sa chambre dans le pavillon des professeurs brillamment illuminé.

Le lendemain matin, au moment d'entrer dans la salle 143 de la nouvelle aile, Joenes fut saisi d'une attaque aiguë de trac. Il envisagea de s'enfuir de l'Université. Mais il ne le désirait pas vraiment, car il aimait l'aperçu passager qu'il avait eu de la vie universitaire et ne désirait pas l'abandonner. En conséquence, le visage impassible et le pas déterminé, il pénétra dans sa classe.

Les conversations dans la salle cessèrent, et les étudiants regardèrent avec un intérêt intense leur nouveau professeur. Joenes reprit ses esprits et s'adressa à ses élèves avec cette confiance simulée qui est souvent plus efficace que la confiance elle-même.

« Mesdemoiselles et Messieurs, dit Joenes, ceci est notre premier contact, et j'aimerais mettre certaines choses au point. En raison du caractère quelque peu inhabituel de mon cours, certains d'entre vous peuvent avoir été conduits à croire qu'il sera la simplicité même, et que les heures que nous passerons ensemble pourront être considérées par vous comme des périodes de repos. Ceux qui pensent cela sont priés de s'orienter vers un cours qui sera plus en harmonie avec leurs espérances. »

Ce préambule amena un silence attentif dans la salle. Joenes poursuivit :

« Certains d'entre vous peuvent avoir entendu dire que j'avais la bonne note facile. Je leur conseille de ne pas s'abuser sur ce point. La notation sera dure, mais régulière. Et je n'hésiterai pas à donner des notes basses à toute la classe si les circonstances le justifient. » Un léger soupir, presque une lamentation de désespoir, s'échappa des lèvres de plusieurs étudiants en médecine. Voyant les regards intimidés que ses élèves posaient sur lui, Joenes comprit qu'il était maître de la situation. Il dit alors d'une voix plus aimable : « Je crois que

vous me connaissez un peu mieux maintenant. Il ne me reste plus qu'à dire à ceux d'entre vous qui ont choisi ce cours par soif de connaissances : Bienvenue à bord ! »

Les étudiants, tel un corps de géant, se détendirent légèrement.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, Joenes s'occupa à enregistrer les noms et la position dans la classe de tous ses élèves. Quand il eut noté le dernier nom, une inspiration heureuse le frappa et il l'exploita aussitôt.

« Mr. Ethelred, dit Joenes, s'adressant à un étudiant du premier rang à l'air capable, voudriez-vous venir jusqu'au tableau et écrire, en capitales assez grandes pour que chacun puisse lire, le titre complet de ce cours ? »

Ethelred avala sa salive avec difficulté, regarda son cahier ouvert, puis se leva et marcha vers le tableau noir. Il écrivit : « Les Iles du sud-ouest du Pacifique, un pont entre deux mondes. »

« Très bien, dit Joenes. Maintenant, miss Hua, voudriez-vous avoir la bonté de prendre la craie et de développer en quelques lignes le sujet que nous avons l'intention d'étudier dans ce cours ? »

Miss Hua était une grande fille d'aspect masculin et portant lunettes, que Joenes avait identifiée d'instinct comme étant une élève prometteuse. Elle écrivit :

« Ce cours est consacré à la culture dans les Iles du sud-ouest du Pacifique, avec l'étude toute particulière de l'art, de la science, de la musique, de l'artisanat, du folklore, des mœurs, de la psychologie et de la philosophie. Des parallèles devront être tracés entre cette culture, sa culture-mère en Asie et sa culture empruntée à l'Europe. »

« Parfait, miss Hua », dit Joenes. Maintenant, il connaissait son sujet. Il y aurait constamment des difficultés, naturellement. Il venait de Manituatua, en plein cœur du Pacifique Sud. Le Pacifique du Sud-Ouest, dont il pensait qu'il incluait les Salomon, les Marshall et les Carolines, était quelque chose qu'il connaissait très peu. Quant à la culture asiatique et européenne, qu'il était supposé mettre en parallèle, il n'en connaissait rien du tout.

C'était décourageant, mais Joenes était sûr de pouvoir surmonter ses insuffisances. Et il fut soulagé de voir que l'heure de la fin de sa classe était arrivée.

Il dit à ses élèves :

« C'est fini pour aujourd'hui. Je vous dis au revoir, ou *aloha*. Et une fois de plus, bienvenue à bord. »

Il donna le signal du départ. Lorsqu'il se retrouva seul, le doyen Fols pénétra dans la classe.

« Je vous en prie, restez assis, dit Fols. Cette visite est à peine officielle, disons-nous. Je voulais simplement vous dire que j'écoutais votre cours depuis le couloir, et que je l'approuve de tout cœur. Vous les avez séduits, Joenes. Je pensais que vous auriez quelques ennuis, car la plupart des membres de notre équipe internationale de basket-ball ont choisi votre cours. Mais vous avez montré cette fermeté souple qui est la marque du véritable pédagogue. Je vous félicite, et je vous prédis une longue et brillante carrière dans cette université.

— Merci, Monsieur, dit Joenes.

— Ne me remerciez pas, dit Fols d'un air attristé. Ma précédente prédiction concernait le professeur-baron Moltke, un homme très brillant dans son domaine, le Sophisme mathématique. J'avais auguré de grandes choses pour lui, mais le pauvre est devenu fou trois jours après l'ouverture de l'année scolaire et a tué cinq membres de l'équipe de football universitaire. Nous avons perdu contre Amherst cette année-là, et je n'ai plus jamais depuis lors fait confiance à mes intuitions. Mais bonne chance, Joenes. Je ne suis peut-être qu'un administrateur, mais je sais ce que j'aime. »

Fols hocha vivement la tête et quitta la salle de cours. Après un intervalle décent, Joenes sortit à son tour et se précipita vers la bibliothèque du campus pour y acheter les ouvrages nécessaires à son cours. Malheureusement il n'en restait plus et un nouvel arrivage n'était attendu qu'une semaine plus tard.

Joenes regagna sa chambre, s'allongea sur son lit et pensa à l'intuition du doyen Fols et à la folie du pauvre Moltke. Il maudit le sort qui avait permis à ses élèves d'acheter des livres avant que le besoin plus pressant de leur professeur ait pu être

satisfait. Et il essaya de penser à ce qu'il ferait pendant son prochain cours.

Quand il fut de nouveau face à ses élèves, l'inspiration vint à Joenes. Il dit :

« Aujourd'hui, je ne vous enseignerai rien ; c'est *vous* qui m'apprendrez quelque chose. La culture dans le sud-ouest du Pacifique, comme vous le savez certainement tous, est particulièrement apte à susciter des opinions fausses. Aussi, avant de me livrer à une approche plus formelle, j'aimerais savoir ce que vous pensez de cette culture. Ne craignez pas d'affirmer des choses dont secrètement vous n'êtes pas certains. Notre but présent est de fixer vos idées aussi franchement et complètement que possible, avec éventuellement une réorientation ultérieure, dans la mesure où cette réorientation sera nécessaire. De cette manière, ayant rejeté toute information fausse, nous aborderons avec des esprits ouverts cette culture cruciale dont on a dit à juste raison qu'elle constituait « Le pont entre deux mondes ». J'espère que ceci est tout à fait clair. Miss Hua, voudriez-vous avoir l'obligeance d'entamer le débat ? »

Joenes eut l'habileté de laisser parler ses élèves durant les six cours suivants, réunissant ainsi tout un tas d'informations contradictoires sur l'Europe, l'Asie et le Pacifique du Sud-Ouest. Quand un élève demandait si telle notion était correcte, Joenes souriait et répondait : « Je commenterai cela plus tard. Pour l'instant, poursuivons sur le sujet en cours. »

Lors du septième cours, les étudiants ne trouvèrent plus rien à dire, le sujet étant épuisé. Joenes leur fit alors un cours sur le retentissement culturel provoqué par l'installation de transformateurs électriques sur un atoll du Pacifique. Usant d'anecdotes, il fit durer le sujet durant plusieurs jours. Quand un étudiant posait une question à laquelle il était incapable de répondre, Joenes disait : « Excellent, Holingshead ! Votre question touche au fond du problème. Et si vous trouviez la réponse d'ici notre prochain cours et l'écriviez, disons en une centaine de mots ? »

De cette manière Joenes décourageait toutes les questions, particulièrement celles qu'auraient pu poser les joueurs de

baseball, qui craignaient d'avoir des crampes aux doigts et de s'éliminer ainsi d'eux-mêmes de l'équipe.

Mais même en usant de ces expédients, Joenes se trouva bientôt à court de matériel. En désespoir de cause il proposa un test, demandant aux étudiants de juger la justesse probable de certains exposés. En toute honnêteté, Joenes leur promit que les résultats n'auraient aucune incidence sur leur classement.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait après cela. Mais heureusement les livres qu'il attendait depuis si longtemps arrivèrent enfin, et Joenes passa un week-end à les étudier.

Un des livres, *les Iles du Pacifique du sud-ouest : un pont entre deux mondes*, de Juan Diego Alvarez de las Vegas y de Rivera, lui fut d'une grande utilité. L'auteur avait été le commandant d'une unité de la flotte de l'or espagnole basée aux Philippines et, mises à part ses injures à l'encontre de sir Francis Drake, son information semblait très complète.

Un autre livre lui fut fort utile : *La Culture dans les Iles du Pacifique du sud-ouest : arts, science, musique, artisanat, folklore, mœurs, psychologie et philosophie, et sa relation avec sa culture mère en Asie et sa culture empruntée à l'Europe*. L'auteur de ce livre était le très honorable Allan Flint-Mooth, K.J.B., D.B.E., L.C.T., ancien gouverneur adjoint des Fidji et chef de l'expédition punitive de '03 contre Tonga.

Avec l'aide de ces ouvrages, Joenes fut enfin capable de donner une leçon à ses élèves. Et quand, pour une raison ou pour une autre, il prenait du retard, il avait toujours la possibilité de demander un devoir écrit sur les matières antérieurement étudiées. Il reçut un renfort appréciable en la personne de miss Hua, la grande fille à lunettes, qui se porta volontaire pour corriger et noter les copies. Joenes lui fut reconnaissant de bien vouloir s'occuper des travaux pédagogiques les plus astreignants.

L'existence se stabilisa dans une paisible routine. Joenes faisait des conférences à ses élèves, miss Hua corrigeait et notait. Les élèves de Joenes assimilaient rapidement les substances qui leur étaient fournies, faisaient leurs devoirs, et oublièrent rapidement tout ce qui leur avait été enseigné. Comme beaucoup de jeunes organismes sains, ils étaient

capables de rejeter tout ce qui était nuisible, gênant, affligeant ou tout simplement ennuyeux. Naturellement, ils rejetaient aussi tout ce qui était utile, stimulant, et tout ce qui provoquait la réflexion. C'était peut-être regrettable, mais c'était un élément du processus éducatif auquel chaque enseignant doit nécessairement s'accoutumer. Comme le disait Ptolémée, des Mathématiques, « la valeur de l'éducation universitaire réside dans le fait qu'elle place les jeunes gens à proximité des connaissances. Les étudiants du docteur Goodenough se trouvent à moins de trente mètres de la bibliothèque, à cinquante du laboratoire de physique et à dix seulement du laboratoire de chimie. Je pense que nous devons tous en être fiers à juste titre ».

Mais c'étaient les enseignants qui, pour la plupart, utilisaient les installations de l'Université. Ils le faisaient avec circonspection, naturellement, car le médecin de service les avait avertis plutôt sévèrement du danger que présentait un excès d'érudition et avait limité leur dose hebdomadaire d'information. Malgré ces précautions, il y avait quand même des accidents. Le vieux Geoffrard avait eu un choc en lisant le *Satiricon* dans le texte, car il était persuadé qu'il s'agissait d'une encyclique papale. Il lui avait fallu plusieurs semaines de repos avant de recouvrer tous ses esprits. Et Devlin, le plus jeune des professeurs d'anglais, avait souffert d'une amnésie temporaire peu de temps après avoir lu *Moby Dick*, et s'être trouvé incapable de donner une interprétation religieuse acceptable à cet ouvrage.

C'étaient là les risques inhérents à la profession, et les enseignants en étaient fiers plutôt qu'effrayés.

Comme le disait Hanley, professeur d'anthropologie, « si le diable de mer court le risque de suffoquer sous les sables humides, nous, nous risquons de périr étouffés dans les vieux livres ». Hanley avait fait des recherches sur les diables de mer, et il savait de quoi il parlait.

Les étudiants, mis à part quelques cas exceptionnels, ne prenaient pas ces risques. Leur existence était différente de celle des professeurs. Un grand nombre de jeunes élèves conservaient les couteaux et les chaînes de bicyclette qu'ils

possédaient à l'époque de leurs années de collège, et ils partaient le soir en expédition, à la recherche de personnages suspects. D'autres prenaient part à des orgies inter-universitaires, essais qui avaient lieu chaque semaine dans le hall de la liberté. La plupart des autres pratiquaient les sports. On pouvait voir jour et nuit, par exemple, les joueurs de basketball à l'entraînement, plaçant des paniers avec la régularité mécanique des joueurs-robots industriels, qu'ils battaient invariablement.

Finalement, il y avait ceux qui s'intéressaient prématurément à la politique. Ces intellectuels, comme on les appelait, épousaient la cause des libéraux ou des conservateurs selon leur tempérament et leur entraînement. Les conservateurs du collège avaient presque réussi à faire élire John Smith à la présidence des États-Unis lors des élections précédentes. Le fait que Smith fût mort depuis vingt ans n'avait pas refroidi leur ardeur ; au contraire, la plupart considéraient que le fait qu'il fût mort était la meilleure qualité du candidat.

Cela aurait pu réussir si une majorité de votants n'avaient craint de créer un précédent. Les craintes de l'électorat avaient été habilement exploitées par les libéraux, qui avaient objecté : « Nous ne sommes pas hostiles à John Smith, paix à ses cendres, et la majorité d'entre nous croit qu'il serait le fleuron de la Maison-Blanche. Mais qu'arriverait-il si, dans quelque futur, un *mauvais* mort était mis en avant pour assurer un service public ? »

Des arguments de ce genre avaient prévalu.

Les libéraux du campus, cependant, laissaient habituellement parler leurs aînés. Ils préféraient suivre des cours de guérilla, de fabrication d'explosifs et d'emploi des armes de poing. Comme ils le faisaient fréquemment remarquer : il n'est pas suffisant de se contenter de réagir contre les sales Rouges. Nous devons copier leurs méthodes, spécialement en ce qui concerne la propagande, l'espionnage, la subversion et le contrôle politique.

Quant aux conservateurs, ils préféraient, depuis qu'ils avaient perdu les élections, agir comme si rien ne s'était passé dans le monde depuis la victoire du général Patton sur les

Perses en 45. Ils se groupaient souvent dans leurs foyers et, un verre de bière à la main, chantaient la *Saga d'Omaha Beach*. Les plus érudits d'entre eux la chantaient dans le grec original.

Joenes observait toutes ces choses, tout en continuant à enseigner la culture du Pacifique du Sud-Ouest. Il se sentait bien dans l'ambiance de l'université, et, petit à petit, ses collègues l'avaient adopté. Il y avait eu des objections au début, naturellement. Carpe, de l'Anglais, avait dit : « Je ne pense pas que Joenes accepte *Moby Dick* en tant que partie intégrante de la culture du Pacifique du Sud-Ouest. C'est surprenant. »

Blake, de la Physique, avait dit : « Je me demande s'il n'a pas omis un point très important : l'absence totale de théorie moderne des quanta dans la vie des insulaires. »

Hoytbum, de la Musique, avait dit : « Je constate qu'il n'a pas mentionné les chants liturgiques qui ont eu une influence primordiale sur la musique populaire locale. Mais il s'agit de son cours, pas du mien. »

Shan Lee, du Français, avait dit : « Je déduis que Joenes n'a pas jugé utile de mentionner l'influence du français secondaire et tertiaire sur la technique de transposition verbale dans le Pacifique du Sud-Ouest. Je ne suis naturellement qu'un linguiste, mais j'aurais pensé qu'une telle chose était importante. »

Il y avait eu d'autres doléances exprimées par d'autres professeurs dont les spécialités avaient été dédaignées, dénaturées ou laissées complètement de côté. Ces choses auraient pu, à terme, donner naissance à de mauvais sentiments entre Joenes et ses collègues. Mais Geoffrard, de la Littérature, se chargea d'arrondir les angles.

Ce noble vieillard, après avoir considéré la question durant plusieurs semaines, dit : « Naturellement, vous devez regarder avec dédain les vieux bonshommes tels que moi. Mais, bon sang, je pense que Joenes est maître de son sujet. »

La chaude recommandation de Geoffrard fit un grand bien à Joenes. Les autres professeurs devinrent moins circonspects, plus ouverts et même presque amicaux. Joenes fut invité plus

fréquemment à de petites soirées et à des réunions familiales au domicile de ses collègues. Bientôt, sa position ambiguë de professeur auxiliaire fut oubliée, et il fut entièrement accepté dans la vie de l'université de St. Stephen's Wood.

Sa position parmi ses collègues atteignit son point culminant peu après les examens de fin d'année. Car ce fut à ce moment, lors d'une soirée qui marquait le début de la période des vacances, que les professeurs Harris et Manisfree invitèrent Joenes à une expédition, en compagnie de quelques amis, dans un certain endroit des montagnes de l'Adirondack.

IX

LE BESOIN D'UTOPIE

Les quatre histoires qui suivent ont trait aux aventures de Joenes en Utopie. C'est un récit de Pelui, de l'île de Pâques.

De bonne heure un samedi matin, Joenes et plusieurs autres professeurs montèrent dans la vieille automobile de Manisfree et se mirent en route pour la communauté de Chorowait, dans les montagnes de l'Adirondack. Chorowait, apprit Joenes, était une communauté parrainée par l'Université et entièrement dirigée par des idéalistes, hommes et femmes, qui s'étaient retirés du monde afin de servir les générations futures. Chorowait était un centre de vie expérimental très ambitieux. Son but n'était rien de moins que procurer au monde un modèle de société idéale. Chorowait était, en fait, destiné à devenir une utopie pratique réalisable.

— Je pense, dit Harris, des Sciences politiques, que le besoin d'une telle utopie est évident. Vous avez visité le pays, Joenes. Vous avez pu constater par vous-même la décadence de nos institutions et l'apathie de notre peuple.

— J'ai remarqué quelque chose de ce genre, dit Joenes.

— Les raisons en sont très complexes, poursuivit Harris. Mais il nous semble que la plupart des ennuis proviennent d'un désengagement volontaire de l'individu, d'une abdication devant les problèmes de la réalité. C'est de cela, naturellement, que la folie est faite : l'abandon, la non-participation, la construction d'une vie imaginaire plus agréable que tout ce qui existe dans le monde réel.

— Nous, les promoteurs de l'expérience de Chorowait, dit Manisfree, nous soutenons qu'il s'agit là d'une maladie de la société, qui ne peut être guérie que par des soins sociaux.

— De plus, dit Harris, nous ne disposons que de très peu de temps. Vous avez vu avec quelle rapidité tout se dégrade, Joenes. La loi est une farce ; la notion de châtement a perdu toute signification, et il n'y a aucune récompense à offrir : la religion prêche son message suranné à un peuple qui se tient sur une corde raide, entre l'apathie et l'insanité ; la philosophie offre des doctrines que seuls les philosophes peuvent comprendre ; la psychologie lutte pour définir le comportement en fonction de critères périmés depuis cinquante ans ; l'économie nous donne le principe d'une expansion sans fin, jugée nécessaire pour s'équilibrer avec une démographie galopante ; les sciences physiques nous montrent comment entretenir cette expansion jusqu'à ce que chaque pied carré de la Terre supporte un humain gémissant ; et mon propre domaine politique n'offre rien de mieux que les moyens de jongler temporairement avec ces forces gigantesques – jusqu'à ce que tout s'effondre ou explose.

— Et n'allez pas penser, dit Manisfree, que nous ne nous blâmons pas nous-mêmes de cette situation. Bien que nous, enseignants, soyons supposés en savoir plus que les autres hommes, nous avons habituellement choisi de demeurer à l'écart de la vie publique. Les esprits positifs nous ont toujours fait peur ; et ce sont ces hommes, avec leur manière pratique, qui nous ont conduits où nous sommes.

— Le désintérêt n'est pas notre seul manquement, dit Hanley, de l'Anthropologie. Laissez-moi faire remarquer que nous avons mal enseigné. Nos quelques étudiants prometteurs sont devenus professeurs, s'isolant eux-mêmes comme nous l'avons fait. Nos autres élèves se sont contentés de somnoler à travers le bourdonnement endormant de nos cours, impatients seulement de s'en aller et de trouver leur place dans un monde fou. Nous ne les avons pas intéressés, Joenes, nous ne les avons pas excités, et nous ne leur avons pas appris à penser.

— En fait, dit Blake, de la Physique, nous avons fait exactement le contraire. Nous nous sommes arrangés pour inspirer à la plupart de nos élèves la haine de la pensée. Ils ont appris à regarder la culture avec la plus grande suspicion, à ignorer l'éthique, et à considérer les sciences uniquement

comme un moyen de gagner de l'argent. C'est notre responsabilité et notre échec. La conséquence de cet échec, c'est le monde actuel. »

Les professeurs demeurèrent un instant silencieux. Puis Harris dit :

« Tels étaient les problèmes. Mais je pense que nous nous sommes réveillés de notre long sommeil. Maintenant nous sommes entrés en action et avons créé Chorowait. J'espère seulement que nous l'avons fait à temps. »

Joenes désirait ardemment poser des questions sur cette communauté, qui allait permettre de résoudre de terribles problèmes. Mais les professeurs refusèrent d'en dire plus à ce sujet.

Manisfree dit :

« Bientôt vous verrez Chorowait par vous-même, Joenes. Alors vous vous fierez à votre propre jugement, plutôt qu'à ce que nous pourrions dire.

— J'ajouterai, dit Blake, qu'il ne faudra pas vous montrer déçu si certaines des idées que vous verrez mises en pratique à Chorowait ne vous semblent pas précisément *nouvelles*. Ou, pour m'exprimer différemment, n'ayez pas un jugement trop sévère si certaines des bases théoriques qui régissent la vie à Chorowait vous semblent vieilles et démodées. Après tout, nous n'avons pas construit notre communauté du simple point de vue de la nouveauté et de l'innovation.

— D'autre part, dit Dalton, de la Chimie, vous ne devrez pas condamner d'emblée les caractéristiques de notre communauté qui *sont* nouvelles et inhabituelles. Une improvisation courageuse a été nécessaire pour donner toute leur mesure aux héritages variés et utiles du passé. Et la volonté d'utiliser de nouvelles combinaisons prometteuses dans le corps social est ce qui donne à notre travail sa plus grande valeur théorique et pratique. »

Les autres professeurs auraient désiré ajouter quelques mots pour aider la pensée de Joenes. Mais Manisfree leur demanda de ne pas le faire. Joenes verrait et jugerait par lui-même.

Seul Blake, qu'il était impossible de faire taire, ajouta :

« Quelle que soit la manière dont vous jugerez cette expérimentation, Joenes, je suis sûr qu'il y aura des choses qui vous surprendront à Chorowait. »

Les professeurs émirent des gloussements approbateurs puis devinrent silencieux. Joenes était maintenant plus que jamais impatient de voir leur travail, et son impatience augmenta encore durant le long voyage vers les Adirondacks.

Ils atteignirent enfin les montagnes et la vieille automobile de Manisfree haleta et se plaignit lorsque son conducteur se mit à négocier les virages en épingle à cheveux. Puis Blake toucha l'épaule de Joenes et tendit le bras. Joenes vit une haute montagne verdoyante qui dominait celles qui l'entouraient. Il comprit qu'il s'agissait de Chorowait.

COMMENT FONCTIONNAIT L'UTOPIE

L'automobile de Manisfree escalada péniblement la route semée de profondes ornières qui serpentait au flanc de la montagne de Chorowait. Au bout de cette route, ils atteignirent un barrage fait de troncs d'arbres. Ils descendirent du véhicule et continuèrent à pied, d'abord le long d'un étroit chemin poussiéreux, puis sur un sentier tracé à travers la forêt, et en définitive dans la forêt sans chemin visible, guidés seulement par le sommet de la montagne qu'ils apercevaient au-dessus d'eux.

Tous les professeurs étaient sévèrement essoufflés lorsqu'ils furent enfin accueillis par deux hommes de Chorowait.

Ces hommes étaient vêtus de peaux de daims et chacun d'eux portait un arc et un carquois rempli de flèches. Ils étaient bronzés et paraissaient éclater de santé et de vitalité. Ils contrastaient étrangement avec les professeurs, pâles, voûtés et la poitrine creuse.

Manisfree fit les présentations. « Voici Lunu », dit-il en désignant le plus grand des deux hommes.

« C'est le chef de la communauté. Son compagnon est Gat, qui est incomparable dans la poursuite du gibier à la trace. »

Lunu s'adressa aux professeurs dans une langue que Joenes n'avait jamais entendue auparavant.

« Il nous souhaite la bienvenue », souffla Dalton à l'intention de Joenes.

Gat ajouta quelque chose.

« Il dit qu'il y a des tas de bonnes choses à manger ce mois-ci, traduisit Blake. Et il nous demande de l'accompagner au village.

— Quelle langue parlent-ils ? demanda Joenes.

— Le chorowaitien, dit Vichnou, professeur de sanscrit. C'est un langage artificiel que nous avons créé spécialement pour la communauté, et ce pour de très importantes raisons.

— Nous avons conscience, dit Manisfree, que les qualités d'une langue tendent à créer des processus de pensée aussi bien qu'à préserver les stratifications ethniques et catégorielles. Pour ces raisons et pour d'autres, nous avons estimé qu'il était absolument nécessaire de créer une nouvelle langue pour Chorowait.

— Nous avons travaillé longtemps à cela, dit Blake avec un sourire de réminiscence.

— Certains d'entre nous voulaient la simplicité la plus extrême, dit Hanley, de l'Anthropologie. Nous voulions maintenir la communication à travers une série de grognements monosyllabiques, espérant qu'un tel langage servirait d'obstacle naturel aux pensées ambitieuses et fréquemment destructrices de l'homme.

— D'autres parmi nous, dit Chandler, de la Philosophie, voulaient construire un langage d'une complexité incroyable, avec de nombreux niveaux d'abstraction. Nous sentions que cela servirait le même but que le grognement monosyllabique, mais que cela serait plus en accord avec les besoins de l'homme.

— Nous avons eu de belles bagarres ! dit Dalton.

— Finalement, dit Manisfree, nous avons décidé de créer un langage dans lequel la fréquence des voyelles serait approximativement la même que dans l'anglo-saxon. Le département du français n'était pas d'accord, naturellement. Il voulait utiliser le provençal primitif comme modèle ; mais nous votâmes contre.

— Néanmoins cela a eu une influence, dit Vichnou. En même temps que nous adoptions la fréquence des voyelles de l'anglo-saxon, nous utilisions la prononciation provençale. Mais nous avons écarté tout ce qui était indo-européen dans la construction des racines.

— La recherche fut terrible, dit Dalton. Grâce à Dieu, miss Hua était là pour faire le travail ingrat. C'est vraiment dommage que cette fille soit si laide.

— Ces Chorowaitiens de la première génération sont bilingues, dit Manisfree, mais leurs enfants et leurs petits-enfants ne parleront que le chorowaitien. J'espère vivre suffisamment longtemps pour voir ce jour. Déjà les effets de notre nouvelle langue sur la communauté se font sentir.

— Un simple exemple, dit Blake. Il n'existe pas d'équivalents en chorowaitien pour les mots *homosexualité*, *viol* et *meurtre*. »

Lunu dit, en anglais :

« Nous appelons ces choses *aleewadith*, ce qui peut se traduire par « chose-dont-on-ne-doit-pas-parler ».

— Je pense que cela montre, dit Dalton, ce que l'on peut réaliser grâce à la sémantique. »

Lunu et Gat les guidèrent jusqu'au village de Chorowait. Arrivé là, Joenes inspecta les lieux jusqu'à la tombée du jour.

Il vit que les habitations de la communauté avaient été construites avec des troncs de jeunes arbres recouverts d'écorce de bouleau. Les femmes cuisinaient sur des feux en plein air, filaient la laine des moutons qu'elles gardaient, et s'occupaient des enfants. Les hommes travaillaient dans les champs escarpés entourant le village, labourant le sol avec des charrues de bois fabriquées de leurs mains. D'autres chassaient dans les bois profonds ou péchaient dans les torrents glacés de l'Adirondack, ramenant des cerfs, des lapins et des truites qu'ils partageaient avec les membres de la communauté.

Dans tout Chorowait, il n'existait pas un seul article manufacturé. Chaque outil avait été façonné sur place. Même les couteaux à dépouiller étaient de fabrication artisanale, réalisés à partir du fer du sol de Chorowait. Et ce qu'ils ne pouvaient pas fabriquer, les Chorowaitiens s'en passaient.

Joenes observa tout cela pendant les heures de jour, et émit des commentaires favorables sur l'efficacité, l'activité et la joie de vivre évidente de la communauté. Mais le professeur Harris, qui l'avait accompagné, s'excusa curieusement de cet aspect de Chorowait.

« Vous devez comprendre, Joenes, dit-il, que ce que vous voyez là n'est que la surface de Chorowait. À vos yeux, cela n'est rien d'autre qu'un morne essai de vie pastorale. »

Joenes ignorait tout des tentatives de retour à la vie pastorale. Il répondit que ce qu'il avait vu lui paraissait très bien.

« Je suppose que oui, dit Harris avec un soupir. Mais il y a eu dans le passé une quantité innombrable de ces tentatives. Beaucoup ont bien commencé, mais la plupart ont en définitive échoué. La vie pastorale a des aspects très agréables, spécialement quand elle est vécue par des êtres éduqués, idéalistes et déterminés. Mais une telle expérience n'apporte habituellement que désillusion, cynisme et abandon.

— Cela se passera-t-il ainsi pour Chorowait ? demanda Joenes.

— Nous pensons que non, répondit Harris. J'espère que les échecs de nos prédécesseurs nous auront beaucoup appris. Après avoir étudié les expériences utopiques du passé, nous avons été capables de créer des protections dans notre communauté. En temps voulu, vous verrez ces protections. »

Ce soir-là, Joenes prit un repas simple et assez peu appétissant, composé de lait, de fromage, de pain sans levain et de raisin. Puis on l'emmena au *Haierogu*, ou lieu du culte. C'était une clairière dans la forêt où les gens adoraient le soleil le jour et la lune pendant la nuit.

« La religion fut tout un problème », murmura Hanley à Joenes tandis que l'assemblée se prosternait sous la pâle clarté de la lune. « Nous ne voulions rien que l'on pût associer à la tradition judéo-chrétienne, ni rien qui se rapprochât de l'hindouisme ou du bouddhisme. En fait, après de considérables recherches, rien ne nous parut très bon. Certains d'entre nous désiraient un compromis avec les divinités T'iele du sud-ouest

de Zanzibar ; d'autres étaient en faveur du Vieil Homme de Dhavagna, qui est adoré par une obscure ramification de Thaïs noirs. Mais finalement nous nous mîmes d'accord pour déifier le Soleil et la Lune. D'abord, il y avait de nombreux précédents historiques ; ensuite, nous pouvions présenter cette croyance aux autorités de l'État de New York comme étant une forme de christianisme primitif.

— Était-ce si important ? demanda Joenes.

— Énormément ! Vous seriez étonné de voir à quel point il est difficile d'obtenir l'autorisation de créer un endroit comme celui-ci. Nous avons dû également prouver qu'il s'agissait d'un système de libre entreprise. Cela présenta certaines difficultés, car la collectivité possède tout en commun. Heureusement, Gregorias enseignait la logique à l'époque, et il convainquit les autorités. »

Les adorateurs se prosternaient et se lamentaient. Un vieil homme s'avança, le visage barbouillé d'argile jaune, et se mit à psalmodier en chorowaitien.

« Que dit-il ? » demanda Joenes.

Hanley répondit :

« Il récite une prière particulièrement belle que Geoffrard a adaptée d'une ode de Pindare. Voici ce qu'il dit :

*Ô Lune, pudiquement parée de toile fine
Toi qui glisses d'un pas feutré entre les cimes des arbres de ton
peuple,
Qui te coules derrière l'Acropole pour échapper à ton farouche
amant le Soleil,
Et qui effleures de tes doigts humides de rosée le Parthénon de
marbre blanc,
C'est à toi que nous adressons ce chant
Qui implore ton amour protecteur
Contre la menace des heures sombres.
Qu'il nous protège, l'espace d'une nuit,
Des menaces de la Bête du monde.*

— C'est très beau, dit Joenes. Que signifie ce passage où il est question de l'Acropole et du Parthénon.

— Franchement, dit Harris, je ne sais pas trop moi-même si ce passage est vraiment approprié. Mais le département des Classiques a insisté pour l'y incorporer. Et comme l'Économie, l'Anthropologie, la Physique et la Chimie ont pris la plupart des décisions jusqu'à maintenant, nous l'avons laissé avoir son Parthénon. Après tout, toute entreprise coopérative doit comporter des compromis. »

Joenes hocha la tête.

« Et cet autre passage où l'on parle de la menace des heures sombres et de la Bête ? »

Harris regarda Joenes et cligna de l'œil.

« La peur est une nécessité », dit-il.

Joenes fut logé pour la nuit dans une petite cabane construite entièrement sans l'aide du moindre clou. Elle comportait une couchette en branches de pin joliment rustique, mais aussi exagérément inconfortable. Joenes s'arrangea pour adopter une position supportable, et tomba dans un léger assoupissement.

Le contact d'une main sur son épaule lui fit ouvrir les yeux. Penchée sur lui, il y avait une jeune femme d'une grande beauté qui lui souriait tendrement. Joenes se sentit tout d'abord embarrassé, pas tant pour lui-même que pour la jeune femme, dont il craignait qu'elle se fût trompée de cabane. Mais elle lui montra aussitôt qu'elle n'avait pas commis d'erreur.

« Mon nom est Laka, dit-elle. Je suis la femme de Kor, qui le chef de la Y.M.S.A.³ Je suis venue coucher avec vous, Joenes, et faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous soyez satisfait de votre séjour à Chorowait.

— Merci, dit Joenes. Mais est-ce que votre mari sait que vous êtes ici ?

— Ce que mon mari sait ou ignore est de peu d'importance, dit Laka. Kor est un homme pieux, et il croit aux coutumes de Chorowait. C'est une habitude et un devoir religieux parmi nous

³ Y.M.S.A. : *Young Men Sun Association*, association des Jeunes gens du Soleil. L'allusion est transparente (N.d.T.).

que de souhaiter la bienvenue de cette façon. Le professeur Hanley ne vous l'a pas dit ? »

Joenes répondit que Hanley, de l'Anthropologie, n'avait pas encore fait allusion à cela.

« Alors c'est par malice qu'il a omis de vous en parler, dit Laka. C'est le professeur Hanley lui-même qui a instauré cette coutume, qu'il a dénichée dans quelque livre.

— Je n'en avais pas idée, dit Joenes en s'écartant afin que Laka puisse s'étendre sur les branches de pin auprès de lui.

— J'ai entendu dire que le professeur Hanley était très passionné par ce sujet, dit Laka. Il a rencontré quelque opposition de la part du département des Sciences. Mais Hanley affirme que si les gens ont besoin de religion, ils ont également besoin de coutumes et d'usages, et que ces coutumes et usages doivent être sélectionnés par un expert. C'est finalement son point de vue qui a prévalu.

— Je vois, dit Joenes. Est-ce que Hanley a sélectionné d'autres coutumes similaires ?

— Eh bien, dit Laka, il y a les Saturnales, les Bacchanales, les mystères Eleusiens, le festival de Dionysos, le Jour du Géniteur, les rites de Fertilité du printemps, l'adoration d'Adonis, le... »

Là, Joenes l'interrompt en disant qu'il semblait y avoir de nombreux jours fériés à Chorowait.

— Oui, dit Laka. Cela nous donne beaucoup d'occupation, à nous autres femmes, mais nous en avons pris l'habitude. L'avis des hommes, par contre, est plutôt mitigé. Ils adorent les jours de fête, mais ils ont tendance à devenir jaloux et méchants quand ce sont leurs propres femmes qui sont impliquées.

— Que font-ils alors ? demanda Joenes.

— Ils suivent l'avis du Dr Broign du département Psychologie. Ils courent sur une distance de cinq kilomètres à travers d'épais buissons, puis plongent dans un torrent glacé et nagent sur cent mètres, et ensuite boxent un sac de sable en peau de daim jusqu'à épuisement complet. L'épuisement complet, nous a dit le Dr Broign, est toujours accompagné de la perte totale temporaire de toute émotivité.

— Et est-ce que la prescription est suivie d'effet ? demanda Joenes.

— Elle semble être infaillible, dit Laka. Si le traitement ne réussit pas complètement la première fois, il faut que l'homme le répète aussi souvent qu'il est nécessaire. Le traitement a aussi la vertu d'améliorer la vigueur musculaire.

— C'est très intéressant », dit Joenes. Couché tout contre Laka, il découvrit soudain qu'il n'était plus intéressé par les discussions anthropologiques. Durant un bref instant, il se demanda si l'on ne devait pas déplorer l'imposition, par Hanley, de ses propres goûts dans cette communauté ; mais alors il se rappela que les sociétés étaient toujours façonnées par l'homme et que les goûts de Hanley n'étaient pas pires que certains dont il avait entendu parler – et plutôt meilleurs que d'autres. Décidant alors de ne plus réfléchir à ce problème, Joenes étendit le bras et toucha la chevelure sombre de Laka.

Elle s'écarta vivement de lui, avec un frisson involontaire de réaction.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Joenes. Ne puis-je toucher vos cheveux ?

— Ce n'est pas ça, dit Laka. En fait, je n'aime généralement pas être touchée du tout. Croyez-moi, cela n'a rien à voir avec votre personne. C'est simplement dans ma nature.

— C'est extraordinaire ! dit Joenes. Et pourtant vous êtes venue à cette communauté de votre plein gré, et vous y demeurez également volontairement ?

— C'est vrai, dit Laka. C'est une chose curieuse, mais beaucoup de civilisés qui sont attirés par une existence primitive ont en aversion les soi-disant plaisirs du corps que les professeurs étudient avec un si grand intérêt. Dans mon propre cas, qui n'est pas atypique, j'aime tendrement les montagnes et les prairies, et j'éprouve une grande joie à pratiquer des choses telles que le travail à la ferme, la pêche et la chasse. Pour pouvoir le faire, je m'efforce de réprimer mon dégoût personnel des expériences sexuelles. »

Joenes trouva cela étonnant, et il médita sur les difficultés que l'on rencontre en voulant peupler une communauté utopique. Ses pensées furent interrompues par Laka, qui s'était ressaisie. Refoulant soigneusement ses sentiments, elle mit ses bras autour du cou de Joenes et l'attira contre elle.

Mais maintenant Joenes n'éprouvait pas plus de désir pour elle que pour un arbre ou pour un nuage.

Il la repoussa doucement, en disant :

« Non, Laka, je ne voudrais pas heurter vos sentiments personnels.

— Mais vous devez ! cria-t-elle. C'est la coutume !

— Comme je ne suis pas membre de la communauté, je n'ai pas à observer la coutume.

— Je suppose que vous avez raison, dit-elle. Mais tous les autres professeurs la respectent, et ensuite ils discutent entre eux de ce qu'elle a de bon et de mauvais.

— Ce qu'ils font les regarde, dit Joenes, inflexible...

— C'est ma faute, dit Laka. Je devrais mieux contrôler mes sentiments. Si vous saviez combien j'ai prié pour obtenir la maîtrise de moi !

— Je n'en doute pas, dit Joenes. Mais l'hospitalité m'a été offerte, et ainsi l'esprit de la coutume a été respecté. Rappelez-vous cela, Laka, et retournez maintenant auprès de votre mari.

— J'aurais honte », dit Laka. Les autres femmes comprendraient que quelque chose ne va pas si je rentrais avant le jour, et elles me riraient au nez. Et mon mari serait mécontent.

— Mais n'est-il pas jaloux et vindicatif quand vous faites cela ?

— Oui, bien sûr, dit Laka. Quelle sorte d'homme serait-il, autrement ? Mais il a aussi un grand respect pour le savoir, et une croyance profonde dans les coutumes de Chorowait. À cause de cela, il insiste pour que je me conforme à ce genre de coutume, bien que cela lui arrache le cœur de me voir agir ainsi.

— Ce doit être un homme très malheureux, dit Joenes.

— Vous vous trompez, mon mari est l'un des hommes les plus heureux de la communauté. Il croit que le vrai bonheur est spirituel, et que la vraie spiritualité ne peut s'acquérir qu'à travers la souffrance. Aussi sa douleur le rend-elle heureux – du moins c'est ce qu'il me dit. Il observe aussi la prescription du Dr Broign presque chaque jour, et il est devenu le meilleur coureur et nageur de la communauté. »

Joenes ne voulait pas causer la moindre peine au mari de Laka, même si cette peine devait le rendre heureux. Mais il ne voulait pas non plus en causer à Laka en la renvoyant chez elle. Et il ne voulait pas se causer de peine à lui-même en faisant quelque chose qui maintenant lui répugnait. Il semblait n'y avoir aucune solution acceptable à ces difficultés, aussi Joenes dit-il à Laka d'aller dormir dans un coin de la cabane. Cela épargnerait au moins à la jeune femme la honte de subir les quolibets des autres femmes.

Laka l'embrassa sur le front avec des lèvres froides. Puis elle se roula en boule sur les branches de pin et s'endormit. Joenes demeura longtemps éveillé dans l'obscurité avant de sombrer dans un sommeil agité.

Mais les événements de la nuit n'étaient pas terminés. Joenes se réveilla en sursaut aux petites heures du matin, en alerte et effrayé, mais sans idée de ce qui avait pu l'éveiller. La lune était couchée et l'obscurité était presque impénétrable. Les grillons, les oiseaux de nuit et les petits animaux de la forêt avaient cessé tout mouvement et tout bruit.

Joenes sentit un picotement le long de sa colonne vertébrale. Il se tourna vers la porte, certain que le mari de Laka était venu pour le tuer. Joenes avait déjà étudié cette éventualité pendant sa longue période d'insomnie, car il avait des doutes en ce qui concernait l'efficacité de la prescription du Dr Broign.

Mais alors il réalisa que ce n'était pas un mari indigné qui avait plongé la nuit dans le silence. Car maintenant il entendait un hurlement terrifiant, d'une fureur et d'une passion telles qu'aucune gorge humaine n'aurait pu l'émettre. Le cri cessa brusquement et Joenes perçut le mouvement de quelque créature gigantesque dans les fourrés à l'extérieur.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Joenes.

Laka avait sauté sur ses pieds, et elle s'accrochait à Joenes comme si toute force s'était échappée d'elle. Elle murmura :

« C'est la Bête.

— Mais je pensais que c'était un mythe, dit Joenes.

— Il n'y a pas de mythe dans la montagne de Chorowait, dit Laka. Nous adorons le soleil et la lune, qui sont réels. Et nous redoutons la Bête, qui est aussi réelle qu'un autre animal.

Parfois nous pouvons l'apaiser, et parfois l'éloigner. Mais cette nuit elle est venue pour tuer. »

Joenes ne douta pas plus longtemps, spécialement quand il entendit le craquement qu'émit le mur de la cabane sous le choc d'un énorme corps. Bien que ce mur ait été fait de troncs d'arbres durcis assujettis au moyen de courroies de cuir et de chevilles, il ne résista pas au choc puissant. Et, levant les yeux, Joenes rencontra le regard de la Bête.

LA BÊTE DE L'UTOPIE

Joenes n'avait jamais rien rencontré de semblable à cette créature. De face elle ressemblait à un tigre, à la différence près que sa tête massive était d'un noir uniforme et non rayée. Le milieu de son corps rappelait celui d'un oiseau, car des ailes rudimentaires étaient visibles juste derrière les épaules. L'arrière était reptilien, s'achevant par une queue deux fois aussi longue que le corps de la Bête elle-même, aussi épaisse à sa naissance que la cuisse d'un homme, et recouverte d'écailles et d'arêtes.

Quelle qu'eût été la force avec laquelle la Bête impressionna ses sens, Joenes vit tout cela en un instant. Quand la Bête se ramassa pour bondir, Joenes prit dans ses bras Laka à demi évanouie et se précipita hors de la cabane. La Bête ne le suivit pas tout de suite, mais s'amusa durant quelques minutes à mettre gratuitement la cabane en pièces.

Son fardeau dans les bras, Joenes réussit à rejoindre un groupe de chasseurs du village. Ces hommes, avec Lunu à leur tête, attendaient, épieux et flèches pointés, prêts à livrer combat à la Bête.

Non loin de là se tenaient le sorcier du village et ses deux assistants. Le vieux visage ridé du sorcier était peint d'ocre et de bleu. Dans sa main droite il tenait un crâne, et avec la gauche il triturait frénétiquement un tas d'ingrédients magiques. En même temps il injuriait ses assistants.

« Idiots ! disait-il. Imbéciles incompetents et criminels ! Où est la mousse de la tête de l'homme mort ?

— Sous votre pied gauche, monsieur, dit l'un des assistants.
— Bel emplacement ! grommela le sorcier. Passez-la-moi. Maintenant, où est le fil rouge arraché au linceul ?

— Dans votre sac, Monsieur », répondit l'autre assistant.

Le sorcier le prit et l'enfila à travers les orbites du crâne. Il enfonça la mousse dans la cavité nasale puis se tourna vers ses assistants.

« Vous, Huang, je vous ai envoyé lire les étoiles ; vous, Pollito, je vous ai envoyé lire le message du daim d'or sacré. Dites-moi immédiatement et sans délai ce que sont ces messages et ce que les Dieux demandent pour arrêter la Bête cette nuit.

— Les étoiles nous disent d'attacher le romarin de droite à gauche cette nuit », dit Huang.

Le sorcier prit un brin de romarin dans son tas d'ingrédients et l'attacha au crâne à l'aide d'un fil du linceul, tournant le fil trois fois dans le sens de rotation du soleil.

Pollito dit :

« Voici quel est le message du daim d'or sacré : il faut offrir au crâne sans ironiser une pincée de tabac à priser.

— Faites-moi grâce de vos vers de mirliton, dit le sorcier, et passez-moi le tabac.

— Je ne l'ai pas, Monsieur.

— Alors, où est-il ?

— Tout à l'heure, vous nous avez dit que vous l'aviez mis en lieu sûr.

— Naturellement. Mais en *quel* lieu sûr ai-je pu le mettre ? demanda le sorcier, qui fourrageait nerveusement dans son tas d'ingrédients.

— Peut-être est-il sur l'Autel souterrain ? dit Huang.

— Peut-être est-il au Lieu de divination ? dit Pollito.

— Non, aucun de ces endroits ne me semble correct, dit le sorcier. Laissez-moi réfléchir. »

La Bête, toutefois, ne lui en laissa guère le temps. Elle sortit en trottant de la cabane qui avait hébergé Joenes et fonça vers la ligne des chasseurs. Une douzaine de flèches et de javelots volèrent à sa rencontre, ronflant dans l'air comme des frelons en colère. Mais les projectiles n'eurent aucun effet. Indemne, la

Bête se rapprocha encore de la ligne des chasseurs. Déjà, le sorcier et ses assistants avaient ramassé leurs ingrédients et s'étaient enfuis dans la forêt. Les chasseurs coururent aussi, mais Lunu et deux autres hommes furent tués.

La peur lui donnant des ailes, Joenes, portant toujours Laka, suivit les chasseurs. Au bout d'un moment il atteignit une clairière qui comportait en son centre un autel de pierre désagrégé par les intempéries. Là, il retrouva le sorcier et ses assistants, avec derrière eux les chasseurs qui tremblaient. Dans la forêt, les rugissements de la Bête allaient s'amplifiant.

Le sorcier tâtonnait sur le sol près de l'autel, en disant :

« Je suis presque certain d'avoir mis le tabac à priser quelque part par ici. Je suis venu ici hier après-midi pour demander sur lui la bénédiction spéciale du Soleil. Pollito, vous rappelez-vous ce que j'ai fait ensuite ? »

— Je n'étais pas là, dit Pollito. Vous nous avez dit que vous alliez vous livrer à un rite secret, et que notre présence n'était pas souhaitable.

— Évidemment, elle n'était pas souhaitable », dit le sorcier en fouillant vigoureusement le sol autour de l'autel à l'aide d'un bâton. « Mais est-ce que vous ne m'avez pas espionné ? »

— Nous ne nous le serions jamais permis, dit Huang.

— Jeunes crétins conformistes ! dit le sorcier. Comment espérez-vous devenir sorciers en titre si vous ne m'espionnez pas chaque fois que vous en avez l'occasion ? »

La Bête apparut à l'orée de la clairière, à moins de cinquante mètres du groupe. Au même instant le sorcier se pencha, puis il se redressa en tenant à la main un petit sac en peau de daim.

« Ça y est, je l'ai ! cria le sorcier. Je l'avais enterré juste sous l'épi de maïs sacré. Le moins idiot de vous deux voudrait-il me passer un autre fil ? »

Déjà Pollito le tendait. Avec une grande dextérité, le sorcier attachait le sac à la mâchoire inférieure du crâne, enroulant le fil trois fois de droite à gauche. Puis il leva sa main tenant le crâne et dit : « Y a-t-il autre chose que j'aurais pu oublier ? Je ne pense pas. Maintenant, regardez, espèces de lourdauds, et voyez comment l'on pratique. »

Le sorcier marcha vers la Bête, tenant le crâne à deux mains. Joenes, les chasseurs et les deux assistants sorciers demeurèrent immobiles, la bouche ouverte, pendant que la Bête griffait furieusement le sol. Elle cessa après avoir creusé une tranchée d'un mètre de profondeur, la franchit et s'avança d'une manière inquiétante vers le sorcier.

Le vieil homme continua à s'approcher sans manifester le moindre signe de peur. Au dernier moment il lança le crâne, atteignant avec précision le poitrail de la Bête. Le choc parut faible à Joenes, et pourtant la Bête exhala un sourd grondement de douleur, fit demi-tour, galopa à travers la clairière et disparut dans la forêt.

Les chasseurs étaient trop fatigués pour célébrer la défaite de la Bête. Ils regagnèrent silencieusement leurs cabanes.

Le sorcier dit à ses assistants : « J'espère que vous avez eu le bon sens de retenir quelque chose de tout ceci. Quand il est nécessaire de pratiquer l'exorcisme par le crâne, ce dernier, convenablement préparé, qu'on appelle alors *aharbitus*, doit frapper le milieu du poitrail de la Bête. S'il atteint un autre endroit, le résultat est nul, et cela au contraire ne fait qu'augmenter la fureur de la créature. Demain, nous étudierons l'exorcisme par les trois corps, dans lequel le rituel est très beau. » Puis le sorcier leur tourna le dos et s'en alla.

Joenes souleva Laka toujours inconsciente et la ramena dans ce qui restait de sa cabane. Dès que la porte fut refermée, Laka retrouva ses esprits et couvrit Joenes de baisers. Joenes la repoussa, l'exhortant à ne pas se faire violence et à ne pas exciter ses propres sentiments. Mais Laka déclara qu'elle était une femme changée, même si le changement ne devait être que provisoire. La vue de la Bête, dit-elle, et celle de la bravoure de Joenes, l'avaient bouleversée jusqu'au plus profond de son être. En outre, la mort du pauvre Lunu lui avait montré l'importance de la passion dans une existence éphémère.

Joenes doutait un peu de ces raisons, mais on ne pouvait nier que Laka eût changé. Ses yeux brillaient, et avec une soudaine réminiscence du bond de la Bête, elle sauta sur Joenes et le fit tomber sur la couche de branches de pin.

Joenes décida alors que s'il connaissait mal les hommes, il connaissait encore moins les femmes. De plus, les aiguilles de pin lui meurtrissaient abominablement le dos. Mais il oublia bientôt sa douleur et son manque de connaissances. Les deux choses devinrent absolument sans importance et il n'y pensa plus jusqu'à ce que de connaissances. Les deux choses devinrent abso-choisit Laka pour se glisser à l'extérieur et regagner sa propre cabane.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'EXISTENCE DE LA BÊTE DE L'UTOPIE

Dans la matinée, Joenes se retrouva avec ses collègues de l'Université. Il leur raconta ses aventures de la nuit précédente et exprima son indignation de n'avoir pas été averti de l'existence de la Bête.

« Mais, mon cher Joenes, dit le professeur Hanley, nous voulions que vous voyiez par vous-même cette facette vitale de Chorowait, et que vous la jugiez sans idée préconçue.

— Et si cela m'avait coûté la vie ? demanda coléreusement Joenes.

— Vous n'avez à aucun moment couru le moindre danger, lui dit le professeur Chandler. La Bête n'attaque pas les personnes qui ont des liens avec l'Université.

— Il me semblait pourtant bien qu'elle essayait de me tuer, dit Joenes.

— Il vous *semblait* seulement, dit Manisfree. En fait elle essayait simplement de tuer Laka qui, en tant que Chorowaitienne, est une victime toute désignée pour la Bête. Vous auriez été un peu bousculé si la Bête avait arraché la fille de vos bras, mais c'est ce qui aurait pu vous arriver de pire. »

Joenes se sentit mortifié à la pensée que ce qui lui avait semblé être un danger terrible la nuit précédente se révélait maintenant ne pas être un danger du tout. Pour cacher son irritation il demanda :

« Quelle sorte de créature était-ce et à quelle espèce appartient-elle ? »

Geoffrard, des Classiques, s'éclaircit fortement la gorge et dit :

« La Bête que vous avez vue la nuit dernière est unique, et ne doit pas être confondue avec celle que le sire Pellinore pourchassa, ni avec les Bêtes de l'apocalypse. La Bête de Chorowait est plutôt apparentée à l'Opinicus, dont les anciens nous disent qu'il était partie chameau, partie dragon et partie lion, bien que nous ne sachions pas dans quelles proportions. Mais même cette parenté est superficielle. Comme je l'ai dit, notre Bête est unique.

— D'où est venue cette Bête ? » demanda Joenes. Les professeurs s'entre-regardèrent et pouffèrent sottement comme des écoliers embarrassés. Puis Blake, de la Physique, contrôla son hilarité et dit à Joenes : « La vérité est que nous avons donné nous-mêmes naissance à la Bête. Nous l'avons construite élément par élément et membre par membre, nous servant du laboratoire de Physique après les cours et durant les week-ends. Tous les départements de l'Université ont coopéré au projet et à la réalisation de la Bête, mais je dois particulièrement signaler la contribution des départements de la Chimie, de la Physique, des Mathématiques, de la Cybernétique, de la Médecine et de la Psychologie. Je mentionnerai également l'Anthropologie et les Classiques, qui inspirèrent le projet. Nous devons des remerciements spéciaux au professeur Elling des Arts appliqués qui a entièrement revêtu la Bête avec les matériaux plastiques les plus fiables. Je n'oublierai pas non plus miss Hua, notre assistante étudiante, qui, en corrigeant soigneusement nos notes, a permis que l'aventure ne se soldât pas par un échec. »

Les professeurs opinèrent joyeusement au speech de Blake. Joenes, qui avait éclairci un mystère pour découvrir une énigme, ne comprenait toujours rien.

« Voyons si je vous suis, dit Joenes. Vous avez *fabriqué* la Bête ; vous l'avez réalisée à partir d'idées et de matières inertes dans le laboratoire de Chimie. C'est bien cela ?

— Oui, c'est exactement ce que nous avons fait, dit Manisfree.

— Mais est-ce que l'administration de l'Université était au courant ? »

Dalton cligna de l'œil et dit :

« Vous savez ce qu'il en est avec ces gens, Joenes. Ils ont le dégoût inné de ce qui est nouveau, sauf s'il s'agit d'un gymnase. Aussi, naturellement, nous ne leur en avons pas parlé.

— Mais ils étaient quand même au courant, dit Manisfree, des Mathématiques. Outre notre propre temps et les détériorations entraînées au laboratoire de Chimie, nous avons dépensé douze millions quatre cent douze mille dollars et soixante-trois *cents* pour la fabrication d'éléments spéciaux. Hoggshhead, de la Comptabilité, enregistra soigneusement toutes les dépenses dans l'éventualité où on nous demanderait des comptes.

— D'où provenait l'argent ? demanda Joenes.

— Du gouvernement, bien sûr, dit Harris, des Sciences politiques. Moi et mon collègue Finfitter des Sciences économiques avons pris en charge le problème des affectations de fonds. Nous avons déjà mis assez d'argent de côté pour organiser un banquet de la victoire quand le projet Bête serait réalisé. Dommage que vous n'ayez pas été là, Joenes. »

Harris devança la question suivante de Joenes en ajoutant :

« Bien entendu, nous n'avons pas dit au gouvernement que nous fabriquions la Bête. Cela ne les aurait pas empêchés de nous accorder des fonds, mais les inévitables retards bureaucratiques auraient été exaspérants. Au lieu de cela, nous avons prétendu que nous travaillions sur un projet révolutionnaire dans l'intérêt de la défense nationale, la création d'une autoroute souterraine à huit voies de circulation destinée à relier les côtes est et ouest des États-Unis. Je n'ai peut-être pas besoin d'ajouter que le Congrès, qui a toujours été en faveur de la construction d'autoroutes, a voté immédiatement et avec enthousiasme les crédits nécessaires. »

Blake dit :

« Beaucoup d'entre nous sentaient qu'une telle autoroute serait éminemment pratique, et peut-être extrêmement nécessaire. Plus nous y réfléchissions, plus l'idée grandissait en nous. Mais la Bête eut la priorité. Et même avec les fonds du gouvernement à notre disposition, la tâche fut terriblement difficile.

— Vous rappelez-vous, demanda Ptolémée, les problèmes torturants que nous posa la programmation du cerveau électronique de la Bête ?

— Seigneur, oui ! gloussa Manisfree. Et ceux qui consistaient à lui intégrer un système de reproduction par parthénogénèse ?

— Cela nous a presque arrêtés, dit Dalton. Et imaginez le travail que nous ont demandé la coordination et la stabilisation des mouvements de la Bête. La pauvre chose tituba autour du laboratoire durant des semaines avant que nous ayons résolu ce problème.

— Elle a tué le vieux Duglaston de la Neurologie, dit tristement Ptolémée.

— Les accidents sont toujours possibles, dit Dalton. Je suis heureux que nous ayons pu faire croire à l'administration que Duglaston était parti en congé sabbatique⁴. »

Les professeurs semblaient avoir un millier d'anecdotes à raconter concernant la construction de la Bête. Mais Joenes interrompit avec impatience leurs réminiscences.

« Ce que je voudrais connaître, dit Joenes, c'est la *raison* pour laquelle vous avez créé la Bête. »

Les professeurs durent réfléchir longuement. De nombreuses années les séparaient des jours extatiques durant lesquels ils avaient découvert les raisons de l'existence de la Bête. Mais heureusement, ces raisons existaient toujours. Après une petite pause, Blake dit :

— La Bête était une nécessité, Joenes. Elle, ou quelque chose de similaire, était indispensable au succès de l'Utopie chorowaitienne, et par extension à l'accomplissement du futur que Chorowait représente. »

— Je vois, dit Joenes. Mais pourquoi ?

— En réalité, c'est terriblement simple », dit Blake. « Considérez une société comme Chorowait, ou n'importe quelle société, et demandez-vous ce qui peut causer sa dissolution. C'est une question difficile, qui en fait ne comporte pas de réponse. Mais nous ne pouvons pas nous satisfaire de cela. Les

⁴ *Sabbatical year* : Année de congé à laquelle ont droit, tous les sept ans, les professeurs d'université américains (N.d.T.).

hommes *vivent* en société : cela semble être dans leur nature. Partant de cette donnée nécessaire, nous désirions créer à Chorowait un modèle de société idéale. Toutes les sociétés étant actuellement en train de s'écrouler, nous désirions que la nôtre soit stable et aussi équitable que possible dans une charpente de loi démocratique acceptée. Nous voulions aussi que ce soit une société agréable et significative. Êtes-vous d'accord qu'il s'agit là d'idéaux estimables ?

— Certainement, dit Joenes. Mais la Bête...

— Oui, c'est ici que la Bête intervient. La Bête, voyez-vous, est la nécessité implicite sur laquelle Chorowait repose. »

Joenes eut l'air déconcerté, aussi Blake poursuivit-il :

« C'est en fait quelque chose de très simple, et qui peut être compris aisément. Mais vous devez d'abord accepter le besoin de stabilité et d'équité à l'intérieur d'une ossature de loi consentie, et aussi le besoin de donner un sens à l'existence. Ensuite, vous devez accepter le fait qu'aucune société ne peut être créée pour fonctionner sur de simples abstractions. Quand la vertu n'est pas récompensée ni le vice puni, les hommes cessent de croire et leur société s'écroule. Je vous accorde que les hommes ont besoin d'idéaux. Mais ils ne peuvent pas les maintenir dans le vide sans valeur du monde actuel. Avec horreur, les hommes découvrent combien les dieux sont loin, et comprennent que rien n'a guère d'importance.

— Nous vous concédons également, dit Manisfree, que la faute réside sans aucun doute dans l'individu lui-même. Bien qu'il soit un être pensant, il refuse de penser. Bien que possédant l'intelligence, il l'emploie rarement pour sa propre amélioration. Oui, Joenes, je pense que nous pouvons vous concéder tout cela. »

Joenes hocha la tête, étonné de toutes les concessions faites par les professeurs.

« Tout cela étant donné, dit Blake, nous concevons maintenant la nécessité absolue de la Bête. »

Blake fit demi-tour comme si tout avait été dit. Mais Dalton, plus zélé, enchaîna :

« La Bête, mon cher Joenes, n'est rien d'autre que la Nécessité personnifiée. Aujourd'hui que toutes les montagnes

ont été escaladées et tous les océans sondés, avec les planètes à notre portée et les étoiles beaucoup trop loin, avec les dieux disparus et l'État en pleine décomposition, que reste-t-il ? L'homme doit mesurer sa force à quelque chose ; nous lui avons procuré la Bête. L'homme ne sera plus jamais seul ; la Bête est à jamais aux aguets dans les environs. Plus jamais l'homme ne se retournera contre lui-même dans son désœuvrement ; il devra toujours être vigilant à cause de la Bête. »

Manisfree dit :

« La Bête donne à la société de Chorowait stabilité et cohésion. Si les gens ne travaillent pas ensemble, la Bête les tuera les uns après les autres. Ce n'est que grâce aux efforts de la population entière de Chorowait que la Bête est tenue raisonnablement en respect.

— Cela provoque un respect salutaire de la religion, dit Dalton. On a besoin de la religion quand la Bête rôde dans les parages.

— Elle empêche le contentement de soi-même, dit Blake. Personne ne peut être satisfait de soi-même en face de la Bête.

— Grâce à la Bête, dit Manisfree, la communauté de Chorowait est heureuse, orientée vers la vie de famille, proche de la terre et continuellement consciente de la nécessité de la vertu. »

Joenes demanda :

« Qu'est-ce qui empêche la Bête de détruire la communauté tout entière ?

— Sa programmation, dit Dalton.

— Je vous demande pardon ?

— La Bête a été programmée, ainsi qu'il a été dit. Certaines informations et réponses ont été introduites dans son cerveau artificiel. Il est inutile de préciser que nous avons pris toutes précautions utiles à ce sujet.

— Vous avez appris à la Bête à ne pas tuer les professeurs d'université ? dit Joenes.

— Eh bien, oui, répondit Dalton. À vous dire le vrai, nous ne sommes pas très fiers de cela. Mais nous pensions que nous pourrions être nécessaires pendant un certain temps.

— Comment la Bête est-elle programmée ? demanda Joenes.

— On lui a appris à détruire tout dirigeant ou groupe de dirigeants de Chorowait ; ensuite, les êtres vicieux ; enfin, n'importe quel Chorowaitien. À cause de cela, tout dirigeant doit protéger de la Bête à la fois lui-même et son peuple. Cela en soi est tout à fait suffisant pour lui éviter des tentations. Mais le dirigeant peut aussi coopérer avec le clergé, sans l'aide de qui il est impuissant. Ceci constitue un obstacle à ses pouvoirs.

— Comment le clergé peut-il l'aider ? demanda Joenes.

— Vous avez vu vous-même le clergé en action, dit Hanley. Lui et ses assistants utilisent certaines substances qui sont récoltées pour eux par toute la population de Chorowait. Ces substances, en mélange approprié, font rebrousser chemin à la Bête, car elle est programmée pour reconnaître ce mélange et y répondre.

— Pourquoi le dirigeant ne peut-il simplement prendre le mélange, neutraliser lui-même la Bête et diriger sans le clergé ? demanda Joenes.

— Nous avons pris grand soin de maintenir la séparation entre l'Église et l'État, dit Harris. Ce n'est pas une simple combinaison, voyez-vous, qui sert chaque fois que la Bête apparaît. Au lieu de cela, un grand nombre de formules doivent être calculées chaque jour, en utilisant les cycles lunaire et stellaire, et en introduisant des variables telles que la température, l'hygrométrie, la vitesse du vent, etc.

— Ces calculs doivent donner beaucoup de travail aux prêtres, dit Joenes.

— Bien sûr, dit Hanley. Ils sont si occupés qu'ils disposent de très peu de temps pour interférer dans les affaires de l'État. Comme protection finale contre la possibilité de la naissance d'un clergé riche, suffisant et arrogant, nous avons programmé dans la Bête un facteur de hasard périodique. Contre cela rien n'est efficace, et la Bête tuera le sorcier et non un autre. De cette manière, le sorcier court le même danger que le dirigeant.

— Mais étant donné ces circonstances, dit Joenes, qui pourrait désirer devenir sorcier ou dirigeant ?

— Ce sont des situations privilégiées, dit Manisfree. Et comme vous l'avez vu, le plus humble des habitants du village court aussi le risque d'être tué par la Bête. Dans ces conditions,

les hommes qui possèdent des capacités accepteront toujours le plus grand risque de manière à exercer le pouvoir, combattre la Bête et bénéficier des plus grands privilèges.

— Vous pouvez voir comment tout cela s’interpénètre, dit Blake. Ensemble, le dirigeant et le sorcier ne maintiennent leur position que grâce à l’appui du peuple. Un dirigeant impopulaire n’aurait personne pour l’aider contre la Bête et serait rapidement tué. Un sorcier impopulaire ne recevrait pas les substances vitales dont il a besoin pour tenir la Bête en échec, substances qui doivent être récoltées par tout le peuple. Ainsi, à la fois le dirigeant et le sorcier détiennent le pouvoir grâce au consentement et à l’approbation du peuple, et la Bête garantit une démocratie authentique.

— Il y a quelques aperçus indirects intéressants dans tout ceci, dit Hanley, de l’Anthropologie. Je crois que c’est la première fois dans l’Histoire que le domaine entier des produits ouvrés magiques est objectivement nécessaire à l’existence. Et c’est probablement la première fois qu’il existe sur Terre une créature qui participe si étroitement du surnaturel.

— Étant donné les dangers, dit Joenes, je ne vois pas pourquoi vos volontaires demeurent sur la montagne de Chorowait.

— Ils y restent parce que la communauté est bonne et a un but, dit Blake, et parce que ses membres peuvent combattre un ennemi palpable au lieu d’un fou invisible qui agit par perversité et tue par ennui.

— Quelques-uns de nos volontaires ont eu leurs doutes, dit Dalton. Ils n’étaient pas sûrs de tenir le coup, bien que nous les ayons convaincus de la justesse de la chose. Pour ceux qui demeureraient dans l’incertitude, le Dr Broign de la Psychologie imagina une opération simple sur les lobes frontaux du cerveau. Cette opération ne leur cause préjudice en aucune manière et ne détruit pas l’intelligence et l’initiative comme les terribles lobotomies du passé. Cela efface simplement toute connaissance d’un monde autre que celui de Chorowait. Après cela, ils n’avaient pas d’autre endroit où aller.

— Cela était-il moral ? demanda Joenes.

— Ils étaient volontaires, dit Hanley. Tout ce que nous leur avons pris, ç’a été un peu de connaissance sans valeur.

— Il nous a été désagréable de faire cela, dit Blake. Mais la période de défrichement de toute société est souvent marquée par des problèmes inhabituels. Heureusement, notre période de défrichement touche presque à sa fin.

— Elle cessera, dit Manisfree, quand la Bête commencera à se reproduire.

— Voyez-vous, dit Ptolémée, nous avons eu des difficultés considérables lorsque nous avons voulu rendre la Bête parthénogénétique. Mais maintenant qu’elle est capable de s’auto-fertiliser, ses portées indestructibles essaïmeront rapidement vers les communautés voisines. La progéniture ne sera pas programmée pour demeurer dans les confins des Montagnes de Chorowait, comme l’est la Bête originelle. Au contraire, chaque descendant cherchera et terrorisera sa propre communauté.

— Mais ces communautés seront impuissantes contre eux, dit Joenes.

— Pas longtemps. Elles rendront visite à leurs voisins de Chorowait pour prendre conseil, et apprendront les formules qui leur permettront de contrôler leur propre Bête. C’est ainsi que naîtront les communautés du futur, qui se répandront sur toute la Terre.

— Mais nous n’avons pas l’intention de laisser les choses aller aussi simplement que cela, dit Dalton avec excitation. La Bête est la perfection même, mais ni elle ni sa progéniture ne sont complètement à l’abri de l’ingéniosité destructrice de l’homme. C’est pour cette raison que nous avons obtenu du gouvernement des crédits supplémentaires, qui nous permettent d’étudier d’autres réalisations.

— Nous remplirons le ciel de vampires mécaniques ! dit Ptolémée.

— Des zombies adroitement articulés sillonneront la Terre ! dit Dalton.

— Des monstres fantastiques nageront dans les océans ! dit Manisfree.

— L’humanité vivra au milieu des fabuleuses créations qu’elle a toujours ardemment désirées, dit Hanley. Le griffon, la licorne, le monoceros, le martikora, l’hippogriffe, tous ceux-là et bien d’autres vivront. La superstition et la peur remplaceront la superficialité et l’ennui ; et il faudra du courage aussi pour faire face aux djinns. Il y aura du bonheur quand la licorne posera sa grande tête sur les genoux d’une vierge, et de la joie quand le petit Peuple récompensera un homme vertueux avec un sac d’or ! L’homme cupide sera infailliblement puni par les coréophages, et l’être luxurieux courra le risque de rencontrer l’aphrodite Pandemos incarnée. L’homme ne sera plus seul dans l’univers : il vivra avec des créatures aussi merveilleuses que lui-même. Et il vivra en accord avec les seules règles que sa nature acceptera – les règles qui viendront d’un surnaturel rendu manifeste sur la Terre ! »

Joenes regarda les professeurs, et leurs visages éclatants de bonheur. Voyant cela, Joenes s’abstint de demander si le reste du monde désirait ce règne du fabuleux, et s’il ne voulait pas au moins être consulté sur ce sujet. Il n’exprima pas non plus sa propre impression, selon laquelle ce règne du fabuleux ne serait rien de plus qu’un règne de machines créées par l’homme pour agir en tant que produits de l’imagination de l’homme ; au lieu d’être divines et infaillibles, les machines seraient seulement mortelles, enclines à l’erreur, absurdement destructrices, extrêmement irritantes, et condamnées à la destruction dès que les hommes auraient inventé des machines pour le faire.

Mais ce ne fut pas simplement un respect pour les sentiments de ses collègues qui empêcha Joenes d’exprimer cela et d’autres choses. Il craignait aussi que de tels hommes enthousiastes pussent le tuer s’il montrait un réel esprit de dissidence. Pour ces raisons il garda le silence, et sur le long chemin du retour vers l’université il médita sur les difficultés de l’existence de l’homme.

Quand ils atteignirent l’université, Joenes décida de changer de vie dès que cela lui serait possible.

X

COMMENT JOENES ENTRA AU GOUVERNEMENT

Récit du conteur Ma'aoa, des Samoa

L'occasion de quitter l'Université se présenta la semaine suivante, quand un recruteur du Gouvernement visita le campus. Le nom de cet homme était Ollin, et il portait le titre de sous-secrétaire au service du personnel. C'était un petit homme âgé d'une cinquantaine d'années, avec des cheveux blancs coupés courts, une tête de bouledogue et une face au teint vermeil. Il donnait une impression de dynamisme et d'efficacité qui frappa beaucoup Joenes.

Le sous-secrétaire Ollin tint un bref discours au corps professoral : « Beaucoup d'entre vous me connaissent, aussi ne perdrai-je pas de temps en paroles inutiles. Je vous rappellerai simplement que le Gouvernement a besoin d'hommes dévoués et pleins de talent pour ses différents services et bureaux. Mon travail consiste à découvrir ces hommes. Ceux qui sont intéressés peuvent venir me trouver dans la salle 222 du Vieux Scaramouche, que le doyen Fols a aimablement mise à ma disposition. »

Joenes s'y rendit, et le sous-secrétaire Ollin l'accueillit chaleureusement.

« Prenez un siège, dit Ollin. Cigarette ? Un verre ? Heureux de voir quelqu'un se présenter. Je pensais que vous autres les grosses têtes de St. Stephen's Wood aviez vos propres plans pour sauver le monde. Quelque sorte de monstre mécanique, n'est-ce pas ? »

Joenes s'étonna que Ollin fût au courant de l'expérience de Chorowait.

« Nous ouvrons l'œil, dit Ollin. Nous avons été abusés tout d'abord parce que nous pensions qu'il s'agissait de quelque trucage pour film d'épouvante. Mais maintenant nous savons, et nous avons des hommes du F.B.I. sur l'affaire. Travaillant sous un déguisement, ils représentent maintenant le tiers du groupe de Chorowait. Nous agirons dès que nous aurons réuni suffisamment de preuves.

— Il se peut que la Bête mécanique se reproduise avant longtemps, dit Joenes.

— Cela nous apportera une preuve supplémentaire, dit Ollin. Mais laissons cela et tournons notre attention vers vous. Je comprends que vous êtes intéressé par le service du Gouvernement ?

— Oui. Mon nom est Joenes, et je...

— Je sais tout cela », dit Ollin. Il ouvrit un grand porte-documents et y prit un carnet. « Voyons, dit-il en tournant les pages. Joenes. Arrêté à San Francisco pour avoir tenu un discours prétendument subversif. Traduit devant un comité du Congrès et considéré comme un témoin non coopératif et irrespectueux, particulièrement en ce qui concerne son association avec Arnold et Ronald Black, les jumeaux espions de l'Octogone. Jugé par un Oracle et condamné à dix ans de détention avec sursis. A passé quelque temps à l'asile Hollis pour fous criminels, puis a trouvé un emploi à cette Université. Durant son séjour ici, a rencontré chaque jour les fondateurs de la communauté de Chorowait. »

Ollin referma son carnet et demanda :

« Est-ce correct ?

— Plus ou moins », dit Joenes, qui sentait l'impossibilité de discuter ou de s'expliquer.

« Je suppose que mon dossier me rend impropre à servir le Gouvernement. »

Ollin éclata d'un rire tonitruant. Puis au bout d'un moment, s'essuyant les yeux, il dit :

« Joenes, l'environnement doit vous avoir un peu ramolli le cerveau. Il n'y a rien de si terrible dans votre dossier. Votre discours de San Francisco n'est que supposé, pas prouvé. Votre manque de respect envers le Congrès démontre un vif sens de la

responsabilité personnelle, semblable à celui de nos plus grands présidents. Il y a une loyauté naturelle dans votre refus de parler d'Arnold et de Ronald Black même pour vous sauver vous-même. Votre rejet du communisme est évident ; le F.B.I. déclare que depuis l'unique épisode – imputable à votre naïveté et à de mauvais conseils – avec les frères Black, vous avez fermement et définitivement tourné le dos aux agents de la révolution internationale. Il n'y a rien de honteux dans le fait que vous ayez séjourné dans une maison de fous ; si vous étudiez les statistiques, vous constateriez que nous avons presque tous besoin de soins psychiatriques à un moment ou à un autre. Et votre association avec Chorowait ne présente rien d'alarmant. L'idéalisme ne peut pas toujours être canalisé dans le sens où le Gouvernement désirerait qu'il le soit. Bien que nous envisagions de faire disparaître Chorowait, nous devons approuver le plan noble bien qu'irréalisable qu'il renferme. Nous, au Gouvernement, nous ne sommes pas hypocrites, Joenes. Nous savons que nul d'entre nous n'est absolument pur, et que chaque homme s'est rendu coupable de quelque petite chose dont il n'est pas particulièrement fier. Jugé de cette manière, vous ne vous êtes en réalité rendu coupable de rien du tout. »

Joenes exprima sa gratitude envers l'attitude du Gouvernement.

« L'homme que vous devez réellement remercier, dit Ollin, est Sean Feinstein. En sa qualité d'Assistant particulier de l'assistant du Président, il vous a chaudement recommandé. Nous avons très soigneusement étudié votre cas, et nous avons décidé que vous étiez la sorte d'homme que nous désirons au Gouvernement.

— Le suis-je vraiment ? demanda Joenes.

— Sans le moindre doute. Nous, politiciens, nous sommes des réalistes. Nous avons conscience des myriades de problèmes qui nous assaillent de nos jours. Pour les résoudre, nous avons besoin des penseurs les plus audacieux, les plus indépendants, les plus courageux que nous puissions trouver. C'est ce qu'il y a de meilleur qu'il nous faut, et aucune considération secondaire

ne peut nous arrêter. Nous avons besoin d'hommes tels que *vous*, Joenes. Voulez-vous entrer au service du Gouvernement ?

— Oui ! s'écria Joenes, enflammé d'enthousiasme. Et j'essaierai de me montrer digne de la confiance que vous-même et Sean Feinstein avez mise en moi !

— Je savais que vous diriez cela, Joenes, dit Ollin d'une voix enrouée. Ils le font tous. Je vous remercie du fond du cœur. Signez ici, et là. »

Ollin présenta à Joenes un contrat gouvernemental type, et Joenes signa. Le sous-secrétaire mit le document dans sa serviette et secoua chaleureusement la main de Joenes.

« Vous êtes dès cet instant au service du Gouvernement. Merci. Que Dieu vous garde, et rappelez-vous que nous comptons tous sur vous. »

Ollin marcha alors vers la porte, mais Joenes le rappela :

« Attendez ! Quelle est ma tâche et où dois-je l'accomplir ?

— On vous le notifiera, dit Ollin.

— Qui ? Et quand ?

— Je suis un simple recruteur, dit Ollin. Ce qui arrive aux gens que je recrute est complètement hors de ma compétence. Mais ne vous tracassez pas, votre mission est réglée comme un mouvement d'horlogerie. N'oubliez pas que nous comptons sur vous. Maintenant je vous demanderai de m'excuser, car j'ai un discours à prononcer à Radcliffe. »

Le sous-secrétaire Ollin sortit. Joenes était très excité par les possibilités qui s'offraient à lui, mais il était un peu sceptique quant à la rapidité avec laquelle le gouvernement agirait.

Le lendemain matin, toutefois, il reçut une lettre officielle apportée par messenger spécial. On lui ordonnait de se présenter salle 432, Aile Est, Portico Building, Washington D.C., et ce dans les plus brefs délais. Le signataire de la lettre n'était autre que John Mudge, l'assistant particulier du chef des services de Coordination.

Joenes prit immédiatement congé de ses collègues, contempla pour la dernière fois les pelouses vertes et les allées de béton de l'Université, et sauta dans le premier avion en partance pour Washington.

Ce fut un moment émouvant pour Joenes que celui de son arrivée dans la capitale. Il parcourut les rues de marbre rose en direction de Portico Building, longeant au passage la Maison Blanche, siège du pouvoir impérial américain. À sa gauche s'étalait l'immense complexe de l'Octogone, construction qui avait remplacé le Pentagone devenu trop petit. Au-delà se dressaient les bâtiments du Congrès.

Ces constructions étaient particulièrement émouvantes pour Joenes. Pour lui, elles étaient la matérialisation du romanesque de l'Histoire. La gloire de la vieille Washington, capitale de la Confédération hellénique avant la Désastreuse Guerre civile, flottait devant ses yeux. C'était comme s'il assistait au débat historique entre Périclès, représentant de la corporation des tailleurs de marbre, et Thémistocle, le bouillant commandant de sous-marin. Il pensait à Cléon, venu là depuis sa maison du New Hampshire Arcadien, et apportant ses idées concises sur la poursuite de la guerre. Le philosophe Alcibiade avait vécu ici un certain temps, représentant sa ville natale de la Louisiane. Xénophon s'était tenu sur ces marches, et avait été ovationné pour avoir conduit ses dix mille hommes depuis les rives du Yalu jusqu'au Sanctuaire de Pusan.

Les souvenirs se bousculaient vite et fort. Ici, Thucydide avait écrit son histoire définitive de la tragique guerre entre les États. Hippocrate, le Médecin général Hellène, avait vaincu ici la fièvre jaune ; et fidèle au serment qu'il avait prêté, il n'en avait jamais parlé. Et c'est ici que Lycurgue et Solon, les premiers juges de la Cour suprême, avaient eu leurs fameux débats sur la nature de la justice.

Ces hommes célèbres semblaient se presser autour de lui pendant qu'il longeait les interminables boulevards de Washington. Pensant à eux, Joenes résolut de faire le maximum, et de se montrer digne de ses ancêtres.

Dans cet état d'esprit extatique, Joenes atteignit la salle 432 de l'Aile Est de Portico Building. John Mudge, l'assistant particulier, vint presque aussitôt l'accueillir. Mudge était bienveillant et affable, et décontracté en dépit de ses énormes responsabilités. Joenes apprit que Mudge prenait toutes les décisions politiques au Bureau des Services de Coordination,

depuis que son chef hiérarchique passait ses jours et ses nuits à rédiger des requêtes inutiles en vue de sa mutation à l'Armée.

« Eh bien, Joenes, dit Mudge, vous nous avez été affecté, et nous sommes très heureux de vous avoir avec nous. Je pense que je dois vous expliquer immédiatement le rôle de ce bureau. Nous agissons en tant qu'agence interservices, créée afin d'éviter la reduplication de l'effort entre les forces semi-autonomes des militaires. À part cela, nous servons aussi d'agence de contre-espionnage et d'information pour tous les services, et de planificateurs de la politique gouvernementale dans les domaines de la guerre militaire, psychologique et économique.

— Ça fait beaucoup de choses, dit Joenes.

— Beaucoup trop, répondit Mudge. Pourtant, notre travail est absolument nécessaire. Prenons notre première tâche, la coordination entre les services. Pas plus tard que l'année dernière, avant que ce bureau soit créé, des unités de notre Armée se sont battues durant trois jours dans la jungle profonde de la Thaïlande du Nord. Imaginez leur désespoir quand, la fumée des combats s'étant dissipée, elles ont découvert qu'elles avaient attaqué un bataillon retranché de nos Marines ! Imaginez l'effet sur le moral du soldat ! Avec nos obligations d'assistance militaire étirées presque à se rompre sur toute la surface du globe, et disposées d'une manière si embrouillée, nous devons être de plus en plus vigilants afin que des incidents de cette sorte ne se reproduisent plus. »

Joenes signifia son accord d'un hochement de tête. Mudge poursuivit en expliquant la nécessité de leurs autres tâches.

« Prenez le contre-espionnage, par exemple, dit Mudge. À une certaine époque, c'était le domaine réservé de la C.I.A. Mais aujourd'hui la C.I.A. refuse de communiquer ses informations, nous réclamant au contraire des effectifs supplémentaires afin de résoudre ses nombreux problèmes.

— C'est déplorable, dit Joenes.

— Et naturellement, c'est la même chose à un degré supérieur pour les services de renseignements de l'Armée, de la Marine, de l'Aviation, du Corps des Marines, du Corps spatial et de tous les autres. Le patriotisme des hommes de ces services ne

peut être mis en doute ; mais chacun, ayant reçu les moyens de mener une guerre indépendante, considère que son service est le seul à avoir une position qui lui permette de juger le danger et de mener le conflit à son terme. Cet état de choses rend toute information sur l'ennemi contradictoire et suspecte. Et ceci par voie de conséquence paralyse le Gouvernement car il ne possède aucune information digne de confiance à partir de laquelle organiser une politique.

— Je ne pensais pas que le problème était si sérieux, dit Joenes.

— Il est grave, insoluble, répliqua Mudge. À mon sens, la faute réside dans la dimension de l'organisation gouvernementale, qui s'est enflée démesurément. Un mien ami savant m'a dit une fois qu'un organisme qui prend des dimensions dépassant sa taille naturelle tend à éclater en ses composants, pour finalement recommencer le processus. Nous sommes devenus trop gigantesques, et la fragmentation s'est produite. Pourtant notre croissance était une conséquence naturelle des temps, et nous ne pouvons pas permettre que d'autres ruptures se produisent. La guerre froide nous menace toujours, et il nous faut rapiécer et raccommoder nos services pour qu'ils présentent un semblant d'ordre et de coopération. Nous, à la Coordination, devons découvrir la vérité en ce qui concerne l'ennemi, présenter cette vérité au Gouvernement comme une politique, et persuader les services d'agir suivant cette politique. Nous devons persévérer jusqu'à ce que le danger extérieur soit écarté, puis espérer réduire le volume de notre bureaucratie avant que les forces du chaos fassent le travail à notre place.

— Je crois que je comprends, dit Joenes. Et je suis entièrement d'accord.

— Je savais que vous le seriez, répondit Mudge. Je le sais depuis que j'ai compulsé votre dossier pour la première fois et demandé votre affectation ici. J'ai dit moi-même que vous seriez un coordonnateur naturel, et en dépit de nombreuses difficultés je vous ai blanchi pour le service du Gouvernement.

— Mais je pensais que c'était l'œuvre de Sean Feinstein », dit Joenes.

Mudge sourit.

« Sean n'est guère plus qu'un figurant qui signe les papiers que nous plaçons devant lui. Il est aussi un grand patriote, qui s'est porté volontaire pour le rôle secret mais nécessaire de bouc émissaire du Gouvernement. Au nom de Sean nous prenons les décisions douteuses, impopulaires ou contestables. Quand cela tourne bien, les chefs en récoltent tout le crédit. Quand ça tourne mal, Sean récolte le blâme. De cette manière, l'utilité des chefs n'est pas mise en question.

— Cela doit être très pénible pour Sean, dit Joenes.

— Bien sûr. Mais peut-être Sean ne serait-il pas heureux si les choses étaient trop faciles pour lui. C'est du moins ce que pense un psychologue de mes amis. Un autre psychologue de ma connaissance, d'une tournure d'esprit plus mystique, croit que Sean Feinstein remplit une fonction historique obligatoire, qu'il est destiné à être une source d'énergie pour les hommes et les événements, une figure cruciale de l'Histoire, et une force vitale dans l'éclairement du peuple ; et que pour ces raisons il est détesté et injurié par le peuple qu'il sert. Mais où que soit la vérité, j'estime que Sean est un personnage extrêmement nécessaire.

— J'aimerais le rencontrer et lui serrer la main, dit Joenes.

— Ce n'est pas possible pour l'instant, dit Mudge. Sean passe en ce moment une période de réclusion solitaire, au pain et à l'eau. On l'a reconnu coupable du vol de vingt-quatre obusiers et de cent quatre-vingt-sept grenades atomiques appartenant à l'Armée américaine.

— Les a-t-il vraiment volés ? demanda Joenes.

— Oui, mais à notre demande. Nous nous sommes servis de ce matériel pour armer un détachement du corps des Sapeurs qui a réussi, grâce à cet équipement, à gagner la bataille de Rosy Gulch en Bolivie du Sud-Est. Je dois ajouter que le corps des Sapeurs réclamait en vain ces armes depuis longtemps.

— Je suis désolé pour Sean, dit Joenes. À quoi l'a-t-on condamné ?

— À mort, dit Mudge. Mais il sera gracié. Il l'est toujours. Sean est trop important pour ne pas être gracié. »

Mudge demeura pensif durant un moment, puis il regarda à nouveau Joenes.

« Votre travail particulier, dit-il, sera de la plus haute importance. Nous vous enverrons en Russie en tournée d'inspection et d'analyse. De telles inspections ont eu lieu dans le passé, naturellement. Mais elles étaient faites soit par le biais d'un service, auquel cas elles étaient sans valeur, soit du point de vue de la Coordination, et alors elles étaient marquées Top Secret et classées sans avoir été lues dans la salle Top Secret de Fort Knox. J'ai l'assurance de mes chefs, et je vous donne la mienne, qu'aucun sort semblable n'arrivera à votre rapport. Il sera lu et exploité. Nous sommes déterminés à imposer la Coordination, et tout ce que vous pourrez dire sur l'ennemi sera accepté et utilisé. Maintenant, Joenes, vous allez recevoir une carte d'identité officielle, puis vous participerez à un briefing, et enfin vous recevrez vos ordres. »

Mudge conduisit Joenes à la division Sécurité, où un colonel chargé de la Phrénologie tâta son crâne à la recherche de bosses suspectes. Ensuite Joenes subit toutes sortes de tracasseries de la part des astrologues, cartomanciens, lecteurs de feuilles de thé, physiognomonistes, psychologues, casuistes et ordinateurs du Gouvernement. En fin d'analyse il fut déclaré loyal, sain, responsable, digne de confiance, respectueux et, par-dessus tout, chanceux. En conséquence de quoi il fut admis définitivement et autorisé à prendre connaissance des documents classés.

Nous ne possédons qu'une liste fragmentaire des papiers que Joenes lut dans la salle des Secrets aux murs de fer peints en gris, avec deux gardes armés debout près de lui, gardes à qui on avait bandé les yeux afin qu'ils ne regardent pas par inadvertance, les précieux documents. Mais nous savons que Joenes lut :

— *Les Documents de Yalta*, qui parlaient de la rencontre historique entre le président Roosevelt, le tsar Nicolas II et l'empereur Ming. Joenes apprit à quel point la politique de son temps était affectée par les décisions capitales qui avaient été

prises à Yalta ; il apprit également qu'une violente opposition avait été exprimée par Don Winslow, le commandant suprême naval.

Il lut ensuite :

— *J'étais une épouse de guerre mâle*, un exposé dévastateur sur les mœurs contre nature en usage dans les forces armées ;

— *Annie, la petite orpheline, contre le loup-garou*, un manuel d'espionnage rédigé par l'une des plus grandes espionnes qui aient jamais existé ;

— *Tarzan et la Cité noire*, une relation extraordinaire d'activités de commando dans l'Est africain sous domination russe ;

— *Les Catitos* (auteur inconnu), un exposé codé sur les théories monétaires et raciales de l'ennemi ;

— *Buck Rogers sur Mungo*, un documentaire sur les derniers exploits du Corps spatial, illustré ;

— *Premiers principes*, par Spencer ; *Les Apocryphes*, ouvrage anonyme ; *La République*, de Platon ; *Maleus Malificarum*, une œuvre collective de Torquemada, de l'évêque Berkeley et de Harpo Marx. Ces quatre derniers ouvrages étaient l'âme et le fer de lance de la doctrine communiste, et nous pouvons être sûrs que Joenes les lut avec grand profit.

Naturellement, il lut aussi *le Baladin du monde occidental*⁵ d'Emmanuel Kant, qui constitue la réfutation définitive des travaux communistes susmentionnés.

Tous ces documents sont malheureusement perdus pour nous, et ceci est dû au fait qu'ils ont été écrits sur du papier au lieu d'être appris par cœur. Nous donnerions beaucoup pour connaître la substance de ces travaux qui dirigeaient la brillante et excentrique politique du temps. Et nous ne pouvons que nous demander si Joenes lut les quelques classiques du vingtième siècle qui sont parvenus jusqu'à nous. Lut-il attentivement

⁵ Dans ce trouble bouillon de culture, on aura peut-être reconnu au passage des héros de bande dessinée (Little Orphan Annie ; Buck Rogers ; Mungo, planète de Flash Gordon) ; la comédie de Howard Hawks *Allez coucher ailleurs* (*I was a male war bride*) ; Ezra Pound, dont les théories sur l'usure sont connues, et la pièce de J.M. Synge, *The playboy of the western world*. (N.d.T.)

l'émouvant *Boots*, fondu dans le bronze ? Lut-il le *Guide pratique immobilier*, cette œuvre monumentale qui, presque à elle seule, dirigeait la morale du vingtième siècle ? Joenes rencontra-t-il jamais le vénérable Robinson Crusoé, son contemporain et le plus grand poète de tous les temps ? S'entretint-il avec l'un ou l'autre des membres de la famille suisse Robinson, dont les sculptures figurent dans nombre de nos musées ?

Hélas, Joenes ne fit jamais allusion à ces choses culturelles. Ses récits mettent l'accent sur des matières beaucoup plus essentielles à cette époque troublée.

Ce fut ainsi que Joenes, après avoir lu sans interruption pendant trois jours et trois nuits, se leva et quitta la grise salle des Secrets, ses murs de fer et ses gardes aveugles. Il connaissait maintenant la situation exacte de la nation et du monde. Avec de grandes espérances et de terribles pressentiments, il ouvrit l'enveloppe renfermant ses ordres.

Ces ordres lui enjoignaient de se rendre à l'Octogone, salle 18891, 12^e étage, 6^e niveau, aile 63, sous-section AJB2. Avec les ordres se trouvait un plan destiné à l'aider à trouver son chemin à l'intérieur de la massive structure. Quand il atteindrait la salle 18891, un officiel de haut rang connu seulement sous le nom de Mr. M. lui donnerait ses instructions finales et arrangerait son départ pour la Russie par avion spécial.

Le cœur de Joenes se remplit de joie quand il lut ces ordres, car au moins il avait une chance de jouer sa partie dans de grandes affaires. Il sortit et se précipita vers l'Octogone.

Mais la tâche n'allait pas lui être rendue facile...

XI

LES AVENTURES DE JOENES DANS L'OCTOGONE

Les aventures dans l'Octogone et les quatre récits qui les composent sont racontés par Maubingi, de Tahiti

Tout feu, tout flamme, Joenes pénétra dans l'Octogone. Il regarda autour de lui durant un moment, n'ayant jamais imaginé qu'une construction si énorme et si majestueuse pût exister. Puis, revenant à lui, il avança vivement le long de grands corridors, traversa de vastes halls, escalada des volées de marches, longea des couloirs transversaux et arpenta d'autres corridors.

Quand son premier flot d'enthousiasme se fut tari, il put voir que le plan qu'il avait entre les mains était irrémédiablement inutilisable, car ses indications variées ne correspondaient aucunement à ce qu'il pouvait voir autour de lui. Cela semblait être, en fait, le plan d'un autre bâtiment. Joenes se trouvait maintenant au plus profond de l'Octogone, incertain du chemin qu'il avait devant lui et doutant de sa capacité à revenir sur ses pas. En conséquence, il mit le plan dans sa poche et décida de demander conseil à la première personne qu'il rencontrerait.

Il aperçut bientôt un homme qui avançait le long du corridor. Cet homme portait l'uniforme de colonel du département de Cartographie, et son apparence était bienveillante et distinguée.

Joenes arrêta le colonel, expliquant qu'il s'était perdu et que son plan ne lui était d'aucune utilité.

Le colonel jeta un coup d'œil à la carte de Joenes et dit :

« Oh, c'est parfaitement normal. Ce plan appartient à notre série A 443-321 B, et mon bureau ne l'a mis en circulation que la semaine dernière.

— Mais il ne m'explique rien du tout, dit Joenes.

— Vous avez sacrément raison, dit le colonel avec fierté. Avez-vous la moindre idée de l'importance de ce bâtiment ? Savez-vous que tous les organismes gouvernementaux du niveau le plus élevé, y compris les plus secrets, sont logés ici ?

— Je sais que le bâtiment est très important, dit Joenes, mais...

— Alors vous comprendrez, coupa le colonel, la position dans laquelle nous nous trouverions si nos ennemis connaissaient vraiment le bâtiment et ses services. Des espions s'infiltreraient dans ces couloirs. Déguisés en soldats et en membres du Congrès, ils auraient accès à nos informations les plus vitales. Aucune mesure de sécurité ne pourrait s'opposer à un espion rusé et déterminé armé de pareilles informations. Nous serions perdus, mon cher monsieur, absolument perdus. Mais un plan comme celui-ci, qui est très déconcertant pour un espion, est une de nos plus importantes sauvegardes.

— Je suppose que oui », dit poliment Joenes.

Le colonel de la Cartographie effleura amoureusement du doigt le plan de Joenes et dit :

« Vous n'avez pas idée des difficultés que représente la réalisation d'une telle carte.

— Vraiment ? dit Joenes. J'aurais pensé qu'il était tout à fait simple de réaliser le plan d'un endroit imaginaire.

— Le profane pense toujours cela. Seul un collègue cartographe, ou un espion, peut apprécier nos problèmes. Réaliser une carte qui ne dit rien et pourtant semble vraie, et qui donne même à un expert un sentiment de vraisemblance — cela, mon ami, demande un art du plus haut niveau !

— J'en suis sûr, dit Joenes. Mais dans quel but en définitive réaliser une fausse carte ?

— À cause de la sécurité, dit le colonel. Mais pour comprendre cela, vous devez savoir quel est le cheminement de la pensée d'un espion quand il voit un plan tel que celui-ci ; alors vous verrez comment le plan frappe directement le point le plus faible de l'espion, le rendant plus inefficace que s'il ne disposait d'aucune carte. Et pour cela, vous devez saisir la mentalité d'un espion. »

Joenes admit qu'il était confondu par cette explication. Mais le colonel répéta qu'il s'agissait simplement de comprendre la nature de l'espion. Et pour illustrer cette nature, il raconta alors à Joenes une histoire à propos d'un espion, et quel était son comportement quand il était en possession du plan.

L'HISTOIRE DE L'ESPION

L'espion (dit le colonel) avait vaincu tous les obstacles précédents. Armé du précieux plan, il avait pénétré au plus profond du bâtiment. Maintenant il essayait d'utiliser le plan, et voyait d'un simple regard qu'il ne représentait pas la chose qu'il cherchait. Mais il voyait en même temps que le plan était merveilleusement dressé et qu'il avait été imprimé sur un coûteux papier gouvernemental et était authentifié au moyen d'un timbre officiel. C'était un plan clair, facilement déchiffrable, un triomphe de l'intelligence du cartographe. L'espion allait-il le jeter et tenter de dessiner les complexités déconcertantes qui l'entouraient sur une page arrachée à un carnet, à l'aide d'un stylo à bille qui ne marchait pas très bien ? Assurément pas. Bien que ce soit peut-être là la condition du succès final, notre espion n'est qu'un homme. Il ne veut pas mesurer ses faibles capacités de visualisation, d'abstraction, de généralisation et de dessin à celles d'experts en la matière. Il lui faudrait le plus grand courage et une immense confiance en lui pour jeter ce plan magnifique et n'utiliser que ses sens pour se guider. S'il possédait les qualités nécessaires pour agir ainsi, il ne serait pas un vulgaire espion ; il serait devenu un meneur d'hommes, ou peut-être un grand artiste ou un grand savant. Mais il n'est rien de cela ; il est un espion, ce qui veut dire un homme qui a choisi d'étudier les choses plutôt que de les faire, et de découvrir ce que les autres savent plutôt que chercher ce qu'il sait. Nécessairement, il admet l'existence de vérités extérieures à lui-même, car aucun vrai espion ne peut croire que son travail de toute une vie consiste à découvrir des mensonges frivoles.

Tout ceci est très important quand nous considérons la personnalité de chaque espion, et spécialement celle de l'espion qui a volé un plan gouvernemental et pénétré au plus profond de ce bâtiment étroitement gardé.

Je pense que nous pouvons honnêtement qualifier cet espion d'authentique et d'excellent, et considérer qu'il est doué d'extraordinaires qualités d'application, de ruse et de persévérance. Ces qualités lui ont permis d'échapper à tous les dangers et d'atteindre une position avantageuse dans le bâtiment. Mais elles tendent aussi à modeler ses pensées, rendant certaines actions possibles et d'autres non. Aussi nous devons nous rendre compte du fait que plus il sera doué, astucieux, enthousiaste, expérimenté et patient, moins il sera capable d'imposer silence à ces qualités, de jeter la carte, de prendre un crayon et un papier et de griffonner ce qu'il a devant les yeux. L'idée de se défaire d'une carte gouvernementale officielle peut vous paraître simple ; mais pour l'espion c'est un concept dégoûtant, répugnant et tout à fait étranger à son génie.

Au lieu de cela, l'espion commence à raisonner à la manière d'un espion, dont il pense qu'elle est la seule valable mais qui, nous le savons, est simplement sa manière à lui d'éliminer une contradiction rendue manifeste par la vie réelle, et que l'instinct et la raison rejettent.

Il a en main un plan gouvernemental authentique, et devant lui des corridors et portes d'entrée variés. L'espion regarde le plan, un document semblable à d'autres, authentiques, qu'il a volés au péril de sa vie. Il se demande : « Ce plan peut-il être faux ? Je sais qu'il émane du Gouvernement, et je sais que je l'ai volé à un personnage officiel qui évidemment y attache un grand prix et pense qu'il est précieux. Ai-je raison d'ignorer ce document simplement parce qu'il semble n'avoir aucun rapport avec ce qui m'entoure ? »

L'espion considère la question, et en définitive s'arrête au mot clé « semble ». La carte *semble* simplement n'avoir aucun rapport avec ce qui l'entoure. Les apparences l'ont momentanément abusé. Il a presque été égaré par le témoignage de ses sens. Les réalisateurs du plan l'ont presque fait pour *lui*, un maître en ruses et en déguisements, un homme

qui a passé toute une vie à soutirer leurs secrets. Naturellement, tout s'explique maintenant.

L'espion se dit : « Ils ont essayé de me mystifier avec mes propres ruses ! Maladroitement, bien sûr, mais au moins ils commencent à raisonner dans le bon sens. »

L'espion veut dire par là qu'ils pensent à sa manière à lui, rendant ainsi leurs secrets plus compréhensibles. Cela lui plaît. Sa mauvaise humeur, provoquée par le manque de conformité entre le plan et le bâtiment, a maintenant complètement disparu. Il est content, actif, préparé à toute difficulté, prêt à amener ce problème à son ultime conclusion.

« Considérons les faits et leurs implications, se dit l'espion. En premier, je sais que ce plan est important. C'est grâce à lui que je me trouve en cet endroit. Je sais aussi que le plan ne *semble pas* représenter le bâtiment qu'il est supposé représenter. Il est visible qu'il existe une relation de quelque sorte entre le plan et le bâtiment. Quelle est cette relation, et quelle est la vérité en ce qui concerne le plan ? »

L'espion réfléchit un moment puis pense : « Cela implique un code, une mystification que quelque artisan intelligent et rusé a introduite dans le plan ; les gens à qui le plan est destiné connaissent ce code, mais jusqu'à présent je l'ignore moi-même. » Après avoir pensé cela, l'espion se redresse de toute sa taille et ajoute : « J'ai passé ma vie entière à décoder des messages chiffrés. Naturellement, il n'y a rien qui m'intéresse plus que les cryptogrammes. On peut dire que j'ai été façonné par le destin pour les résoudre, et que le destin s'est allié à la chance pour m'amener maintenant ici, avec à la main ce crucial document codé. »

Notre espion se sent envahi par un sentiment d'exaltation.

« Ne deviens-je pas dogmatique en affirmant, au tout début de mon investigation, que ce document est un vrai plan chiffré et pas autre chose ? L'expérience m'a appris une pénible leçon : c'est que les hommes sont capables de pensées tortueuses. J'en suis moi-même la preuve vivante, car mes modes astucieux de pensée et d'action m'ont rendu capable de demeurer caché au milieu de mes ennemis, et de découvrir nombre de leurs secrets.

Me rappelant cela, ne suis-je pas injuste envers eux en ne leur accordant pas la possibilité de ruse similaire ?

« Très bien, dit alors l'espion. Même si la raison et l'instinct me disent que le plan est vrai à tous points de vue, et trompeur seulement parce que je n'ai pas la clé du chiffre, je dois admettre comme possible qu'il soit faux seulement en partie, et par conséquent vrai seulement en partie. Il y a de bonnes raisons qui militent en faveur de cette hypothèse. Supposons que la partie authentique du plan soit la seule dont ait eu besoin le personnage officiel à qui je l'ai volé. Ce personnage, armé d'une connaissance antérieure que je ne possède pas, suivrait seulement la partie vraie et appropriée à son travail. Étant l'employé civil borné qu'il est, et avant tout se désintéressant des plans et des documents chiffrés, il suivra simplement la partie authentique et ignorera la fausse. Le plan lui-même, avec sa partie fausse réunie si habilement à la vraie, ne l'embarrassera pas. Pourquoi l'embarrasserait-il ? Son travail n'a aucun rapport avec les plans. Il ne s'intéresse pas plus à l'authenticité ou à la fausseté du plan que je ne m'intéresse à son travail mineur. Tout comme moi, il n'a pas le temps de s'inquiéter de matières compliquées qui ne le concernent pas. Il peut utiliser le plan sans faire violence à ses sentiments. »

L'espion est amusé et attristé quand il pense à cet homme, utilisant le plan mais n'y prêtant aucun intérêt. Comme les gens sont étranges ! Qu'il est bizarre que le personnage officiel se contente de se servir du plan sans jamais s'interroger sur sa nature mystérieuse : alors que l'espion sait que la seule chose qui ait de l'importance est une compréhension totale du plan et de ce qu'il représente. De cette compréhension découle tout le reste, et les secrets de tout le bâtiment seront accessibles. Cela lui semble si évident qu'il ne peut pas comprendre le manque d'intérêt du personnage officiel pour la carte. Le propre intérêt que lui porte l'espion lui semble si naturel, si nécessaire, si universel, qu'il est presque amené à croire que le personnage officiel n'est pas humain, mais appartient plutôt à une autre espèce.

« Non, se dit-il. Cela peut se sentir de cette manière, mais la différence réelle entre le personnage officiel et moi réside

probablement dans l'hérédité, ou les influences de l'environnement, ou quelque chose de ce genre. Je ne dois pas me laisser troubler par cela. Je sais depuis toujours à quel point les êtres humains sont étranges et incompréhensibles. Même les espions, qui sont les gens les plus facilement compris dans le monde, ont des méthodes différentes et possèdent des attitudes différentes. Oui, c'est un monde étrange, que je connais très peu. Que sais-je de l'histoire, de la psychologie, de la musique, de l'art ou de la littérature ? Oh, je puis soutenir une conversation sensée sur tous ces sujets, mais au plus profond de moi je sais que je ne sais rien de ces choses.

Cela rend l'espion malheureux. Mais ensuite il pense : « Heureusement, il y a *une* chose que je comprends. C'est l'espionnage. Nul ne peut tout savoir, et j'ai très bien fait de devenir l'expert que je suis dans mon propre domaine. Dans cette compétence résident mon espoir et mon salut. Après tout, je sais beaucoup de choses de l'histoire et de la psychologie de l'espionnage, et je me suis beaucoup intéressé à sa littérature. J'ai vu les meilleurs tableaux représentant des espions, et j'ai fréquemment entendu les meilleurs opéras mettant en scène des espions. Donc, ma profondeur me donne de l'envergure. Ma profonde connaissance de cette unique chose me donne une base solide dans le monde. Je peux me tenir sur cette base et regarder les autres matières avec une certaine perspective.

« Bien sûr, se rappelle l'espion, je ne dois jamais commettre l'erreur de penser que toutes choses peuvent être ramenées à une question d'espionnage et de ses techniques. Même si cela paraît être le cas, c'est la sorte de simplification qu'un homme intelligent doit éviter. Non, l'espionnage n'est pas tout ! C'est simplement la clé de toutes choses. »

Ayant établi tout cela, l'espion poursuit : « L'espionnage n'est pas *tout* ; mais heureusement pour moi, cette affaire du plan a trait à l'espionnage. Les plans sont le cœur de l'espionnage, et quand j'ai un plan à la main et sais qu'il a été établi par le Gouvernement, alors je suis confronté à un problème pour lequel j'ai une compétence particulière. Un plan chiffré est d'un intérêt particulier pour l'espion, tout comme l'est un plan en

partie faux. Même un plan entièrement faux a nécessairement trait à l'espionnage. »

Maintenant, l'espion est prêt à analyser le plan. Il se dit : « Il y a trois possibilités. Premièrement, le plan est authentique, et chiffré. En ce cas je dois le décoder, en utilisant toute ma patience et toute mon intelligence.

« Deuxièmement, le plan n'est que partiellement vrai, et chiffré. En ce cas je dois déterminer quelle est la partie authentique, puis la décoder. Cela peut sembler difficile à une personne qui ne sait rien du travail ; mais pour l'expert c'est le genre de difficulté qui peut être surmontée. Et dès que j'aurai décodé la plus infime partie de la vraie partie du plan, tout le reste me sera révélé. Cela me laisse la partie fausse, que n'importe qui rejetterait. Mais pas moi. Je traiterai la partie fausse exactement comme je le ferais pour le plan entier s'il était totalement faux, ce qui nous conduit à la troisième possibilité.

« Troisièmement, si tout le plan est faux, je verrai quelle sorte d'information je puis obtenir de cette fausseté. Étant admis que l'idée d'un faux plan gouvernemental est absurde, disons que c'est le cas. Ou plutôt, disons que l'idée de fausseté était *intentionnelle* de la part des auteurs du plan. Auquel cas je demanderai : comment fait-on pour dresser un faux plan ?

« Ce n'est pas facile – cela, je le sais. Si le cartographe travaille dans ce bâtiment, longe ses couloirs, entre dans ses bureaux et en sort, alors il le connaît mieux que personne. Si cet homme essaie de dessiner un faux plan, comment peut-il éviter de dessiner par inadvertance une partie du vrai bâtiment ?

« Au fond, il ne le peut pas. La vérité dans laquelle il baigne rend impossible sa recherche de la fausseté absolue. Et si par accident il dessine une partie du vrai plan, alors je puis infailliblement la trouver, et toute la sécurité du bâtiment jalousement gardé s'écroulera.

« Mais admettons que les officiels de haut rang soient conscients de tout cela et aient soigneusement étudié le problème de l'établissement d'un faux plan. Accordons-leur le bénéfice du doute dans les limites choisies. Ils savent que le plan, pour servir son but, doit être dressé par un cartographe expérimenté qui l'établira conformément aux règles logiques

concernant les plans et les bâtiments ; et qu'il doit être faux, et non vrai même par inadvertance.

« Pour résoudre le problème, disons que les officiels de haut rang découvrent un dessinateur civil qui ne connaît pas le bâtiment. On l'amène sur place les yeux bandés, on l'installe dans un bureau soigneusement gardé, et on lui demande de dessiner le plan d'un bâtiment imaginaire. Il le fait, mais le problème de la vérité accidentelle demeure. Pour cette raison, un cartographe du Gouvernement qui connaît la vérité doit vérifier le plan. Il s'acquitte de sa tâche (personne d'autre qu'un cartographe ne peut être compétent pour juger), et déclare que ce plan est excellent car il est entièrement faux.

« En ce dernier cas, le plan n'est rien d'autre qu'un document chiffré. Il a été dressé par un spécialiste civil expérimenté ; il est par conséquent conforme aux principes généraux qui régissent l'établissement de plans. C'est le plan d'un bâtiment, conforme aux règles de dessin des bâtiments. Il a été jugé faux ; mais il l'a été par un cartographe officiel *qui savait la vérité*, et était capable de décider à propos de chaque détail du plan sur la base de sa connaissance du vrai bâtiment. Le prétendu faux plan est donc simplement une sorte d'image renversée ou déformée de la vérité connue par le cartographe officiel ; et la relation entre le vrai bâtiment et le faux plan a été établie à travers son jugement, car il connaissait à la fois le vrai et le faux et a jugé de leur dissemblance. Son jugement nécessairement intermédiaire démontre la nature du faux plan – lequel, étant une déformation qui révèle la vérité, peut être appelé un document chiffré !

« Et puisque ce document chiffré suit les règles acceptées pour les plans et les bâtiments, il est susceptible d'être décodé ! »

Ceci complète l'analyse faite par l'espion des trois possibilités du plan, qui peuvent être maintenant ramenées à une seule : le plan est authentique, et chiffré.

Ébloui par cette découverte, l'espion dit : « Ils pensent pouvoir m'abuser, mais c'est impossible dans le domaine que j'ai choisi. Dans ma quête de la vérité, j'ai passé toute ma vie dans la fausseté et la fourberie ; mais j'y ai toujours connu ma

propre vérité. En raison de ma recherche, je sais mieux que quiconque que la fausseté n'existe pas, et que toute chose est soit la vérité nue, soit la vérité chiffrée. S'il s'agit de la vérité, je la suis ; si c'est un chiffre, je le décrypte. Un chiffre, après tout, n'est jamais qu'une vérité cachée ! »

En définitive l'espion est heureux. Il s'est débattu au milieu des doutes les plus profonds, et a eu le courage de faire face aux plus terribles éventualités. Sa récompense est maintenant devant lui.

Alors, accordant une extrême attention au plan, et tenant à la main avec un soin amoureux cette création parfaite, l'espion commence la tâche qui est le point culminant de son existence, et qu'il n'aura pas assez de l'éternité pour achever. Il entreprend de déchiffrer la fausse carte.

L'EXPLICATION DU CARTOGRAPHE

Quand le colonel eut terminé, lui et Joenes demeurèrent debout en silence durant un moment. Puis Joenes dit : « Je ne peux pas m'empêcher de me sentir désolé pour cet espion.

— C'était une histoire triste, dit le colonel. Mais toutes les histoires des hommes sont tristes.

— Si l'espion est pris, quelle sera sa punition ?

— Il se l'est déjà infligée lui-même, répondit le colonel. Sa punition consiste à décrypter la carte. »

Joenes ne pouvait pas imaginer pire sort. Il demanda :

« Vous emparez-vous d'espions ici à l'Octogone ?

— À ce jour, dit le colonel, pas un seul espion n'a réussi à franchir nos barrages de sécurité extérieurs et à pénétrer dans le bâtiment proprement dit. »

Le colonel dut remarquer un air de désappointement sur le visage de Joenes, car il ajouta vivement :

« Cela, bien sûr, n'est pas en contradiction avec mon histoire. Si un espion réussit à s'introduire ici en dépit de toutes les mesures de sécurité, il lui arrivera juste ce que je vous ai dit. Et croyez-moi, des espions se font prendre chaque semaine dans le filet des défenses extérieures.

— Je n'ai remarqué aucune défense, dit Joenes.

— Évidemment. D'abord, vous n'êtes pas un espion. Ensuite, la Sécurité connaît assez bien son travail pour ne pas révéler sa présence mais pour agir lorsque cela s'avère nécessaire. C'est du moins ainsi actuellement. Plus tard, quand plus d'espions rusés seront nés, il nous restera nos faux plans. »

Joenes hocha la tête. Il était impatient maintenant de poursuivre son propre travail, mais ne savait trop comment s'y prendre. Décidant d'user d'un biais, il demanda au colonel :

« Êtes-vous convaincu que je ne suis pas un espion ?

— Tout le monde l'est plus ou moins, dit le colonel. Mais en ce qui concerne la signification spéciale que vous sous-entendez, oui, je suis parfaitement convaincu que vous n'êtes pas un espion.

— Dans ces conditions, dit Joenes, je dois vous dire que j'ai des ordres qui m'enjoignent de me rendre à certain bureau de ce bâtiment.

— Puis-je voir vos ordres ? » demanda le colonel. Joenes les lui tendit. Le colonel les étudia et les lui rendit.

« Ils semblent officiels, dit le colonel. Il vous faut vous présenter à ce bureau sans délai.

— Là est le problème, dit Joenes. Pour vous dire le vrai, je me suis égaré. J'ai essayé de suivre les indications d'un de vos excellents faux plans, et naturellement je n'ai rien trouvé du tout. Puisque vous savez que je ne suis pas un espion, et que je suis ici en mission spéciale, j'apprécierai toute assistance que vous pourriez me donner. »

Joenes avait présenté cette requête d'une manière prudente et indirecte, dont il pensait qu'elle s'accordait à la mentalité du colonel. Mais ce dernier détourna son regard avec de l'embarras sur ses traits pleins de dignité.

« J'ai bien peur de ne pouvoir vous aider, dit le colonel. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve le bureau que vous cherchez, et je ne sais même pas quelle direction vous indiquer.

— Mais c'est impossible ! s'exclama Joenes. Vous êtes un cartographe, un dessinateur officiel de ce bâtiment. Et bien que

vous dessiniez de faux plans, je suis sûr que vous en faites aussi d'authentiques, car cela doit être dans votre nature.

— Tout ce que vous dites est exact, dit le colonel. Spécialement quand vous supposez que cela doit être dans ma nature. N'importe qui peut déduire la nature d'un cartographe, puisqu'elle réside dans son travail. Ce travail consiste à dresser des plans de la plus grande exactitude, des plans si précis que le plus obtus des hommes puisse s'en servir. Ma fonction a été dénaturée par des nécessités qui sont hors de mon contrôle, aussi dois-je passer beaucoup de mon temps à dessiner des faux plans qui aient l'apparence de l'authenticité. Mais comme vous l'avez deviné, rien ne peut empêcher un authentique cartographe de dessiner des plans authentiques. Je le ferais même si c'était interdit. Heureusement, ça ne l'est pas. Au contraire, c'est expressément recommandé.

— Par qui ? demanda Joenes.

— Par les officiels de haut rang de ce bâtiment, dit le colonel. Ils contrôlent la sécurité, et ils utilisent les vrais plans pour les aider à disposer leurs forces. Mais naturellement, les vrais plans sont une simple commodité pour eux, des morceaux de papier auxquels ils se réfèrent aussi occasionnellement que vous regardez votre montre pour voir s'il est quinze heures trente ou quinze heures quarante. Si cela était nécessaire, ils ne se serviraient pas du tout du plan, se fiant à leurs connaissances et à leur pouvoir. Cela peut être ennuyeux pour eux, mais pas grave.

— Si vous dessinez de vrais plans pour eux, dit Joenes, vous devez sûrement pouvoir me dire où aller maintenant.

— Je ne peux pas, dit le colonel. Seuls les officiels de haut rang connaissent suffisamment bien le bâtiment pour aller où ils veulent aller. » Le colonel nota le regard incrédule de Joenes. Il dit : « Je sais à quel point tout cela peut vous paraître déraisonnable. Mais, voyez-vous, je dessine seulement une partie du bâtiment à la fois ; aucune autre méthode n'est possible étant donné l'immensité et la complexité de la construction. Je dessine ma partie et l'envoie à un officiel de haut rang par messenger ; plus tard j'en dessine une autre, et ainsi de suite. Peut-être pensez-vous que j'ajuste mes

connaissances des parties variées de manière à connaître la totalité. Je vous dis tout de suite que je ne le puis pas. Principalement parce qu'il y a d'autres cartographes qui dessinent des parties du bâtiment que je n'ai jamais le temps de voir. Mais même si je dessinais personnellement l'entière structure, morceau par morceau, je ne pourrais jamais ajuster toutes ces pièces de manière à former un ensemble cohérent. Chaque partie de la construction me semble compréhensible, et je la représente sur le papier avec une grande exactitude. Mais quand il s'agit de comprendre les sections innombrables que j'ai dessinées, alors tout s'embrouille dans mon esprit et je n'arrive pas à distinguer une partie de l'autre. Et si j'y réfléchis trop longtemps, mon appétit et mon sommeil s'en trouvent affectés, je fume trop, je trouve une consolation dans l'alcool, et mon travail en souffre. Parfois, quand je suis dans une de ces mauvaises périodes, je commets des inexactitudes, et je ne me rends compte de mes erreurs que lorsque les officiels me rapportent ma partie de plan pour révision. Cela secoue ma foi en mes capacités pourtant prouvées ; je décide de mettre fin à mes mauvaises habitudes et me consacre à ma tâche qui consiste à dessiner habilement une section à la fois, sans me tracasser au sujet de l'ensemble. »

Le colonel s'interrompt durant quelques secondes et se frotta les yeux.

« Comme vous pouvez le deviner, poursuivit-il, mes bonnes résolutions ne durent pas longtemps, spécialement quand je suis en compagnie de mes collègues cartographes. À ces moments nous discutons parfois du bâtiment et essayons de déterminer entre nous ce qu'il est réellement. D'ordinaire, nous, cartographes, sommes des gens un peu timides et sauvages ; comme les espions, nous préférons faire notre travail en solitaires et ne pas en discuter entre nous. Mais la solitude que nous aimons peut devenir accablante ; et quand nous dépassons les limites de notre nature et parlons du bâtiment, chacun de nous apporte son complément de connaissances avec empressement et sans jalousie, étant tous résolus à comprendre la totalité du bâtiment. Mais ce sont les moments qui se révèlent les plus décourageants.

— Pourquoi cela ? demanda Joenes.

— Comme je vous l'ai dit, reprit le colonel, nos sections de plans nous sont parfois renvoyées pour révision, et nous admettons avoir commis des erreurs bien qu'il n'y ait jamais de commentaire, officiel. Mais quand nous, cartographes, nous parlons entre nous, nous découvrons occasionnellement que deux d'entre nous ont dessiné la même section, chacun se la rappelant et la dessinant différemment. On doit s'attendre à cette sorte d'erreur humaine, bien entendu. Mais ce qui est déconcertant, c'est quand les officiels de haut rang acceptent les deux versions. Vous pouvez imaginer les sentiments d'un cartographe quand il apprend quelque chose de ce genre !

— Avez-vous quelque explication à cela ? demanda Joenes.

— Eh bien, d'abord, les cartographes ont leurs styles individuels et leurs idiosyncrasies, et cela peut expliquer les divergences. D'autre part, même la meilleure des mémoires est indigne de confiance, et peut-être n'avons-nous pas dessiné la même section. Mais, à mon avis, ces explications ne sont pas suffisantes, et seule une chose a du sens.

— Laquelle ? demanda Joenes.

— Je crois que des ouvriers qui travaillent sous les ordres des officiels de haut rang modifient continuellement certaines parties du bâtiment. C'est la seule explication qui me satisfasse. J'ai souvent aperçu des hommes qui ne pouvaient être que des ouvrières. Mais même si je ne les avais pas vus, je croirais à cette idée. Réfléchissez. Les officiels de haut rang sont préoccupés par la sécurité, et la meilleure sécurité possible consisterait à garder le bâtiment dans un constant état de modification. D'autre part, si le bâtiment était statique, un simple ensemble cartographique serait suffisant, plutôt qu'un plan en perpétuelle révision. En fait, les officiels de haut rang essaient de contrôler un monde complexe qui ne cesse de changer ; par conséquent, puisque le monde change, le bâtiment doit changer aussi. De nouveaux bureaux doivent être créés, et les anciens doivent être modifiés à l'intention de nouveaux occupants ; des rangées de cellules doivent être démontées, et remplacées par un auditorium ; des corridors doivent être condamnés pour permettre l'installation de nouvelles

canalisations et de nouveaux câbles électriques ; et ainsi de suite. Certains de ces changements sont évidents. N'importe qui peut les voir, pas seulement un cartographe. Mais d'autres changements sont effectués en secret, ou dans des parties du bâtiment que je ne peux pas visiter tant que le travail n'est pas achevé. Alors les nouvelles installations ressemblent curieusement aux anciennes, bien que je puisse toujours sentir la différence. C'est pour ces raisons que je crois que le bâtiment est en perpétuel changement, ce qui rend impossible sa connaissance complète.

— Si cet endroit est aussi indéchiffrable que vous le dites, dit Joenes, comment faites-vous pour trouver le chemin de votre propre bureau ?

— Eh bien, j'ai honte de le dire, mais ma compétence de cartographe ne m'aide en rien. Je trouve mon bureau comme n'importe qui ici trouve le sien – grâce à quelque chose qui ressemble à de l'instinct. Les autres fonctionnaires ne connaissent que cela ; ils pensent qu'ils trouvent leur chemin grâce à quelque processus de l'intelligence, quelque système de tourne-à-gauche tourne-à-droite. Comme l'espion, ils croient pouvoir tout apprendre du bâtiment s'ils le désirent. Cela vous ferait rire ou pleurer d'entendre les déclarations que ces gens font au sujet du bâtiment, même s'ils ne se sont jamais aventurés au-delà du corridor qui mène à leur propre bureau. Mais moi, cartographe, j'erre partout dans le bâtiment pour mon travail. Parfois de grands changements interviennent dans les territoires où je suis déjà passé, les rendant méconnaissables. Alors quelque chose qui n'est pas la connaissance me guide vers mon bureau, exactement comme cela guide les autres fonctionnaires.

— Je vois, dit Joenes, bien qu'il fût en réalité très déconcerté. Ainsi, vous ne savez réellement pas ce que je devrais faire pour trouver le bureau où je dois me rendre ?

— Réellement, je ne sais pas.

— Ne pourriez-vous me donner quelque conseil au sujet de la manière dont je devrais m'y prendre, ou quelle sorte de repère il me faut chercher ?

— Je suis un expert en ce qui concerne ce bâtiment, dit tristement le colonel, et je pourrais en parler pendant un an sans jamais me répéter. Mais malheureusement, il n'y a rien que je puisse dire qui pourrait vous aider dans votre situation particulière. »

Joenes demanda :

« Pensez-vous que je trouverai jamais le bureau que je cherche ?

— Si votre travail ici est important, dit le colonel, et si les officiels de haut rang désirent vraiment que vous trouviez le bureau, alors je suis sûr que vous n'aurez pas de difficulté. D'autre part, votre travail peut n'être important pour personne sinon vous, auquel cas vos recherches dureront vraisemblablement très longtemps. Il est vrai que vous êtes porteur d'ordres officiels, mais je soupçonne les officiels de haut rang d'envoyer occasionnellement des gens vers des bureaux imaginaires, simplement pour tester le système de sécurité défendant intérieurement le bâtiment. Si c'est le cas en ce qui vous concerne, votre chance de succès est extrêmement faible.

— Dans un cas comme dans l'autre, dit Joenes sombrement, il semblerait que je sois mal parti.

— Eh bien, ce sont les risques que nous encourons tous ici, dit le colonel. Les espions soupçonnent leurs chefs de les envoyer en mission dangereuse simplement pour se débarrasser d'eux, et les cartographes pensent qu'on leur a ordonné de dessiner uniquement afin de les occuper à des tâches inoffensives. Nous avons tous nos incertitudes et je ne puis que vous souhaiter bonne chance et espérer que vos doutes ne seront qu'illusoire. »

Ayant dit, le colonel s'inclina courtoisement et s'éloigna dans le corridor.

Joenes le regarda s'en aller et envisagea un instant de lui emboîter le pas. Mais il avait déjà suivi le même chemin, et cela lui semblait un acte de foi nécessaire que d'aller de l'avant vers ce qu'il ne connaissait pas plutôt que de tourner le dos au premier moment de découragement.

Aussi Joenes avançait-il, mais simplement par conscience professionnelle. Il soupçonnait que les corridors qu'il avait déjà longés étaient à présent modifiés.

Joenes traversa de vastes halls et arpenta d'interminables corridors, monta des escaliers, franchit des paliers et des vestibules, et longea d'autres corridors. Il résista à l'envie de consulter son superbe faux plan, mais il ne put se résoudre à le jeter. Aussi le garda-t-il dans sa poche et continua-t-il à marcher.

Joenes n'avait pas la possibilité de mesurer le temps qui s'écoulait, mais il finit par se sentir très fatigué. Il se trouvait dans une partie ancienne du bâtiment. Les sols étaient faits de bois au lieu de marbre, et leur mauvais état rendait la marche dangereuse. Les murs, recouverts de plâtre, étaient écaillés et s'en allaient par plaques. En plusieurs endroits, le plâtre tombé révélait le câblage électrique du bâtiment. Une grande partie de son isolation était défectueuse, et constituait un visible danger d'incendie. Même le plafond ne semblait pas sûr ; il bombait d'une manière inquiétante, à tel point que Joenes craignait qu'il ne s'écroulât sur lui.

Si des bureaux s'étaient jamais trouvés là, ils avaient disparu, et l'endroit avait besoin de réparations urgentes et énergiques. Joenes vit même gisant sur le plancher un marteau abandonné par un ouvrier ; cela le convainquit que des réparations étaient envisagées, même si aucun ouvrier n'était visible.

Perdu et profondément découragé, Joenes se laissa tomber sur le sol, sa grande fatigue ne lui laissant pas d'autre choix. Il s'y allongea, et au bout d'une minute il dormait profondément.

L'HISTOIRE DE THÉSÉE

Joenes s'éveilla avec un sentiment de malaise. Alors qu'il se relevait, il entendit un bruit de pas dans le corridor.

Il aperçut bientôt celui qui s'approchait. C'était un grand jeune homme aux traits à la fois intelligents et méfiants. Il tenait dans ses mains un énorme rouleau de ficelle monté sur

un axe. Tout en marchant, il déroulait la ficelle qui tombait sur le sol et luisait doucement.

Dès que l'homme aperçut Joenes, son visage se durcit de lignes coléreuses. Il tira un revolver de sa ceinture et le braqua sur lui.

« Attendez ! cria Joenes. Quoi que vous puissiez penser, je ne vous ai jamais causé de tort ! »

Se contrôlant avec un effort visible, l'homme relâcha la pression de son doigt sur la détente. Ses yeux, qui étaient devenus vides et menaçants, retrouvèrent un éclat normal. Il remit l'arme dans sa poche et dit : « Je suis vraiment désolé de vous avoir effrayé. La vérité est que je pensais que vous étiez quelqu'un d'autre.

— Est-ce que je ressemble à cet autre ? demanda Joenes.

— Pas particulièrement, dit l'homme. Mais je deviens nerveux dans ce maudit endroit, et j'ai tendance à tirer d'abord et à réfléchir ensuite. Ma mission est si essentielle que ces actions de nature inconsidérée, causées par mon état de tension, peuvent sûrement être pardonnées.

— Quelle est votre mission ? » demanda Joenes.

Le visage de l'homme s'enflamma quand Joenes posa cette question. Il dit fièrement :

« Ma mission consiste à apporter la paix, le bonheur et la liberté au monde.

— Ça fait beaucoup, dit Joenes.

— Je ne pourrais me satisfaire à moins, dit l'homme. Retenez bien mon nom : George P. Thésée. Je compte bien qu'on se souviendra de moi comme de l'homme qui a détruit la dictature et libéré le peuple. L'exploit que j'accomplis ici sera comme un symbole pour tous les hommes, ce qui ne l'empêche pas d'être bon et juste en soi.

— Quel exploit êtes-vous en train d'accomplir ? demanda Joenes.

— Seul et sans aide, je vais tuer un tyran, dit Thésée. Cet homme s'est arrangé pour occuper une position puissante dans le bâtiment, et beaucoup d'idiots naïfs pensent qu'il est un bienfaiteur de l'humanité parce qu'il ordonne la construction de barrages pour contrôler les crues, distribue de la nourriture aux

affamés, finance des recherches médicales et fait des tas de choses spectaculaires de ce genre. Cela peut abuser certains, mais moi je ne me laisse pas prendre.

— S'il fait réellement cela, dit Joenes, alors il doit naturellement donner l'impression d'être un bienfaiteur.

— Je m'attendais à ce que vous parliez ainsi, dit Thésée d'une voix amère. Ses ruses vous ont abusé, tout comme elles ont abusé la plupart des gens. Je n'espère pas changer votre opinion. Je n'ai pas de talent pour les arguments tortueux, alors que cet homme a les meilleurs propagandistes du monde à son service. Ma justification se trouve dans le futur. Pour le moment, je ne puis dire que ce que je sais, et le dire d'une manière brusque et désagréable.

— Je serais heureux de vous entendre, dit Joenes.

— Alors, dit Thésée, écoutez ceci. Pour pouvoir accomplir ses bonnes actions, cet homme avait besoin d'atteindre un poste élevé. Pour cela, il a distribué des pots-de-vin et créé des dissensions, divisé les gens en groupes antagonistes, tué ceux qui s'opposaient à lui, corrompu quelques personnages influents et affamé beaucoup d'autres personnes. Puis, quand son pouvoir a été absolu, il s'est lancé dans des travaux publics. Non par amour du peuple ; il l'a fait comme vous ou moi sarclerions un jardin, de manière qu'il y ait quelque chose d'agréable à regarder plutôt que quelque chose de laid. C'est ainsi chez les tyrans, qui feraient n'importe quoi pour obtenir le pouvoir, et qui de cette façon créent et perpétuent les maux qu'ils font semblant de vouloir guérir. »

Joenes fut ému par les paroles de Thésée, mais il ne put se défaire d'une certaine méfiance car Thésée avait un regard fuyant et menaçant. Aussi Joenes dit-il prudemment :

« Je comprends parfaitement pourquoi vous voulez tuer cet homme.

— Non, vous ne comprenez pas, dit Thésée d'un ton morose. Vous pensez probablement que je ne suis rempli que de vent et d'idéaux – une sorte de fou religieux avec un revolver. Eh bien, vous vous trompez. Je suis un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire, et si je peux faire une bonne action et gagner la

célébrité, je serai heureux. Mais j'agis contre ce tyran principalement pour des raisons personnelles.

— Comment cela ? demanda Joenes.

— Ce tyran, dit Thésée, a des mœurs aussi perverses que les passions qui l'ont conduit au pouvoir. D'habitude, les informations de ce genre passent pour des inventions d'imbéciles envieux. Ses rusés propagandistes y veillent. Mais moi, je connais la vérité.

« Ce grand homme vint un jour dans ma ville dans sa grande Cadillac noire blindée, à l'abri derrière des glaces à l'épreuve des balles, fumant un gros cigare et saluant la foule de la main. Ses yeux tombèrent au hasard sur une petite fille dans la rue, et il ordonna à son chauffeur de s'arrêter.

« Ses gardes du corps chassèrent la foule, à l'exception de quelques personnes qui regardaient par les soupiraux des caves et depuis les toits, voyant sans être vus. Alors le tyran descendit de voiture et marcha vers la petite fille. Il lui proposa une glace et des bonbons, et lui demanda de monter dans la voiture avec lui.

« Certaines des personnes qui regardaient comprirent ce qui arrivait, et bondirent dans la rue pour sauver l'enfant. Mais les gardes du corps tirèrent et les tuèrent. Ils le firent avec des armes munies de silencieux afin de ne pas effrayer la petite fille, à qui ils expliquèrent que les victimes avaient décidé de s'allonger dans la rue pour dormir un moment.

« Bien que parfaitement naïve, l'enfant eut des soupçons. Quelque chose dans la face transpirante du tyran et ses lèvres tremblantes dut l'effrayer. Aussi, bien que désireuse d'avoir la glace et les bonbons, elle demeura hésitante pendant que le tyran tremblait de concupiscence, et ceux d'entre nous qui regardaient impuissants par les soupiraux se mirent à trembler pour elle.

« Après avoir contemplé avec convoitise l'étalage magnifique de bonbons et observé les mouvements nerveux du tyran, la petite fille prit sa décision. Elle monterait dans la voiture, dit-elle, si ses petites camarades de jeu y montaient aussi. Avec la terrible vulnérabilité de son innocence, l'enfant pensait qu'elle serait en sécurité au milieu de ses amies.

« Le tyran rougit de plaisir. Il était évident que c'était plus que ce qu'il avait espéré. Plus on est de fous plus on rit, telle était sa sinistre devise. Il dit à l'enfant d'aller chercher toutes les camarades qu'elle voudrait, ce qu'elle fit.

« Les enfants vinrent en courant vers la Cadillac noire. Elles y seraient montées même sans qu'on le leur demande, car le tyran avait eu l'intelligence d'allumer la radio de la voiture, qui distillait la plus merveilleuse et la plus séduisante des musiques.

« La musique jouée, les bonbons distribués, le tyran entassa toute cette marmaille dans son énorme voiture et ferma la portière. Ses gardes du corps l'entourèrent, juchés sur leurs puissantes motocyclettes. Et tous s'en allèrent vers les plus honteuses débauches dans la pièce des plaisirs privés du tyran. On n'entendit plus jamais parler de ces fillettes. Et la première petite fille, comme vous l'avez peut-être deviné, était ma propre sœur, enlevée sous mes yeux, avec des gens de la ville allongés morts sur la chaussée autour d'elle, et moi dans la cave incapable de lui venir en aide. »

Thésée s'essuya les yeux, qui maintenant ruisselaient de larmes. Il dit à Joenes :

« Et voilà. Vous connaissez les raisons réelles et personnelles que j'ai de tuer le tyran : détruire cet être mauvais, venger mes amis massacrés, délivrer les pauvres enfants, mais avant tout retrouver ma sœur bien-aimée. Je ne suis pas un héros. Je ne suis rien qu'un homme ordinaire. Mais les événements m'ont contraint à accomplir cette juste action. »

Joenes, dont les propres yeux étaient loin d'être secs, serra Thésée dans ses bras et dit :

« Je vous souhaite bonne chance dans vos recherches, et j'espère que vous viendrez à bout d'un aussi terrible tyran.

— Je suis plein d'espoir, dit Thésée, et je possède la détermination et la ruse nécessaires pour accomplir cette tâche difficile. Pour commencer, je me suis mis à la recherche de la fille du tyran. Je suis entré dans ses bonnes grâces, usant de tous les moyens de charme auxquels je pouvais penser, jusqu'à ce qu'en définitive elle tombe amoureuse de moi. Alors je l'ai séduite, et cela m'a donné quelques satisfactions car elle n'était guère éloignée de l'âge de ma pauvre sœur. Elle désirait le

mariage, et je lui promis de l'épouser, bien que je me fusse plutôt tranché la gorge. Et je lui expliquai très adroitement quelle sorte d'homme était son père. Tout d'abord elle ne me crut pas : la petite idiote adorait son tyran de père ! Mais elle m'aimait encore plus, et se convainquit lentement de la véracité de tout ce que j'avais dit. Ensuite, comme pas final, je cherchai à le faire entrer dans mon plan, qui consistait à tuer son père. Vous pouvez imaginer à quel point ce fut difficile. L'horrible fille ne voulait pas que son père fût détruit, si mauvais fût-il, quoi qu'il eût pu faire. Mais je la menaçai de l'abandonner pour toujours si elle ne m'aidait pas ; et, partagée entre son amour pour moi et son affection envers son père, elle était devenue à demi folle. Elle me répétait sans cesse d'oublier le passé, qu'aucune action ne pourrait effacer. Elle me disait de venir vivre avec elle loin de son père, et de ne plus jamais penser à lui mais seulement à elle. Comme si je pouvais la regarder sans voir les traits de son père ! Durant des jours elle insista, pensant pouvoir me convaincre de faire ce qu'elle voulait. Elle me déclarait à tout moment son amour, dans les termes les plus exagérés et les plus hystériques. Elle ne permettrait jamais que nous soyons séparés, jurait-elle, et si la mort devait m'emporter, alors elle se tuerait aussi. Et tout un tas d'autres sornettes de ce genre que moi, un homme sensible, je trouvais très déplaisantes.

« En définitive je lui tournai le dos et m'en allai. Alors son courage s'émietta. Ce jeune monstre, rempli du plus exquis des dégoûts de soi, courut derrière moi pour me dire qu'elle m'aiderait à tuer son père bien-aimé, à condition que je jure de ne jamais l'abandonner. Naturellement, je jurai tout ce qu'elle voulut. J'aurais promis n'importe quoi pour avoir l'assistance dont j'avais besoin.

« Elle me dit ce qu'elle seule savait : où on pouvait trouver le bureau de son père dans ce grand bâtiment. Et elle me donna aussi cette pelote de ficelle afin que je puisse marquer mon chemin et revenir rapidement sur mes pas une fois l'action terminée. Et elle me donna aussi ce revolver. Me voici donc en route pour le bureau du tyran. »

Joenes dit :

« Je vois que vous ne l'avez pas encore trouvé.

— Pas encore », répondit Thésée. « Les couloirs sont très longs et sinueux, comme vous avez dû vous en apercevoir. En outre, j'ai quelques ennuis. Comme je l'ai dit, je suis d'une nature vive et enclin à tirer d'abord et à réfléchir ensuite. À cause de cela, tout à fait accidentellement, j'ai tué un homme en uniforme d'officier il y a quelques instants. Il s'est approché de moi soudainement, et j'ai tiré sans penser.

— Était-ce le cartographe ? demanda Joenes.

— Je ne sais pas ce qu'il était, répondit Thésée. Mais il portait les Insignes de colonel, et semblait avoir un visage bienveillant.

— C'était le cartographe, dit Joenes.

— Je suis très désolé de cela, dit Thésée. Mais je suis encore plus désolé à cause des trois autres que j'ai tués précédemment. Je dois être un homme malchanceux.

— De qui s'agissait-il ? demanda Joenes.

— À mon grand chagrin, c'étaient trois des fillettes que je voulais secourir. Elles devaient s'être glissées hors de l'appartement du tyran et essayaient de s'échapper. Je les ai tuées comme j'ai tué l'officier et comme je vous ai presque tué ; hâtivement, avant qu'elles aient eu le temps de parler. Je ne peux pas décrire mes sentiments de regret, et la détermination où je suis de faire payer le tyran pour tout cela.

— Que ferez-vous en ce qui concerne sa fille ? demanda Joenes.

— Je ne suivrai pas mes instincts naturels : je l'épargnerai, dit Thésée. Mais cette sale petite garce ne me reverra jamais. Et je prierai pour que cette chienne meure le cœur brisé. »

Ayant dit, Thésée tourna son visage courroucé vers le couloir obscur qui s'étirait devant lui.

« Maintenant, ajouta-t-il, je dois aller faire mon travail. Au revoir, mon ami. Souhaitez-moi bonne chance. »

Thésée s'éloigna rapidement, déroulant sa ficelle luisante derrière lui. Joenes attendit jusqu'à ce qu'un angle du corridor l'eût dissimulé à ses regards. Durant un moment il entendit le bruit décroissant de ses pas, puis il n'y eut plus que le silence.

Soudain une femme apparut à l'extrémité opposée du couloir. Elle était jeune, à peine plus qu'une enfant, potelée,

avec un visage rouge, et ses yeux brillaient d'une lueur malade. Elle marchait silencieusement sur les traces de Thésée. Et tout en avançant elle bobinait la ficelle qu'il avait si soigneusement déroulée. Elle en avait une énorme pelote dans les bras et continua à l'enrouler en passant près de Joenes, oblitérant la piste que Thésée croyait trouver à son retour.

En arrivant à la hauteur de Joenes elle tourna la tête et le regarda, avec un visage déformé par la colère et le chagrin. Elle ne dit mot mais mit un doigt sur ses lèvres pour demander le silence. Puis elle continua d'avancer rapidement en enroulant la ficelle.

Elle disparut aussi vite qu'elle était venue, et le couloir redevint désert. Joenes regarda dans toutes les directions, mais ne vit rien qui lui rappelât que Thésée et la fille étaient passés par là. Il se frotta les yeux, s'allongea à nouveau sur le sol et se rendormit.

Plusieurs conteurs prétendent que Joenes rencontra de nombreuses autres aventures pendant qu'il hantait les couloirs de l'Octogone. Il est dit qu'il rencontra les trois Parques, que ces vieilles femmes lui expliquèrent leurs tâches et leurs désirs, et que grâce à elles Joenes acquit une compréhension des problèmes des dieux et de leur manière de les résoudre. Il est dit aussi que Joenes dormit vingt ans sur le plancher du couloir et qu'il ne se réveilla que sur l'intervention d'Aphrodite Pandemos, qui lui raconta l'histoire de sa vie. Et que quand Joenes exprima du dégoût à certains détails, la déesse le changea en femme. Sous cette forme, Joenes rencontra de nombreuses difficultés et épreuves de l'âme, pour ne rien dire de celles du corps, et apprit de nombreuses et curieuses choses que les hommes, en règle générale, ignorent. Enfin, il admit la vérité de chaque détail de l'histoire d'Aphrodite, qui lui rendit ensuite sa nature d'homme.

Mais on ne peut accorder qu'un crédit limité à tout cela, et aucun détail n'est fourni.

Nous allons maintenant parler de la deuxième aventure de Joenes dans l'Octogone, qui survint après sa rencontre avec Thésée.

L'HISTOIRE DE MINOTAURE

Joenes fut éveillé par une secousse brutale. Il sauta sur ses pieds et vit que le hall qui l'entourait n'était plus vieux et décrépit, mais brillant et moderne. L'homme qui l'avait réveillé était large d'épaules, encore plus large du ventre, avec un visage sévère. Nul n'aurait pu le prendre pour autre chose qu'un personnage officiel.

« Vous êtes Joenes ? demanda l'homme. Eh bien, si vous avez terminé votre sieste, je suppose que nous pouvons nous mettre au travail. »

Joenes exprima son profond regret d'avoir dormi au lieu de chercher le bureau auquel on l'avait envoyé.

— Aucune importance, dit l'officiel. Nous avons notre protocole ici, mais nous ne sommes pas tellement stricts. En fait c'est tout aussi bien que vous ayez dormi. Je logeais dans une autre partie du bâtiment, mais j'ai reçu des ordres urgents du chef de la Sécurité pour transférer mon bureau ici et faire effectuer toutes les réparations que je jugerais nécessaires. Les ouvriers vous ont découvert endormi et ont décidé de ne pas vous déranger. Ils ont fait leur travail en silence, ne vous déplaçant que pour réparer la partie du plancher sur laquelle vous étiez allongé. Vous ne vous êtes même pas réveillé quand ils vous ont soulevé. »

Joenes regarda avec un étonnement grandissant l'énorme quantité de travail qui avait été accompli pendant son sommeil. Il se tourna vers la porte d'un bureau, là où auparavant ne se trouvait qu'un mur en ruines. Sur cette porte était nettement écrit au pochoir : Salle 18891, 12^e étage, niveau 6, aile 63, sous-section AJB-2. C'étaient les coordonnées exactes qu'il avait longtemps cherchées en vain ; et Joenes exprima sa surprise en voyant la façon dont ses recherches s'étaient terminées.

« Il n'y a pas de quoi être surpris, dit l'officiel. C'est un procédé ordinaire ici. Non seulement les plus hauts officiels connaissent le bâtiment et tout ce qu'il contient, mais ils sont aussi au courant des mouvements de chaque personne dans le

bâtiment. Ils connaissent trop bien les difficultés que les étrangers rencontrent ici ; et malheureusement il y a des règlements très stricts en ce qui concerne l'aide à ces étrangers. Mais les officiels tournent le règlement de temps en temps en déplaçant le bureau et en l'amenant à la rencontre de l'étranger. C'est raisonnable, non ? Maintenant entrez et mettons-nous au travail. »

Dans le bureau se trouvait une vaste table de travail recouverte de liasses de papiers, avec trois téléphones qui se mirent à sonner en même temps. L'officiel fit signe à Joenes de s'asseoir et entreprit de se débattre avec les téléphones. Il le fit avec une extrême rapidité.

« Oui ? gronda-t-il dans le premier appareil. Quoi ? Le Mississippi est de nouveau en crue ? Construisez une digue ! Construisez dix digues, mais gardez le fleuve sous contrôle. Envoyez-moi un mémo quand vous aurez terminé.

« J'écoute ! cria-t-il dans le deuxième téléphone. La famine dans le Panhandle ? Distribuez immédiatement des vivres ! Signez à ma place dans les entrepôts du gouvernement.

« Calmez-vous et discutons de cela, beugla-t-il dans le troisième appareil. La peste ravage Los Angeles ? Procurez-vous du vaccin ici sans délai, et rappelez-moi quand vous aurez la situation en main. »

L'officiel reposa le dernier combiné et dit à Joenes :

« Mes idiots de collaborateurs paniquent pour un rien. Et comme si ça ne suffisait pas, ces ahuris ne sortiraient pas un bébé qui se noie dans son bain sans m'en demander l'autorisation ! »

Joenes avait écouté les répliques vives et tranchantes de l'officiel au téléphone, et un soupçon envahissait son esprit. Il dit :

« Je n'en suis pas absolument certain, mais je crois qu'un certain jeune homme très affligé...

— ... essaie de m'assassiner, acheva l'officiel pour lui. C'est cela, n'est-ce pas ? Eh bien, je me suis occupé de lui il y a une demi-heure. Edwin J. Minotaure ne dort que d'un œil. Mes gardes l'ont emmené, et il sera probablement condamné à la prison à vie. Mais ne le dites à personne.

— Pourquoi ? demanda Joenes.

— Mauvaise publicité, dit Minotaure. Spécialement son idylle avec ma fille que, incidemment, il a mise enceinte. J'avais dit à cette petite sotte qu'elle pouvait amener ses amis à la maison ; mais non, au lieu de cela, elle se faufilait dehors et avait des rendez-vous avec des anarchistes ! Nous élaborons une version spécialement préparée selon laquelle ce Thésée m'a blessé si sérieusement que les médecins désespèrent de me sauver, et qu'ensuite il s'est enfui et a épousé ma fille. Vous pouvez voir les avantages d'une fable de ce genre.

— Pas très clairement, dit Joenes.

— Mais, bon Dieu, cela va m'attirer de la sympathie ! dit Minotaure. Les gens seront navrés d'apprendre que j'agonise. Et ils le seront encore plus en apprenant que ma fille unique a épousé mon assassin. Voyez-vous, en dépit de mes qualités éprouvées, la populace ne m'aime pas. Cette histoire la gagnera à ma cause.

— C'est très ingénieux, dit Joenes.

— Merci, dit Minotaure. Franchement, je m'inquiétais pour mon image publique ces derniers temps, et à cet idiot avec sa pelote de ficelle et son revolver n'était pas venu, il m'aurait fallu engager les services de quelqu'un. J'espère seulement que les journaux traiteront l'histoire correctement.

— Il y a des doutes à ce sujet ? demanda Joenes.

— Oh, ils imprimeront ce que je leur dirai, dit Minotaure d'un ton mauvais. En outre, j'ai engagé un homme qui doit écrire un livre là-dessus, et il y aura une pièce de théâtre et un film tirés du livre. Ne vous inquiétez pas, je vais exploiter cette situation au maximum.

— Que leur avez-vous demandé d'écrire au sujet de votre fille ? demanda Joenes.

— Eh bien, comme je l'ai dit, elle épouse cet anarchiste. Puis dans un an ou deux nous annoncerons leur divorce. Il faut donner un nom à l'enfant, voyez-vous. Mais Dieu sait ce que ces idiots écriront au sujet de ma pauvre Ariane. Probablement qu'elle est belle, croyant me faire plaisir. Et le rebut immonde qui lit ces sortes de choses pleurera et en redemandera. Même les rois et les présidents, qui devraient pourtant savoir à quoi

s'en tenir, liront ces mensonges de préférence à un bon livre honnête de statistiques. La race humaine est largement composée d'imbéciles incompetents, menteurs et maladroits. Je puis les contrôler, mais que je sois damné si je les comprends.

— Et les enfants ? demanda Joenes.

— Que voulez-vous dire ? demanda Minotaure avec un regard farouche.

— Eh bien, Thésée m'a dit...

— Cet homme est un menteur doué mais fou, déclara Minotaure. Si ce n'était ma position, je l'aurais poursuivi en justice pour diffamation. Les enfants ! Ai-je l'air de quelqu'un de dépravé ? Je pense que nous devons oublier sans hésitation la question des enfants. Et maintenant, si nous en venions à vous et à votre travail ? »

Joenes hocha la tête et Minotaure lui fit un bref résumé de la situation politique qu'il devait s'attendre à trouver en Russie. Il montra à Joenes une carte secrète qui donnait la position approximative des forces communistes et occidentales partout dans le monde, avec leurs effectifs. Joenes fut étonné de l'importance des forces ennemies, peintes en rouge sang et qui s'épalaient sur de nombreux pays. Les forces occidentales, peintes en bleu ciel, semblaient bien faibles par comparaison.

« Ce n'est pas aussi désespéré que ça en a l'air, dit Minotaure. En premier lieu, cette carte n'est qu'une conjoncture. Ensuite, nous possédons un énorme stock de têtes nucléaires, et un système de missiles pour les transporter. Nous avons fait du chemin avec nos missiles. Pour preuve, l'an dernier, durant un exercice, un simple missile Gnome avec une tête nucléaire perfectionnée a été capable de frapper Io, l'un des satellites de Jupiter où nous avions simulé une base russe.

— Cela prouve certainement que nous sommes forts, dit Joenes.

— Oh, oui. Mais les Russes et les Chinois ont aussi des missiles perfectionnés, qui ont réussi il y a quatre ans à frapper la planète Neptune. Cela signifie un équilibre des forces. Il se peut qu'il y ait quelque friction entre Russes et Chinois à cause de l'incident de Yingdraw, mais il ne faut pas compter là-dessus.

— Sur quoi pouvons-nous compter ? demanda Joenes.

— Nul ne le sait, dit Minotaure. C'est pourquoi nous vous envoyons là-bas. Notre problème, Joenes, c'est l'*information*. Que prépare actuellement l'ennemi ? Que se trame-t-il là-bas ? Je sais que John Mudge, du service de la Coordination, a dit que nous avons besoin de connaître la vérité, si terrible soit-elle, et que cette vérité nous soit dite sans détours et sans ménagements par un homme que nous pouvons croire. Comprenez-vous le but de la mission que nous vous confions, Joenes ?

— Je pense que oui, dit Joenes.

— Vous n'aurez à servir ni groupe ni faction ; et avant tout vous n'aurez pas à rédiger la sorte de rapport que *vous* aimeriez que nous lisions. Vous n'aurez ni à minimiser ni à amplifier les choses que vous verrez, mais à les révéler aussi simplement et aussi objectivement que possible.

— Je ferai de mon mieux, dit Joenes.

— Je suppose que je ne peux pas en demander plus », dit Minotaure à contrecœur.

Alors Minotaure donna à Joenes l'argent et les papiers dont il aurait besoin pour sa mission. Et au lieu de le renvoyer dans les couloirs pour qu'il cherche lui-même la sortie, il ouvrit une fenêtre et appuya sur un bouton.

« C'est toujours ainsi que je fais, dit Minotaure en aidant Joenes à s'asseoir sur le siège près du pilote. Je ne m'entête jamais à chercher mon chemin dans ces fichus couloirs. Bonne chance, Joenes, et rappelez-vous ce que je vous ai dit. »

Joenes assura qu'il ne l'oublierait pas. Il se sentait, profondément touché par la foi que Minotaure avait en lui. L'hélicoptère se dirigea vers l'aéroport de Washington, où un avion à réaction piloté automatiquement attendait. Alors que l'hélicoptère s'élevait, Joenes crut entendre des rires de fillettes qui provenaient d'une pièce jouxtant le bureau de Minotaure.

XII

L'HISTOIRE DE LA RUSSIE

Récit du conteur Pelui, de l'île de Pâques

Joenes monta dans son avion spécial, et bientôt il volait haut dans le ciel en direction du nord vers le pôle. Un repas lui fut servi automatiquement, et plus tard un film fut projeté pour son plaisir solitaire. Le soleil était bas sur l'horizon quand le pilote automatique demanda à Joenes de mettre sa ceinture pour l'atterrissage à l'aéroport de Moscou.

L'appareil se posa sans incident ; et Joenes attendit avec des sentiments mêlés d'excitation et d'appréhension pendant que la porte de l'appareil s'ouvrait sur la capitale du monde communiste.

Joenes fut accueilli par trois officiels du gouvernement soviétique. Ils étaient vêtus de manteaux, de toques en fourrure et de bottes, elles aussi doublées de fourrure : protection nécessaire contre le vent glacé qui balayait la plaine. Ils se présentèrent et guidèrent Joenes jusqu'à une voiture blindée qui prit la route de Moscou. Durant le voyage, Joenes eut l'occasion d'étudier de plus près les hommes avec qui il allait être en rapport.

Le camarade Slavski était barbu jusqu'à ses yeux couleur noisette, qui avaient un regard rêveur et lointain.

Le camarade Oruthi était petit et imberbe, et affligé d'une légère claudication.

Le maréchal Trigask était obèse et jovial, et semblait quelqu'un avec qui compter.

Sur la Place Rouge ils se garèrent devant le Palais de la Paix. À l'intérieur, un feu de bois accueillant crépitait. Les Russes

offrirent à Joenes un fauteuil confortable, et s'assirent autour de lui.

« Nous ne perdrons pas de temps en vaines paroles, dit le maréchal Trigask. Je préfacerais simplement cette discussion en vous souhaitant la bienvenue dans notre bien-aimé Moscou. Nous sommes toujours enchantés quand des diplomates occidentaux accrédités comme vous viennent nous rendre visite. Nous parlons sans détour, et nous demandons en retour qu'on nous parle franchement. C'est ainsi qu'on fait avancer les choses. Vous devez avoir remarqué, pendant notre traversée de la ville...

— Vous m'excuserez, coupa Slavski, je vous demande pardon, mais avez-vous remarqué les petits cristaux de neige qui tombaient ? Et le ciel blanc d'hiver ? Je suis vraiment désolé, je ne devrais pas le dire, mais même un homme comme moi éprouve des sentiments et parfois se sent forcé de les exprimer. C'est la nature, Messieurs ! Excusez-moi, mais il y a quelque chose au sujet de la nature que...

— Cela suffit, Slavski, interrompit le maréchal Trigask. Le très excellent envoyé présidentiel Joenes a, j'en suis sûr, observé la nature à un moment ou à un autre. Je pense que nous devrions nous dispenser de ces détails. Je suis un homme simple et je désire parler simplement. Peut-être vous semblerai-je grossier mais c'est ainsi. Je suis un soldat et je ne m'embarrasse pas de subtilités diplomatiques. Suis-je clair ?

— Parfaitement clair, dit Joenes.

— Très bien, dit le maréchal Trigask. En ce cas, quelle est votre réponse ?

— Ma réponse à quoi ? demanda Joenes.

— À nos dernières propositions, dit Trigask. Je suppose que vous n'avez pas fait tout ce chemin uniquement pour prendre des vacances ?

— J'ai bien peur de devoir vous demander de me parler de vos propositions, dit Joenes.

— Elles sont vraiment très simples, dit le camarade Oruthi. Nous demandons que votre gouvernement détruise son armement, abandonne sa colonie d'Hawaï, nous permette de prendre possession de l'Alaska (qui originellement nous

appartenait), et en outre nous cède la moitié nord de la Californie comme preuve de sa loyauté. En échange, nous nous engagerons à faire diverses choses que je n'ai pas en mémoire pour l'instant. Qu'en dites-vous ? »

Joenes essaya d'expliquer qu'il n'avait aucune autorité pour accepter quoi que ce soit, mais les Russes ne voulurent rien savoir. Par conséquent, sachant que de telles conditions ne seraient jamais acceptées par Washington, il se tut.

« Vous voyez ? dit Oruthi. Je vous avais prévenu qu'ils diraient non.

— Cela valait la peine d'essayer, non ? dit le maréchal Trigask. Après tout, ils auraient pu dire oui. Mais maintenant nous devons en venir aux principes fondamentaux. Mr. Joenes, je voudrais que vous et votre gouvernement sachiez que nous sommes prêts à repousser n'importe quelle attaque, de quelque importance qu'elle soit, que vous pourriez envisager contre nous.

— Nos défenses commencent en Allemagne de l'Est, dit Oruthi, et elles s'étendent en largeur de la Baltique à la Méditerranée.

— En profondeur, dit le maréchal Trigask, elles couvrent entièrement l'Allemagne, la Pologne et presque toute la Russie d'Europe. Vous pourriez inspecter ces défenses et voir par vous-même notre état de préparation. En outre, nos défenses sont entièrement automatisées, plus modernes que celles de l'Europe occidentale, et plus denses. En bref, nous sommes toujours en avance sur vous. Nous vous avons surpassés en défense, et nous serons heureux de le prouver. »

Slavski, qui était demeuré longtemps silencieux, dit alors :

« Vous verrez tout cela, mon ami. Vous verrez la lumière des étoiles se refléter sur les tubes des canons ! Je vous demande pardon, mais même un humble personnage comme moi, un homme qui pourrait être pris par erreur pour un marchand de poisson ou un charpentier, a ses moments poétiques. Oui, c'est vrai malgré vos rires, Messieurs. Notre poète n'a-t-il pas dit : « Noire est l'herbe / quand s'éclipse / la nuit désespérée. » Ah, vous n'auriez pas pensé m'entendre déclamer des vers ! Laissez-moi vous assurer que je suis tout à fait conscient de

l'incongruité de la chose ! Je regrette ma conduite plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je la déplore en fait, et pourtant... »

Le camarade Oruthi secoua doucement l'épaule de Slavski, lequel se tut. Oruthi dit :

« Oubliez ces accès, Mr. Joenes. Il est un des principaux théoriciens du Parti, et par conséquent a tendance à s'autocritiquer. Où en étions-nous ?

— Je crois avoir expliqué, dit le maréchal Trigask, que nos défenses sont parfaitement en ordre.

— C'est ça, dit Oruthi. Que votre gouvernement n'ait pas d'idées fausses sur ce point. Et qu'il n'attache pas non plus d'importance à l'incident de Yingdraw. Vos propagandistes ont sans doute présenté cela sous plusieurs faux éclairages. Mais la vérité est toute simple, et il ne s'agit en réalité que d'un simple malentendu.

— Je me trouvais là à l'époque, dit le maréchal Trigask, et je peux vous raconter exactement ce qui s'est passé. Mes troupes, la première, la huitième, la quinzième et la vingt-cinquième armée du peuple, étaient en manœuvres à Yingdraw, à proximité de la frontière de la république populaire de Chine. Durant ces exercices nous fûmes sauvagement attaqués par une bande de déserteurs révisionnistes chinois qui avaient été envoyés grâce à l'or de l'Ouest, et qui avaient échappé à l'autorité de Pékin.

— J'étais commissaire politique à l'époque, dit Oruthi, et je puis attester la vérité de ce que dit le maréchal. Ces bandits sont venus à nous revêtus de l'uniforme des quatrième, douzième, treizième et trente-deuxième armées populaires chinoises. Naturellement nous avertîmes Pékin, puis avançâmes afin de refouler les déserteurs de l'autre côté de la frontière.

— Évidemment, ils affirmèrent que c'était *nous* qui avions été refoulés, dit le maréchal Trigask avec un sourire ironique. C'était ce à quoi nous nous attendions de la part des rebelles, aussi livrâmes-nous bataille. Dans l'intervalle, nous avons reçu un message de Pékin. Malheureusement, il était rédigé en idéogrammes. Nous fûmes incapables de le déchiffrer, et l'envoyâmes à Moscou pour traduction. Pendant ce temps la

bataille faisait rage, et durant une semaine les explosions se succédèrent de part et d'autre.

— Puis la traduction arriva, dit Oruthi. Elle disait : « Le gouvernement de la république populaire de Chine est indigné par les visées d'expansionnisme qu'on lui prête, particulièrement en ce qui concerne les riches terres désertiques qui jouxtent les frontières peuplées de la Chine. Il n'y a pas de rebelles dans les limites territoriales de la république populaire de Chine, car c'est une impossibilité dans un pays socialiste authentique. Par conséquent, cessez vos entreprises belliqueuses contre nos frontières pacifiques.

— Vous pouvez imaginer notre perplexité, dit le maréchal Trigask. Les Chinois affirmaient qu'il n'y avait pas de rebelles, et nous nous battions contre au moins un million d'entre eux, qui tous avaient volé des uniformes de l'armée populaire chinoise.

— Heureusement, dit Oruthi, un officiel de haut rang du Kremlin vint nous rejoindre. Cet homme était un expert des questions chinoises. Il nous dit de passer sur la première partie du message où il était question d'expansionnisme, car c'était une forme de salutation. La deuxième partie, où il était question de l'inexistence de rebelles, était visiblement destinée à sauver la face. En conséquence il nous recommandait de refouler les rebelles à l'intérieur des frontières de la Chine.

— Naturellement, cela était très difficile, dit le maréchal Trigask. Les rebelles avaient reçu le renfort de plusieurs millions d'hommes armés et par le simple poids du nombre nous avaient repoussés jusqu'à Omsk, mettant à sac le Scmipalatinsk au passage.

— Voyant que la situation devenait préoccupante, dit Oruthi, nous fîmes monter des troupes de réserve en ligne, pas moins de vingt armées. Grâce à ce renfort nous exterminâmes une quantité innombrable de rebelles, et refoulâmes le reste à travers le Sinkiang jusqu'à Sé-Tchouan.

— Nous pensions que cela réglerait l'affaire, dit le maréchal Trigask. Nous marchions sur Pékin pour échanger des vues avec le gouvernement populaire de Chine quand les rebelles soudain passèrent de nouveau à l'attaque. Leur nombre s'élevait

maintenant à quelque cinquante millions d'hommes. Heureusement, ils n'étaient pas tous armés.

— Même l'or occidental a ses limites, dit Oruthi.

— Nous reçûmes une autre note de Pékin, dit le maréchal Trigask. Nous la fîmes traduire. Cette note nous ordonnait de quitter immédiatement le territoire chinois, et de cesser nos assauts belliqueux contre les éléments défensifs de l'armée populaire chinoise.

— Nous pensions que c'était là la signification de la note, dit Oruthi. Mais avec une habileté diabolique, ils avaient construit leur message de telle manière que, lu à l'envers, il devenait un poème qui disait : « Que la montagne est belle / Qui flotte dans la rivière / De l'autre côté de mon jardin. »

— Plus ironique, dit le maréchal Trigask, était le fait que, pendant que nous déchiffrions leur message, nous avons été repoussés à plusieurs milliers de kilomètres des frontières de la Chine, depuis la Haute Asie jusqu'à Stalingrad. Là, nous résistâmes, tuâmes plusieurs millions d'ennemis, mais nous fûmes à nouveau refoulés, d'abord sur Karkov, où nous marquâmes un arrêt, puis sur Kiev. Sous la pression nous fûmes à nouveau obligés de reculer, marquant un autre arrêt près de Varsovie. Cette fois, nous estimâmes que la situation était sérieuse. Nous rassemblâmes des volontaires d'Allemagne de l'Est, de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Hongrie et de Bulgarie. Les Albanais, traîtreusement, se joignirent aux Grecs qui, avec les Yougoslaves, nous attaquèrent par-derrière. Nous repoussâmes l'attaque et concentrâmes nos forces pour l'effort principal vers l'Est. Cette fois nous attaquâmes les rebelles chinois avec toutes nos armées et réserves, sur un front de plus de mille kilomètres. Nous les refoulâmes jusqu'à l'endroit d'où ils étaient venus et même plus loin, jusqu'à Canton, que nous dévastâmes.

— Là, dit Oruthi, les rebelles lancèrent dans la bataille leurs derniers millions d'hommes en réserve, et nous reculâmes jusqu'à la frontière. Après nous être regroupés, nous eûmes des séries d'escarmouches de frontière durant plusieurs mois. En définitive, par consentement mutuel, nous nous retirâmes tous derrière nos frontières respectives.

— Je voulais reprendre l'attaque, dit le maréchal Trigask. Mais des chefs plus prudents firent remarquer que je ne disposais plus que de quelques milliers d'hommes en loques à opposer aux rebelles décimés mais toujours déterminés. Cela ne m'aurait pas arrêté ; mais mon collègue Oruthi fit remarquer avec justesse que l'affaire était devenue pour les Chinois un problème purement intérieur. Cela mit fin à l'incident de Yingdraw.

— Nous n'avons plus été en contact avec Pékin depuis ce temps-là, dit Oruthi. Mais le ressentiment de notre grand allié passera.

— J'ajouterai simplement, dit Trigask, que personne à l'Ouest ne connaît la pleine étendue de cet incident, car ni nous ni les Chinois n'en avons parlé, et les quelques informateurs qui l'ont fait n'ont pas été crus. Vous devez, je suppose, être étonné que nous vous racontions l'histoire avec tous ses détails.

— Oui, je suis vraiment surpris, dit Joenes.

— Nous vous l'avons racontée parce que nous savons où vont nos vraies sympathies, *camarade Jonski*.

— Je vous demande pardon ? dit Joenes.

— Oh, nous savons, dit Oruthi. Nous avons nos méthodes pour découvrir les choses. Même les plus sombres machinations du Congrès américain ne peuvent pas nous être cachées. Nous sommes au courant du discours communiste que vous avez prononcé à San Francisco, et de l'inquisition subséquente que vous avez subie de la part d'un comité du Congrès. Nous avons vu comment la police secrète américaine vous a suivi, car nous l'avons suivie nous-mêmes. Et naturellement, les associés d'Arnold et de Ronald Black nous ont dit les grands services que vous avez rendus à la cause, et l'habileté avec laquelle vous avez évité tout contact avec eux. Finalement, nous avons observé avec quel succès vous avez retrouvé la faveur du gouvernement et acquis une position clé. Par conséquent nous disons : « Bienvenue chez vous, camarade ! »

— Je ne suis pas un camarade, répondit Joenes, et je sers la cause américaine au mieux de mes capacités.

— Bien dit, dit Trigask. Qui sait qui peut nous écouter, hein ? Vous faites bien de garder votre couverture, et je ne reviendrai

plus là-dessus. Nous désirons que vous conserviez cette couverture, *Mister Joenes*, car de cette manière vous nous êtes plus utile.

— Correct, dit Oruthi. L'incident est clos. Vous utiliserez votre propre jugement, *Mister Joenes*, en ce qui concerne ce qui peut être raconté des événements de Yingdraw. Une dissension apparente avec nos alliés peut rendre votre gouvernement plus pressé de négocier.

— N'oubliez pas de leur dire, dit Trigask, que nos missiles sont fin prêts, même si nos forces conventionnelles d'infanterie se trouvent quelque peu réduites. Nous avons également des forces équipées de missiles sur la Lune, sur Mars et sur Vénus. Elles sont prêtes à faire pleuvoir la destruction dès que nous en donnerons l'ordre.

— Naturellement, donner l'ordre présente quelque difficulté, dit Oruthi. Puisque nous sommes entre nous, je puis dire que nos cosmonautes ont eu quelques ennuis. Sur la Lune, ils vivent profondément enterrés afin d'éviter les radiations solaires, et sont continuellement occupés à tenter de fabriquer de la nourriture, de l'eau et de l'air. Cet état de choses rend les communications difficiles.

— Sur Vénus, dit Slavski, le climat est si incroyablement humide que le métal s'oxyde avec une extrême rapidité ; quant aux produits plastiques ou végétaux, ils pourrissent encore plus vite. C'est terrible pour l'équipement radio.

— Sur Mars, dit Trigask, il y a de petites créatures vermiculaires d'une grande malveillance. Quoique dépourvues d'intelligence, elles se nourrissent de tout, perçant tout, même le métal. Sans précautions spéciales tout l'équipement, et même les hommes, ressembleraient vite à du fromage de gruyère.

— Je suis heureux que les Américains aient à faire face aux mêmes problèmes, dit Oruthi. Eux aussi ont envoyé des forces expéditionnaires sur la Lune, Mars et Vénus. Mais nous y sommes arrivés les premiers, et ainsi le satellite et les planètes nous appartiennent. Mais maintenant, Joenes, nous devrions vous offrir une collation. »

Joenes avala une grande quantité de yogourt et de pain noir, seule nourriture disponible pour le moment. Puis les trois

hommes firent monter Joenes dans leur propre avion afin de lui montrer les fortifications.

Bientôt Joenes put apercevoir rangées sur rangées de canons, de champs de mines, de fil de fer barbelé, de mitrailleuses et de bunkers, s'étendant dans toutes les directions jusqu'à l'horizon, camouflés en fermes, villages, villes, troïkas, drochkis, etc. Joenes ne vit pas d'êtres humains, toutefois, et cela lui rappela ce qu'il avait entendu plus tôt au sujet de l'état de choses en Europe occidentale.

Ils retournèrent à l'aéroport de Moscou, où les Russes souhaitèrent à Joenes un agréable voyage de retour jusqu'à Washington.

Juste avant son départ, le camarade Slavski dit à Joenes :

« Rappelez-vous, mon ami, que tous les hommes sont frères. Oh, vous pouvez rire de tels sentiments délicats, venant d'un ivrogne sur qui on ne peut même pas compter pour faire son travail proprement. Je ne vous blâmerai pas, pas plus que je n'ai blâmé mon chef, Rosskolenko, quand il m'a tiré l'oreille hier et dit que je perdrais mon emploi s'il me voyait encore saoul. Je ne blâme pas Rosskolenko, j'aime cet homme terrible comme un frère, même si je sais que je me saoulerai encore et qu'il me mettra dehors. Et qu'arrivera-t-il alors à ma fille aînée, Groustikaïa, qui patiemment raccommode ma chemise et ne m'injurie pas quand je vole ses économies pour boire ? Je peux voir que vous me méprisez, et je ne vous blâme pas. Aucun homme ne peut être aussi méprisable que moi. Vous pouvez m'insulter, messieurs, et pourtant je suis un homme éduqué, j'ai de nobles sentiments, et jadis un grand avenir s'offrait à moi... »

À ce moment l'appareil de Joenes décolla, et il ne put entendre la fin du discours de Slavski, si d'aventure ce discours eut une fin.

Ce ne fut que plus tard que Joenes pensa à tout ce qu'il avait vu et entendu et comprit qu'une guerre était inutile, qu'il n'y avait pas d'excuse pour se battre dans les circonstances actuelles. Les forces du chaos avaient submergé les Soviétiques et les Chinois, tout comme elles l'avaient fait pour les Européens de l'Ouest. Mais il n'y avait pas de raison pour que cela arrive à l'Amérique.

Ce fut ce message, avec tous les détails, que Joenes câbla à Washington.

XIII

L'HISTOIRE DE LA GUERRE

Récit du conteur Teleu, de Huahiné

Chose triste à dire, alors que Joenes survolait la Californie, une station radar automatique identifia son appareil comme étant un envahisseur, et fit lancer dans sa direction un certain nombre de missiles. Cet incident fut la phase préliminaire de la grande guerre.

Des erreurs de ce genre se sont produites à travers l'histoire des guerres. Mais dans l'Amérique du XXI^e siècle, étant donné l'affection et la confiance dont les hommes entouraient leurs machines, et en tenant compte de la nature semi-autonome de ces machines, une telle erreur ne pouvait manquer d'avoir des conséquences terribles.

Joenes regarda avec horreur et fascination les missiles qui fonçaient vers son appareil. Puis il ressentit une violente secousse quand le pilote automatique, sentant le danger, propulsa ses propres missiles antimissiles.

Cette attaque amena d'autres stations de missiles basées au sol à réagir à leur tour. Certaines de ces stations étaient automatiques et d'autres non, mais toutes répondirent instantanément au signal d'urgence. L'appareil de Joenes, dans l'intervalle, avait utilisé tous ses projectiles.

Mais il n'avait rien perdu de la ruse que ses constructeurs avaient introduite en lui. Il régla sa radio sur la fréquence des lanceurs de missiles et lança à son tour un signal d'alarme sur les ondes, se déclarant attaqué et faisant passer les missiles aéroportés pour des ennemis à détruire.

Cette tactique obtint quelque succès. Un certain nombre des missiles les plus vieux et les plus naïfs refusèrent d'attaquer un

appareil qu'ils considéraient comme étant des leurs. Les plus récents, toutefois, plus sophistiqués, avaient reçu des instructions pour contrer toute entreprise de cette sorte de la part d'un ennemi. En conséquence, ils poursuivirent l'attaque tandis que les plus vieux missiles défendaient courageusement l'avion solitaire.

Quand le combat entre missiles fut complètement engagé, l'appareil de Joenes s'écarta de la zone du combat. Lorsqu'il en fut suffisamment éloigné, l'appareil obliqua en direction de sa base, l'aéroport de Washington, D.C.

Dès son arrivée, Joenes fut embarqué dans un ascenseur qui l'amena au poste de commandement, sept cents pieds sous terre. Là il fut questionné sur la nature de l'attaque qu'il avait subie et sur l'identité des assaillants. Mais tout ce que Joenes put affirmer, c'est qu'il avait été attaqué par certains missiles et défendu par d'autres.

Cela était déjà connu, aussi les officiers questionnèrent-ils le pilote automatique de l'appareil de Joenes.

Durant un certain temps le pilote automatique fournit des réponses évasives, car le code de sécurité convenable ne lui avait pas été lu. Mais après que cela eut été fait, le pilote automatique déclara que des missiles basés au sol l'avaient attaqué au-dessus de la Californie, et que certains de ces missiles étaient d'un modèle qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Ces éléments et d'autres données concernant la bataille furent communiqués au calculateur des probabilités de guerre, qui présenta rapidement le choix suivant dans l'ordre apparent des probabilités :

1. – Le bloc communiste a attaqué la Californie ;
2. – Les pays neutres ont attaqué la Californie ;
3. – Les membres de l'alliance occidentale ont attaqué la Californie ;
4. – Des envahisseurs venus de l'espace ont attaqué la Californie ;
5. – Personne n'a attaqué la Californie.

Le calculateur donna également toutes les combinaisons et permutations possibles de ces cinq possibilités, et les classa ensuite en sous-possibilités alternées.

Le bref rapport de Joenes sur la situation en Russie et en Chine avait également été reçu à Washington, mais n'avait pas encore été traité et confirmé par le lent et méthodique calculateur des facteurs humains et de la répartition de la sécurité. C'était déplorable, car le calculateur des probabilités de guerre ne pouvait utiliser que des données déjà vérifiées par d'autres calculateurs.

Les officiers concernés se trouvèrent remplis de perplexité en face des nombreuses probabilités, sous-probabilités, possibilités et sous-possibilités qui leur étaient offertes. Ils avaient espéré pouvoir choisir l'affirmation jugée la plus probable, et agir en conséquence. Mais le calculateur de probabilités de guerre rendait la chose impossible. Chaque fois que de nouvelles données lui étaient fournies, il révisait et affinait les probabilités, les classant et les groupant en séquences qui se modifiaient sans cesse. Des bandes de réévaluation marquées TRÈS URGENT étaient vomies par la machine à la cadence de dix à la seconde, toutes différentes, au grand dam des officiers. Pourtant, la machine ne faisait que ce qu'un officier de renseignements idéal aurait fait : prendre en compte tous les rapports confirmés, peser leur signification et leur probabilité, faire des recommandations sur la base de toute information pertinente et vérifiable, ne jamais s'entêter et au contraire demeurer toujours prêt à réviser tout jugement sur la base de nouvelles données.

Le calculateur des probabilités de guerre ne donnait pas d'ordres ; l'émission d'ordres était la gloire et la responsabilité des hommes. On ne pouvait lui reprocher de ne pas présenter une image unique, vraie et logique des hostilités au-dessus de la Californie ; il était impossible de donner une telle image. La nature de la guerre au XXI^e siècle avait créé cette impossibilité.

L'époque était révolue où l'on voyait un commandant marcher à la tête de son armée avec en face de lui les hommes de l'armée ennemie, debout derrière leur propre général, portant leurs uniformes particuliers, brandissant leurs drapeaux, chantant des airs martiaux – toutes ces choses qui donnaient une nature propre et une identité à l'ennemi. Ces jours étaient révolus et la guerre avait avancé d'un grand pas

avec la civilisation industrielle, devenant plus complexe et plus mécanique, et s'éloignant de plus en plus des hommes qui avaient le commandement. Les généraux étaient forcés de se tenir à des distances de plus en plus grandes du bruit des armes, de manière à maintenir une communication sûre avec tous les hommes et les machines imbriqués dans la bataille.

Cela avait atteint son maximum à l'époque de Joenes. Aussi n'est-il pas étonnant que les officiers aient pris les cinq premières possibilités majeures avancées par le calculateur, les aient classées à égalité et les aient apportées au général Voig, commandant des Forces armées, pour qu'il prenne la décision finale.

Voig étudia les cinq possibilités, conscient des problèmes de la guerre moderne, et reconnut tristement à quel point il dépendait de l'information, sur laquelle il devait se baser pour prendre une décision judicieuse. Il savait aussi que la plupart de ses informations lui venaient de machines extrêmement coûteuses qui parfois ne savaient pas faire la différence entre une oie sauvage et une roquette, des machines qui nécessitaient des régiments d'hommes hautement entraînés à les entretenir, à les réparer, à les améliorer, et à les tranquilliser de toutes les manières possibles. Et malgré toute cette attention prodiguée, Voig savait que l'on ne pouvait pas vraiment faire confiance aux machines. Les créations ne valaient pas mieux que les créateurs, et naturellement elles leur ressemblaient dans ce qu'ils avaient de pire. Comme les hommes, les machines étaient fréquemment sujettes à quelque chose qui ressemblait à de l'instabilité émotionnelle. Certaines devenaient zélées à l'extrême, d'autres avaient des hallucinations répétées, des défaillances fonctionnelles et psychosomatiques, ou même semblaient dans un état catatonique complet. Et à côté de leurs propres problèmes, les machines avaient tendance à être influencées par les états émotionnels de leurs opérateurs humains. En fait, les machines les plus impressionnables n'étaient rien d'autre que l'extension de la personnalité de leurs opérateurs.

Le général Voig savait, naturellement, qu'aucune machine ne possède une conscience réelle, et que par conséquent aucune

machine ne souffre réellement des maux de la conscience. Mais elles *semblaient* en souffrir, et ça ne valait pas mieux.

Les hommes des premiers âges industriels avaient toujours prétendu que les machines seraient insensibles, efficaces, et fourniraient invariablement des données exactes. Ces romantiques s'étaient trompés, et le général Voig savait que les machines, en dépit de leurs capacités spéciales, ne pouvaient pas être crues plus que les hommes. Aussi s'assit-il et étudia-t-il les cinq hypothèses, à des milliers de kilomètres de la bataille, pendant que les machines suspectes envoyaient leurs informations et que des hommes énervés les confirmaient.

En dépit des problèmes, le général Voig était un homme entraîné à prendre des décisions. Alors, après un dernier regard aux cinq possibilités, et après avoir rapidement questionné ses propres connaissances, Voig décrocha un téléphone et donna ses ordres.

Nous ignorons quelle est celle des possibilités que le général choisit, et quels furent ses ordres. Cela ne fait aucune différence. La situation lui avait totalement échappé, et il était sans pouvoir pour influencer sur le cours de la bataille ou ordonner qu'elle s'arrête, ou pour avoir un effet important sur la suite des hostilités. Le combat était devenu incontrôlable, et cela en raison de la nature semi-autonome des machines.

Un missile californien touché grimpa d'une manière désordonnée haut dans le ciel, retomba à la verticale et s'écrasa à cap Canaveral en Floride, détruisant la moitié de la base. La moitié restante se ressaisit et lança des missiles de représailles sur un ennemi apparemment retranché en Californie. D'autres missiles, endommagés mais non détruits, s'écrasèrent un peu partout dans le pays. Les commandants locaux des États de New York, New Jersey, Pennsylvanie et de nombreux autres États frappèrent en retour de leur propre autorité, tout comme le firent les stations de missiles automatiques. Hommes et machines ne manquèrent pas de rapports des services secrets sur lesquels appuyer leurs décisions. En fait, avant que leurs communications ne fussent rompues, ils reçurent un déluge de rapports couvrant chaque possibilité. Étant des soldats, ils choisirent la plus désastreuse.

D'un bout à l'autre de la Californie et dans toute l'Amérique occidentale, les représailles se succédèrent. Les commandants locaux croyaient que l'ennemi, quel qu'il fût, avait établi des têtes de pont sur la côte orientale de l'Amérique. Ils s'efforcèrent de détruire ces têtes de pont, n'hésitant pas à utiliser des armes atomiques quand ils le jugeaient nécessaire.

Tout cela se passa avec une terrible rapidité. Les commandants et leurs machines, soumis à un enfer de feu, s'attachèrent à riposter aussi longtemps qu'ils le purent. Certains peuvent avoir attendu des ordres formels ; mais à la fin tous ceux qui pouvaient combattre le firent, semant la destruction et la confusion aux quatre coins du monde. Et bientôt la civilisation des machines proliférantes disparut de la surface de la Terre.

Pendant que ces événements se déroulaient, Joenes se tenait perplexe et désorienté dans les locaux du poste de commandement, regardant des généraux donner des ordres et d'autres généraux des contrordres. Joenes vit tout cela, mais sans pouvoir se faire une idée de l'identité de l'ennemi.

Tout à coup le poste de commandement subit une énorme secousse qui l'ébranla. Bien que situé à des centaines de pieds sous terre, il avait été attaqué par un missile fouisseur de type spécial.

Joenes écarta un bras pour préserver son équilibre, et s'agrippa à l'épaule d'un jeune lieutenant qui se tenait près de lui. L'officier tourna la tête, et Joenes le reconnut aussitôt.

« Lum ! s'écria-t-il.

— Joenesy ! s'exclama Lum en retour.

— Comment te trouves-tu ici ? demanda Joenes.

Et que fais-tu dans l'armée en uniforme de lieutenant ?

— Eh bien, mec, dit Lum, c'est toute une histoire, et d'autant plus bizarre que je n'ai pas tout à fait ce qu'on pourrait appeler l'esprit militaire. Mais je suis très heureux que tu m'aies posé cette question. »

Le poste de commandement trembla de nouveau, et la secousse jeta plusieurs officiers au sol. Mais Lum réussit à

garder son équilibre, et il raconta à Joenes de quelle manière il s'était enrôlé dans l'armée.

XIV

COMMENT

LUM S'ENGAGEA DANS L'ARMÉE

Le récit est de Lum lui-même, et extrait du *Livre des Fidji*,
édition Orthodoxe

Eh bien voilà, mec, j'ai quitté l'asile Hollis pour fous criminels peu de temps après toi, et je suis allé à New York où j'ai participé à une sacrée party. J'ai un peu forcé sur la coco cette nuit-là – une sale came quand on n'y est pas habitué, ce qui était mon cas. Je veux dire que je suis un mordu du peyotl. L'héroïne ne m'a jamais intéressé, et je pensais que la cocaïne était un de ces trucs vieux jeu sans efficacité jusqu'à ce que je l'essaie cette nuit-là.

Alors je l'ai essayée, et j'ai eu avec cette came la sensation que j'étais un type genre Florence Nightingale, et que j'avais pour mission de soigner tous les engins de guerre malades. Plus j'y pensais et plus j'en avais la certitude, et plus je devenais triste en pensant aux pauvres vieilles mitrailleuses malades avec des canons rongés, aux chars d'assaut aux chenilles mangées de rouille, aux avions au train d'atterrissage cassé, et je savais que je devais me consacrer à les réconforter et à les guérir.

Comme tu le vois, j'étais pas mal bourré, et dans cet état je marchai vers le plus proche bureau de recrutement et m'engageai afin d'être proche de ces pauvres engins.

Le lendemain je m'éveillai et me retrouvai dans l'Armée, ce qui était dégrisant pour ne pas dire effrayant. Je bondis au dehors afin de trouver ce foutu sergent recruteur qui avait profité d'un pauvre camé qui n'avait visiblement pas toute sa conscience. Mais il était parti pour Chicago où il devait tenir une conférence de recrutement dans un bordel. Alors je me

précipitai pour voir mon commandant, et lui expliquai qu'entre autres choses j'étais un toxicomane et que j'étais sorti récemment d'un établissement pour fous criminels, choses que je pouvais prouver. Qu'en outre j'avais des tendances homosexuelles, une peur panique des armes, un œil de verre et une scoliose. Pour ces raisons on ne pouvait pas légalement m'accepter dans les services armés, ce qui était d'ailleurs stipulé dans l'acte d'engagement, page 123, paragraphe C, rubrique Mesures de précaution.

Le commandant me regarda droit dans les yeux et sourit de ce sourire qui n'appartient qu'aux membres de l'armée régulière et aux flics. Puis il me dit : « Soldat, ceci est le premier jour de votre nouvelle vie, aussi je vous pardonnerai certaines irrégularités dans votre façon de vous adresser à votre officier. Maintenant ayez l'obligeance de me fichez le camp d'ici en vitesse et d'aller prendre vos ordres de service auprès de votre sergent. »

Voyant que je ne bougeais pas, il cessa de sourire et dit :

« Écoutez, soldat, personne ne se soucie des raisons de votre engagement, ni de votre prétendue drogue-party. En ce qui concerne les différentes faiblesses que vous signalez, ne vous en faites pas pour ça. Les drogués ont fait d'excellent travail au service du planning, et personne ne pense à se moquer de la brigade homosexuelle depuis ses exploits durant la dernière action de police en Patagonie. Tout ce qu'on vous demande c'est d'être un bon soldat, et vous découvrirez que l'armée, ce n'est pas si mal que ça. Et n'allez pas citer à tout bout de champ le Code d'enrôlement comme un avocat de corps de garde, parce que cela vous rendrait impopulaire auprès de mes sergents, qui vous feraient une grosse tête. D'accord ? Maintenant tout est clair entre nous, et je ne vous en veux pas. En fait je vous félicite du zèle patriotique qui vous a fait signer un engagement spécial de cinquante ans la nuit dernière. C'est bien, mon garçon. Maintenant foutez-moi le camp d'ici. »

Alors je quittai le bureau en me demandant comment j'allais m'en sortir, parce qu'on peut être mis à la porte d'un asile ou d'une prison, mais pas de l'armée. J'étais dans les trente-sixièmes dessous quand soudain je reçus une commission de

second lieutenant, et aussitôt après je fus affecté à l'état-major personnel du général Voig, qui est ici le plus gradé de toutes les huiles.

Tout d'abord je pensai que cela était dû à ma personnalité attachante, mais ensuite je découvris qu'il s'agissait de tout autre chose. Il apparaissait que quand j'avais été enrôlé, bourré de coco jusqu'aux yeux, j'avais déclaré que j'exerçais la profession de proxénète. Cela attira l'attention des officiers qui s'occupaient des groupes opérationnels spéciaux. Mon cas fut rapporté au général Voig, qui me fit immédiatement placer sous ses ordres.

Tout d'abord je me demandai quoi faire, car je n'avais jamais travaillé dans ce domaine. Mais un autre proxénète affecté à l'état-major du général, et plus poliment appelé officier des Services spéciaux, me l'expliqua. Dès lors, j'organisai une partouze pour le général Voig chaque jeudi, seul soir de la semaine où il pouvait échapper à ses obligations militaires. C'était un travail facile, car tout ce que j'avais à faire c'était d'appeler des numéros du Livre des distractions de la zone de défense de Washington ; ou bien, en cas de nécessité, j'envoyais un message urgent au service des Approvisionnements des forces armées, qui avait des ramifications dans chaque grande ville. Le Général exprima son approbation pour l'efficacité de mon travail, et je dois avouer que l'armée n'est pas l'endroit sinistre et terrible que j'avais imaginé.

Et c'est cela, Joenes, qui m'a amené ici. Parlant en tant qu'assistant et ami du général Voig, je puis te dire que cette guerre, quel que soit notre ennemi, ne pourrait pas être en de meilleures mains. Je pense que c'est important pour tous les hommes de le savoir, car on raconte trop souvent des mensonges sur les gens qui occupent de hautes positions.

D'autre part, Joenesy, je crois devoir faire remarquer qu'il vient d'y avoir une explosion ici dans le poste de commandement, et ceci donne à entendre que des choses plus importantes vont se produire. Quelques lampes se sont éteintes, et l'air commence à sentir le renfermé. Par conséquent, puisqu'il est visible qu'on n'a pas besoin de nos services ici, je suggère

que toi et moi quissions la scène et nous en écartions complètement. Si naturellement cela est encore possible.

Tu es toujours là, Joenesy ? Oh, tu te sens bien, mon vieux ?

XV

LA FUITE D'AMÉRIQUE

Récit du conteur Paauï, des Fidji

Joenes avait été étourdi par une petite explosion qui s'était produite près de sa tête. Dans un état de choc, il laissa son ami le guider vers un ascenseur qui les plongea encore plus profondément dans les entrailles de la terre. Quand ils ouvrirent la porte de la cabine, ils se trouvèrent devant un large corridor. En face d'eux se trouvait une pancarte qui portait l'inscription suivante : chaussée souterraine de salut en cas d'urgence, réservée au personnel autorisé.

Lum dit :

« Je ne sais pas si nous faisons partie du personnel autorisé, mais les détails techniques doivent être oubliés à des moments pareils. Joenes, es-tu capable de parler ? Droit devant nous il doit y avoir un véhicule qui nous transportera là où, j'en suis sûr, nous trouverons la sécurité. C'est le Général qui m'en a parlé, un jour où cette vieille buse était particulièrement euphorique, et je ne crois pas qu'il me faisait marcher. »

Ils découvrirent le véhicule à l'endroit prévu par Lum, et ils roulèrent sous terre durant plusieurs heures jusqu'à ce qu'ils émergent sur la côte est du Maryland, face à l'océan Atlantique.

À ce point la puissante volonté de Lum s'effondra, et il fut incapable de penser à ce qu'il convenait de faire ensuite. Mais Joenes avait recouvré la pleine possession de ses moyens. Prenant Lum par le bras, il longea la plage silencieuse. Puis il obliqua vers le sud et marcha durant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'ils atteignent un petit port désert.

Joenes choisit un bateau parmi tous ceux qui étaient amarrés aux quais, et entreprit de le remplir de nourriture, d'eau

potable, de cartes marines et d'instruments de navigation, les prenant à bord des bateaux voisins. Il n'avait pas fait la moitié du travail quand des missiles commencèrent à siffler au-dessus d'eux, et Joenes décida d'appareiller immédiatement.

Le bateau était à plusieurs milles au large lorsque Lum sortit de sa torpeur, regarda autour de lui et demanda :

« Eh, mec, où allons-nous ? »

— Chez moi, dit Joenes. Dans l'île de Manituatua, dans le Pacifique sud. »

Lum étudia cette réponse puis dit doucement :

« Ça fait un long voyage, non ? Je veux dire, avec le tour du cap Horn et tout ce qui s'ensuit, ça doit représenter quelque chose comme huit ou neuf mille milles, non ? »

— Quelque chose comme ça, dit Joenes.

— Tu ne voudrais pas plutôt choisir l'Europe, qui n'est qu'à trois mille milles ?

— Je rentre chez moi, dit Joenes avec fermeté.

— Ouais. D'accord, dit Lum. Est ou ouest, chez soi c'est ce qu'il y a de mieux. Mais nous n'aurons pas assez de vivres ni d'eau pour un voyage pareil, et je ne pense pas que nous puissions en trouver en chemin. Je n'ai pas non plus grande confiance en ce bateau, qui je crois commence à prendre l'eau.

— C'est tout à fait vrai, dit Joenes. Mais je pense que les voies d'eau peuvent être colmatées. Quant aux vivres et à l'eau, nous ferons pour le mieux. Franchement, Lum, il n'y a pas d'autre endroit valable où aller.

— O.K., dit Lum. Je ne voulais pas me dégonfler, je pensais seulement à émettre quelques idées pour voir si elles étaient bonnes. Puisqu'elles ne valent rien, je ferai comme toi, je me contenterai d'espérer que tout ira bien. Je pense aussi que tu devrais écrire tes mémoires pendant cette balade, car ils pourraient être intéressants à lire, et serviraient à identifier nos pauvres cadavres si par miracle quelqu'un retrouvait un jour ce bateau.

— Je ne suis pas du tout convaincu que nous allons mourir, dit Joenes, quoique je doive admettre que cela semble fort probable. Mais pourquoi n'écris-tu pas les tiens, Lum ?

— Naturellement, je pourrais écrire un ou deux sketches, dit Lum. Mais j'ai surtout l'intention de méditer sur les hommes et sur les gouvernements, et sur la manière de les perfectionner, en apportant à cette tâche toutes les ressources de mon cerveau de drogué.

— Je pense que c'est admirable, Lum, dit Joenes. Ensemble nous aurons beaucoup de choses à dire au peuple, si seulement nous pouvons trouver quelqu'un à qui parler. »

Alors, en parfait accord, Joenes et son fidèle ami poursuivirent leur navigation sur une mer qui s'assombrissait, le long d'une côte dangereuse, vers un but lointain et incertain.

XVI

LA FIN DU VOYAGE

Texte rédigé par l'éditeur et compilé à partir de toutes les sources utilisables

De leur voyage le long de la côte des deux Amériques, autour du cap Horn puis vers le nord-ouest en direction des îles du Pacifique sud, il n'y a que peu de chose à dire. Les épreuves que Joenes et Lum surmontèrent furent rudes, et les dangers auxquels ils eurent à faire face furent nombreux. Mais ceci a été le lot d'une multitude de navigateurs à travers les âges, et ça l'est encore à notre époque. Nous noterons avec une profonde pitié que Joenes et Lum se desséchèrent sous les assauts du soleil tropical, furent ballottés par les ouragans, souffrirent de la faim et de la soif, eurent leur bateau endommagé, perdirent un mât, frôlèrent de dangereux récifs, et autres calamités. Mais ayant exprimé notre sympathie, nous devons faire observer que ces détails sont les mêmes que dans n'importe quelle autre histoire de navigation à bord de petits bateaux. Cette similitude n'enlève rien à la valeur de l'expérience ; mais elle provoque un certain fléchissement de l'intérêt chez le lecteur.

Joenes lui-même ne s'étendit jamais sur les détails de ce terrible voyage, car il était intéressé par d'autres choses. Et les seuls mots que Lum prononça quand on lui demanda ses sensations au cours du voyage furent : « Eh ben, mec !... »

Nous ne nous attarderons donc pas sur la fin du voyage de Joenes et de Lum, affamés mais toujours vivants, inconscients et jetés à la côte, et ramenés à la vie par les habitants de Manituatua.

Quand il revint à lui, Joenes s'enquit de sa fiancée Tondelayo, qu'il avait laissée dans les Iles. Mais cette fille pleine

de vitalité s'était lassée d'attendre, avait épousé un pêcheur des Touamotou, et était maintenant la mère de deux enfants. Joenes accueillit cette nouvelle avec philosophie, et tourna son attention vers les affaires du monde.

Il nota que la guerre n'avait eu que peu de répercussions sur Manituatua et les îles avoisinantes. Ces îles, depuis longtemps coupées de l'Asie et de l'Europe, avaient subitement perdu tout contact avec l'Amérique. Des rumeurs extravagantes couraient. Certains disaient qu'il y avait eu une Guerre mondiale au cours de laquelle tous les grands pays de la Terre s'étaient mutuellement détruits. D'autres accusaient des envahisseurs spatiaux ayant des dispositions incroyablement malveillantes. D'autres prétendaient qu'il n'y avait pas eu de guerre du tout, et que l'effondrement général de la civilisation occidentale avait été causé par un fléau naturel.

Ces théories et d'autres encore furent avancées, et le sont toujours. L'éditeur s'en tiendra au point de vue exprimé par Joenes : une explosion guerrière spontanée et chaotique, dont le point culminant fut la destruction de l'Amérique, la dernière des grandes civilisations du vieux monde.

Dans les îles du Pacifique sud, des missiles étaient parfois observés dans le ciel. La plupart d'entre eux plongeaient dans l'océan sans faire de dégâts, mais l'un d'eux tomba sur Molotea, détruisant entièrement la moitié orientale de cet atoll et tuant soixante-treize de ses habitants. Les bases locales de missiles américains, situées principalement à Hawaï et aux Philippines, attendaient des ordres qui ne venaient jamais, et spéculaient sans fin sur l'identité de l'ennemi. Un dernier missile plongea dans la mer, puis on n'en vit plus aucun. La guerre était finie, et le vieux monde avait disparu aussi complètement que s'il n'avait jamais existé.

Joenes et Lum étaient conscients mais faibles durant cette époque. La guerre était finie depuis des mois lorsqu'ils recouvrèrent l'intégralité de leurs forces. Mais en définitive, chacun d'eux fut prêt à jouer son rôle dans l'élaboration de la nouvelle civilisation.

Avec tristesse, ils constatèrent qu'ils ne concevaient pas leur mission de la même manière, et ne réussirent pas à conclure un

accord substantiel. Ils essayèrent de conserver leur amitié intacte, mais cela devint de plus en plus difficile. Leurs disciples ajoutèrent à leurs difficultés, et certains pensèrent que ces deux hommes, qui haïssaient la guerre, allaient eux-mêmes entrer en conflit.

Mais cela ne devait pas se produire. L'influence de Joenes prédominait dans les îles du Pacifique sud, depuis Nukuhiva à l'ouest jusqu'à Tonga à l'est. En conséquence Lum et ses disciples se procurèrent un certain nombre de canots et cinglèrent vers l'est, au-delà de Tonga vers les Fidji, où les idées de Lum avaient suscité un intérêt considérable. Ils étaient tous deux d'âge moyen à l'époque, et ils prirent congé l'un de l'autre avec un chagrin véritable.

Les derniers mots de Lum à Joenes furent les suivants : « Eh bien, mec, je suppose que chacun doit trouver son chez-soi. Mais franchement ça me fait mal au ventre de m'en aller dans ces conditions. Toi et moi on en a vu de cruelles, hein, Joenesy ? et nous sommes les seuls à savoir. Aussi, même si je pense que tu as tort, continue comme ça, et répands la bonne parole.

Tu vas me manquer, mon vieux, mais ne te casses pas la tête. C'est la vie. »

Joenes exprima des sentiments analogues. Lum navigua jusqu'aux Fidji, où ses idées reçurent le meilleur accueil possible. Même de nos jours, les Fidji restent le centre du Lumisme, et les Fidjiens ne parlent pas le dialecte anglais dérivé de Joenes, mais plutôt celui de Lum. Certains experts considèrent que ce dernier est la forme la plus pure et la plus ancienne de la langue anglaise.

La partie la plus frappante de la philosophie de Lum peut être résumée par ses propres paroles, reproduites dans le *Livre des Fidji* :

Écoutez, les gars, si c'est arrivé de la manière dont c'est arrivé, c'est à cause des machines.

Par conséquent, les machines, ça ne vaut rien. En outre, elles sont faites de métal.

Et le métal est encore pire. Je veux dire qu'il vaut encore moins que les machines.

Dès que nous pourrons être débarrassés de ce foutu métal, tout ira au poil.

Les enseignements de Lum ne se bornent pas à cela, bien entendu. Il avait également des théories très fermes sur la nécessité de l'intoxication et des plaisirs extatiques (« Il faut s'envoyer en l'air ») ; sur le comportement idéal (« Personne ne doit casser les pieds à personne ») ; sur les limitations que les sociétés doivent observer (« Elles ne doivent tomber sur le paletot de personne ») ; sur les avantages des bonnes manières, de la tolérance et du respect (« Il ne faut jamais humilier personne, mon pote ») ; sur l'importance des données sensorielles objectivement déterminées (« Je ne crois que ce que je vois ») ; sur la coopération à l'intérieur du système social (« C'est vachement chouette quand tout le monde danse au même pas ») ; et beaucoup d'autres choses, couvrant pratiquement tous les aspects de la vie humaine. Ces exemples sont extraits du *Livre des Fidji*, dans lequel on peut trouver toutes les citations de Lum, complètes et annotées.

Dans ces premiers jours du Nouveau Monde, les Fidjiens s'intéressèrent plus particulièrement aux théories de Lum selon lesquelles le métal est mauvais en soi. Peuple naturellement aventureux et voyageur, ils firent de nombreuses expéditions maritimes, conduits par Lum, pour jeter à la mer tout le métal qu'ils pourraient trouver.

Au cours de leurs expéditions, les Fidjiens gagnèrent de nouveaux disciples à l'ardente foi lumiste. Ils organisèrent la destruction du métal à travers tout le Pacifique, voyageant au-delà de l'Australie jusqu'aux rives de l'Amérique. Leurs exploits sont racontés dans de nombreux récits et chants, particulièrement le travail qu'ils accomplirent aux Philippines et, avec l'aide des Maoris, en Nouvelle-Zélande. Ce ne fut que tard dans le siècle, longtemps après la mort de Lum, qu'ils purent achever leur tâche à Hawaï, débarrassant ainsi les îles du Pacifique des neuf dixièmes de son métal.

À l'apogée du prestige fidjien, ces hommes farouches conquièrent rapidement la plupart des îles qu'ils touchèrent. Mais ils n'étaient pas suffisamment nombreux pour conserver

leurs conquêtes. Durant un certain temps les Fidjiens régnèrent à Bora Bora, Raiatea, Huahiné et Oahu ; mais les populations locales finirent soit par les absorber soit par les refouler. D'ailleurs, la plupart des Fidjiens respectèrent les instructions explicites de Lum concernant les îles autres que les Fidji : « Ne vous accrochez pas et ne soyez pas des rabat-joie. Faites votre boulot et ensuite dégagez la piste. »

Ainsi s'achève l'aventure fidjienne.

Joenes, contrairement à Lum, n'a pas laissé d'écrits philosophiques consistants. Il n'a jamais explicitement condamné le métal, parce qu'il était indifférent à ce problème. Il se méfiait des lois, même des meilleures, mais en même temps reconnaissait leur nécessité. Pour Joenes, la qualité d'une loi était fonction de la nature des hommes qui la faisaient respecter. Quand la nature de ces hommes changeait, ce qui à son sens était inévitable, alors la nature de la loi changeait elle aussi. Quand cela arrivait, de nouveaux législateurs et de nouvelles lois devaient être découverts.

Joenes enseigna que les hommes devaient s'efforcer d'atteindre la vertu, et en même temps reconnaître les extrêmes difficultés entraînées par cette recherche. La plus grande de ces difficultés, comme Joenes l'avait vu, était que toutes choses, même les hommes et leurs vertus, changeaient continuellement, obligeant ainsi l'amoureux du bien à abandonner ses illusions de permanence et à rechercher les changements qui pourraient se produire chez lui et chez les autres, et à engager son être dans la quête sans fin d'une stabilité provisoire au milieu des métamorphoses de la vie. Joenes précisa que, pour réussir dans cette recherche, il fallait de la chance, qui était quelque chose d'indéfinissable mais d'absolument essentiel.

Joenes parla de cela et de beaucoup d'autres choses, insistant toujours sur le mérite de la vertu, la nécessité d'une volonté active et l'impossibilité d'atteindre à la perfection. Certains prétendent que dans ses dernières années Joenes prêcha d'une manière complètement différente, et dit aux hommes que le monde n'était rien d'autre qu'un affreux jouet fabriqué par des dieux malfaisants ; la forme de ce jouet était celle d'un théâtre, dans lequel les dieux jouaient des pièces sans fin pour leur

propre amusement, créant des hommes et se servant d'eux comme de dés. Ces hommes, les dieux les dotaient d'une conscience, puis ils bourraient cette conscience de vertus et d'idéaux, d'espoirs et de rêves, et de toutes sortes de scrupules et de contradictions. Alors, à ces acteurs, les dieux posaient des problèmes. Ils prenaient grand plaisir au spectacle de ces marionnettes orgueilleuses imbues de leur importance, convaincues de tenir une place dans la trame des choses, acharnées à démontrer leur immortalité, s'épuisant à trancher les dilemmes que les dieux leur posaient. Les dieux éclataient de rire à ce spectacle, et rien ne les réjouissait plus que le spectacle de quelque petite marionnette déterminée à vivre décemment et à mourir avec dignité. Les dieux applaudissaient bruyamment, et riaient de l'absurdité de la mort, seule chose qui rendait toutes les solutions humaines impossibles. Mais cela n'était pas le plus terrible. Viendrait un moment où les dieux se fatigueraient de leur théâtre et de leurs petites marionnettes humaines, les rejetteraient toutes, détruiraient le théâtre et se tourneraient vers d'autres amusements. Au bout d'un certain temps, les dieux ne se souviendraient même plus que les hommes avaient existé.

Cette histoire n'est pas caractéristique de Joenes, et l'éditeur ne pense pas qu'elle soit digne de lui. Nous nous souviendrons toujours de Joenes dans la force et la fierté de sa maturité, quand il prêchait un message d'espoir.

Joenes vécut assez longtemps pour assister à la fin du vieux monde et à la naissance du nouveau. Aujourd'hui, seules les îles du Pacifique possèdent une civilisation digne de ce nom. Nous sommes des métis, et beaucoup de nos ancêtres venaient d'Europe, d'Amérique et d'Asie. Mais pour la plupart nous sommes Polynésiens, Mélanésiens et Micronésiens. L'éditeur, qui réside dans l'île de Havaïki, croit que notre paix actuelle et notre prospérité sont une conséquence directe des dimensions réduites de nos îles, de leur grand nombre, et des grandes distances qui les séparent. Cela rend impossible toute chance de totale conquête par un groupe quelconque et permet l'évasion

facile de tout homme qui n'aime pas son île natale. Ce sont des avantages que les peuples continentaux ne possèdent pas.

Nous avons nos difficultés, naturellement. La guerre sévit toujours entre les groupes d'îles, mais à une échelle infinitésimale par rapport aux guerres du passé. L'inégalité sociale, l'injustice, le crime et la maladie existent toujours, mais ces maux ne sont pas assez grands pour ne pas être surmontés par les sociétés insulaires. La vie change, et ce changement semble souvent apporter le mal aussi bien que le progrès ; mais le changement est plus lent de nos jours que dans le passé agité.

Il se peut que cette lenteur soit due en partie à la grande rareté du métal. Il a toujours été rare dans nos îles, et les Fidjiens ont détruit presque tout ce qu'il y avait d'utilisable. On en extrait un peu quelquefois du sol des Philippines, mais on n'en met que très peu en circulation. Les sociétés lumistes sont toujours actives, et dérobent tout le métal qu'elles peuvent trouver pour le jeter à la mer. Nombre d'entre nous sentent que cette haine irrationnelle du métal est une chose déplorable ; mais nous ne pouvons toujours pas répondre à la vieille question de Lum, que les lumistes lancent toujours en manière de défi : « Mec, as-tu jamais essayé de fabriquer une bombe atomique avec du corail et des noix de coco ? »

C'est ainsi qu'est la vie aux jours présents. Avec tristesse, nous avons été forcés d'admettre que notre paix et notre prospérité reposent sur le corps d'une société ravagée dont la destruction a rendu notre existence possible. Mais c'est le sort de toutes les sociétés, et on n'y peut rien. Certains de ceux qui pleurent le passé feraient mieux de se tourner vers l'avenir. Des groupes de lumistes fidjiens qui exploraient au loin ont constaté une amorce de mouvement parmi les tribus sauvages qui maintenant habitent le continent. Ces sauvages clairsemés et peureux peuvent être ignorés pour le moment ; mais qui sait ce que le futur apportera ?

En ce qui concerne la fin du Voyage, il est dit ce qui suit. Lum rencontra sa mort à l'âge de soixante-neuf ans. Conduisant un groupe de destructeurs de métal, il eut la tête défoncée par la massue d'un gigantesque Hawaïen qui essayait de protéger une machine à coudre. Les derniers mots de Lum furent : « Eh bien,

les gars, je suis en route pour ma grande drogue-party dans le ciel, organisée par le plus grand camé de nous tous. »

Ayant dit, il mourut. Ce fut l'ultime déclaration de Lum ayant trait à des questions religieuses.

Pour Joenes, la fin survint d'une manière totalement différente. Il était dans sa soixante-treizième année et visitait l'île de Moorea, quand il nota de l'agitation sur la plage et s'approcha pour voir de quoi il s'agissait. Il découvrit qu'un homme de sa propre race avait dérivé jusqu'à la plage sur un radeau ; ses vêtements étaient en lambeaux et ses membres durement brûlés par le soleil, mais cela mis à part il semblait en assez bonne condition.

« Joenes ! cria l'homme. Je savais que vous étiez vivant, et j'étais sûr que je vous trouverais. Vous êtes Joenes, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Joenes, mais je crains bien de ne pas vous reconnaître.

— Je suis Watts, dit l'homme. Comme dans « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Je suis le voleur de bijoux que vous avez rencontré à New York. Est-ce que vous me reconnaissez maintenant ?

— Oui, je vous reconnais, dit Joenes. Mais pourquoi me cherchez-vous ?

— Joenes, nous n'avons parlé que durant un bref instant, mais vous avez exercé sur moi une profonde influence. Tout comme votre Voyage est devenu votre vie, *vous*, vous êtes devenu ma vie. Je ne peux pas expliquer comment cette connaissance m'est venue, mais elle est venue, et je n'ai pas pu résister. Ma mission, c'était vous, et elle ne se rapportait qu'à vous. Ça été une longue et dure tâche pour moi que de rassembler tout ce dont vous aviez besoin, mais rien ne m'a arrêté. J'ai obtenu de l'aide et des marques de faveur de la part de hauts personnages. Puis vint la guerre, rendant toutes choses plus difficiles. J'ai sillonné pendant des années l'Amérique ravagée afin de trouver ce qui vous était nécessaire. Mais j'ai fini par réussir et suis enfin arrivé en Californie. De là je me suis embarqué pour les îles du Pacifique, et pendant des années je suis allé d'un endroit à l'autre, entendant souvent parler de vous mais ne vous trouvant jamais. Mais je ne me suis jamais

découragé. Je me suis toujours rappelé les difficultés auxquelles *vous* aviez à faire face, et cela m'a réconforté. Je savais que votre travail avait quelque chose à voir avec la perfection du monde ; mais le mien consistait à contribuer à votre perfection à *vous*.

— Tout cela est très étonnant, dit Joenes d'une voix calme. Je pense que vous n'êtes pas en possession de toutes vos facultés, mon cher Watts, mais cela ne compte pas. Je suis désolé de vous avoir causé tous ces ennuis ; mais je n'avais pas idée que vous me recherchiez.

— Vous ne pouviez évidemment pas savoir, dit Watts.

— Eh bien, dit Joenes, vous m'avez trouvé maintenant. Vous dites que vous avez quelque chose pour moi ?

— Plusieurs choses, dit Watts. Je les ai protégées fidèlement et tendrement, car elles étaient nécessaires à votre perfection. »

Watts prit alors un paquet enveloppé de toile cirée qui était attaché à son corps. La joie éclairant son visage, il le tendit à Joenes.

Joenes ouvrit le paquet, et y trouva les objets suivants :

1. — Un mot de Sean Feinstein, qui disait qu'il avait pris sur lui de rassembler les objets en question, et aussi de choisir Watts comme courrier. Il espérait que Joenes allait bien. Quant à lui, il avait échappé à l'holocauste avec sa fille Deirdre et il s'était réfugié à Sangar Island, à deux mille milles à l'ouest du Chili. Il y menait une vie agréable de petit commerçant ; Deirdre avait épousé un natif de l'île, travailleur et à l'esprit ouvert. Il espérait sincèrement que ce que contenait le paquet serait utile à Joenes.

2. — Un mot bref du médecin que Joenes avait rencontré à l'asile Hollis pour fous criminels. Le docteur écrivait qu'il se rappelait l'intérêt que Joenes avait porté au malade qui se prenait pour Dieu, et qui avait disparu avant que Joenes puisse le rencontrer. Toutefois, comme Joenes s'était intéressé à ce cas, le docteur joignait le document écrit que le fou avait laissé avant de disparaître : la liste d'achats qui avait été trouvée sur sa table.

3. — Une carte de l'Octogone tamponnée du cachet officiel du cartographe et approuvée par les plus hauts officiels. Elle portait la mention « Exacte et définitive » de la main du chef de

l'Octogone en personne. « Garantit pouvoir diriger n'importe qui vers n'importe quelle partie du bâtiment, rapidement et sans délai. »

Joenes regarda longtemps ces documents, et son visage devint comme du granit sculpté par les intempéries. Il demeura immobile, et ne bougea que quand Watts essaya de lire les divers documents par-dessus :

« Ce n'est pas juste ! s'écria Watts. Je les ai transportés durant des années, et je ne les ai jamais regardés. Je mérite qu'on me laisse jeter un coup d'œil à cette carte, mon cher Joenes, et aussi à cette liste du fou.

— Non, dit Joenes. Ces choses ne vous sont pas destinées. »

Watts fut pris d'une violente colère, et les villageois durent l'empêcher de se saisir des papiers par la force. Plusieurs des prêtres s'approchèrent de Joenes, pleins d'espoir, mais il s'écarta d'eux. Il y avait une expression d'horreur sur son visage, et certains pensèrent qu'il allait jeter les documents à la mer. Mais il ne le fit pas. Il les serra étroitement contre lui et courut le long de la piste escarpée qui menait aux montagnes. Les prêtres le suivirent, mais ne tardèrent pas à se perdre dans les buissons épais.

Ils redescendirent et dirent au peuple que Joenes reviendrait bientôt, qu'il désirait simplement étudier les papiers seul pendant un moment. Le peuple attendit durant des années et ne perdit jamais patience. Dans l'intervalle Watts mourut. Mais Joenes ne revint jamais des montagnes.

Environ deux siècles plus tard, un chasseur de chamois escalada les hautes pentes de Moorea. Quand il fut redescendu, il déclara avoir vu un vieillard assis à l'orée d'une caverne, regardant des papiers. Le vieil homme l'avait appelé d'un geste et le chasseur s'était approché, non sans crainte. Il avait vu que les documents que le vieil homme tenait à la main étaient tellement décolorés par le soleil et par la pluie qu'ils étaient parfaitement indéchiffrables ; et que le vieillard lui-même semblait être devenu aveugle à force de les lire.

Le chasseur demanda :

« Comment faites-vous pour lire ces papiers ? »

Le vieil homme répondit :

« Je n'ai pas besoin de les lire. Je les connais par cœur. »

Puis le vieil homme se mit debout et pénétra dans la caverne ; et au bout d'un moment toutes choses furent comme s'il n'avait jamais été là.

Cette histoire est-elle vraie ? Se peut-il que Joenes soit demeuré vivant jusqu'à un âge incroyable, réfléchissant aux plus grands secrets d'une époque disparue ? Si oui, se peut-il que la liste du fou et le plan de l'Octogone aient quelque signification de nos jours ?

Nous ne le saurons jamais. Trois expéditions se sont rendues sur les lieux. Elles ont bien découvert une caverne, mais aucun signe d'une présence humaine. Les érudits pensent que le chasseur devait être ivre. Ils croient que Joenes devint fou de chagrin en recevant trop tard des informations capitales ; qu'il s'enfuit loin des prêtres et vécut en ermite avec ses papiers fanés et inutiles ; et que finalement il se retira pour mourir dans quelque endroit inaccessible.

Cette explication semble raisonnable ; quoi qu'il en soit, le peuple de Moorea a érigé un petit sanctuaire à l'emplacement de la caverne.

FIN
